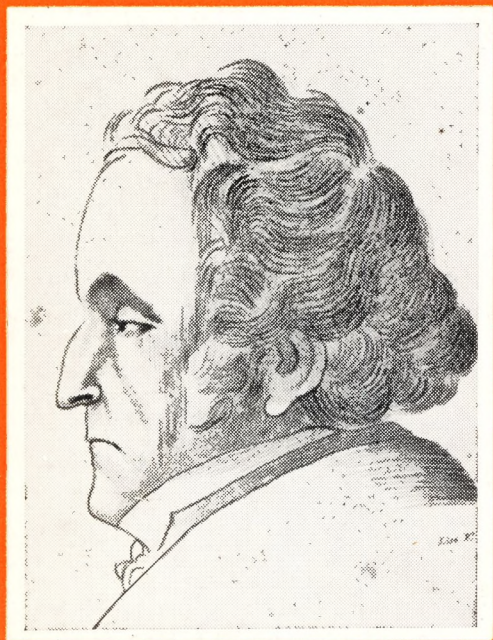


FOURIER

TEXTES CHOISIS



PREFACE & COMMENTAIRES

par

FÉLIX ARMAND

Professeur de philosophie.

CLASSIQUES DU PEUPLE
ÉDITIONS SOCIALES

LES CLASSIQUES DU PEUPLE

FOURIER

TEXTES CHOISIS

PRÉFACE, COMMENTAIRES
ET NOTES EXPLICATIVES

PAR

FÉLIX ARMAND

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE

ÉDITIONS SOCIALES

168, rue du Temple, Paris (3^e)

Service de vente : 24, rue Racine (6^e)

Chaque extrait est suivi de la référence à l'ouvrage, au tome et à la page. Ces références sont généralement empruntées aux rééditions qui sont les plus faciles à trouver. Nous avons fait une exception pour le *Traité de l'association domestique et agricole*, réimprimé sous le titre de *Théorie de l'unité universelle*. Comme le plan des deux éditions n'est pas le même, nous avons donné la double référence.

Nous avons employé les abréviations suivantes :

- Q. M. : *Théorie des quatre mouvements*, 2^e édition, 1841 ; t. I des *Œuvres complètes*, Paris, Librairie sociétaire.
- T. A. : *Traité de l'association domestique et agricole*, 1^{re} édition, Paris-Londres, Bossange, 1822, 2 vol.
- U. U. : *Théorie de l'unité universelle*, 2^e édition du *Traité* précédent, 4 vol., 1834 ; t. II à V des *Œuvres complètes*.
- N. M. : *Le Nouveau Monde industriel et sociétaire*, 3^e édition, 1848 ; t. VI des *Œuvres complètes*.
- L. : *Livret d'annonce du nouveau monde industriel*, Paris, Bossange, 1830 (non réédité).
- F. I. : *La Fausse Industrie*, Paris, Bossange, 1835-1836, 2 vol. (non réédité).
- M. : *Publication des manuscrits de Fourier*, Paris, Librairie phalanstérienne, 1851-1858, 4 vol.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous les pays.

Copyright 1953 by Éditions Sociales, Paris.

CHARLES FOURIER

1772-1837

UN PERSONNAGE BALZACIEN

Entre 1826 et 1830, dans le Sentier, le cœur du Paris des affaires, parmi les boutiquiers, les chalands, les commis, les courtiers, les banquiers, les agents de change, les coulissiers, entre la Bourse du Commerce et la Bourse des Valeurs dont Brongniart venait justement d'achever la colonnade à l'antique, on pouvait rencontrer un personnage singulier.

C'était un petit vieillard, propre et méticuleux, à redingote bleue, à cravate blanche. Chaque jour, à la même heure, il sortait de son logis, au 9 de la rue Saint-Pierre-de-Montmartre¹, pour gagner, par la rue Notre-Dame-des-Victoires, le n° 29 de la rue du Mail. Employé ponctuel, il y tenait, pour 1.500 francs par an, la correspondance française de la Maison Curtis et Lamb, de New-York. Rentré chez lui vers midi, il en ressortait quelques instants plus tard pour aller prendre son repas dans une gargote. Sa journée finie, il descendait par la place des Victoires jusqu'au Palais-Royal, où il buvait son café et lisait les gazettes.

Rien, à première vue, ne le distinguait de la masse anonyme et médiocre des petits bourgeois parisiens dont tout l'univers se borne à la poussière de la boutique, aux colonnes « doit » et « avoir » du livre-journal, à la cote de la Bourse, à la moleskine des cafés, à la badauderie de la rue. Les plaisirs?... Repas de table d'hôte, avec leurs discussions, leurs parolotes, leurs potins et leurs plaisanteries, la demi-tasse quotidienne, la relève de la garde aux Tuileries. Vie sage et rangée de vieux célibataire maniaque. Une chambre, encombrée de pots de fleurs, où la concierge vient chaque jour faire le ménage; de temps à

1. Aujourd'hui, rue Paul-Lelong, entre la rue Montmartre et la rue Notre-Dame-des-Victoires.

autre bonne chère, bons vins... et le reste. Balzac aurait pu le faire figurer parmi les hôtes de la Maison Vauquer¹. Mais, s'il l'eût connu, Balzac (qui avait alors vingt-sept ans et était imprimeur rue Visconti) en aurait peut-être tiré un des héros de sa *Comédie humaine*. Quelque chose, dans ce personnage banal, frappait l'observateur avisé. Sous « un front large, élevé et remarquablement beau », couronné de cheveux blancs légèrement ondulés, des yeux bleus « perçants et profonds » tantôt « semblaient lancer des éclairs » et tantôt « brillaient d'un éclat doux, mélancolique et triste ».

On y lisait tant de malheurs, tant de persévérance, tant d'élévation que, bien avant de le connaître, on se doutait de son génie².

Il menait, en effet, une vie en partie double. La tenue des livres n'était que le gagne-pain d'un prodigieux rêveur. La tâche fastidieuse accomplie, la « matérielle » assurée, l'employé de Curtis et Lamb devenait le révélateur génial, solitaire et incompris des destinées de l'humanité, l'homme divin, le guide providentiel, le Christophe Colomb du Nouveau Monde social, le prophète du Phalanstère. Il croyait, de science certaine, que l'avenir de l'humanité était attaché à ses spéculations. Il traçait, dans ses plus petits détails, le plan de la cité future, la peuplait d'habitants qu'il suivait pas à pas, heure par heure, dans leurs travaux, dans leurs intrigues, dans leurs amours. Il figulait les institutions, dosait minutieusement les caractères, vivait son rêve avec une intensité qui rappelle cet autre visionnaire de génie, ce Balzac, pour qui les personnages fictifs de ses romans avaient plus de vie que les vivants. Mais, si Balzac reconstruisait le présent, Fourier préformait l'avenir.

Seulement, quand il avouait ce rêve généreux et grandiose, enfantin et bizarre, génial et saugrenu, il ne récoltait que mépris, railleries et quolibets.

Aussi,

dans ses yeux éclairés d'un feu fixe et abstrait, le désespoir du penseur inconnu perçait à travers les continues préoccupations de l'économiste, et, sous le nez aquilin, fortement déjeté à gauche, les lèvres minces, habituellement serrées l'une contre l'autre et s'abaissant vers les angles de la bouche,

1. Pension bourgeoise décrite par Balzac dans son célèbre roman : *le Père Goriot*.

2. Toutes les expressions entre guillemets et cette citation sont tirées d'un ouvrage de Pellarin, disciple et ami de Fourier, dont il raconta la vie (*Vie de Fourier*, p. 123, 213 et 214).

dénotaient la persévérance, la ténacité, et donnaient à la physionomie une certaine impression de gravité et d'amertume ¹.

Tel était, vers 1826, François-Marie-Charles Fourier.

ANNÉES D'ENFANCE ET DE JEUNESSE

Il était né à Besançon, le 7 avril 1772, seul garçon d'un marchand de drap. Son père faisait partie de l'aristocratie commerçante. Premier juge consulaire (président du Tribunal de commerce), sa fortune était assise. Au demeurant homme médiocre, quoique considéré. Sa mère était issue d'une famille de négociants notoires : les Muguet. Cela ne l'empêchait pas d'être avare, bigote, despotique et quasi illettrée.

Nourri dans la « bergerie mercantile », Charles, dès l'enfance, fut voué à son service. Entraîné à mentir et à tricher, il ne retire de cette éducation que du dégoût. Les fessées n'y peuvent rien. « Je fis à sept ans le serment que fit Annibal à neuf ans contre Rome : je jurai une haine éternelle au commerce ². »

Une aversion aussi manifeste faisait au père Fourier l'effet d'un sacrilège : le jeune lévite, élevé dans le temple, insultait les dieux face à leurs autels ! Ingratitude et obstination !... Ce drame familial hâta-t-il sa fin ? Quoi qu'il en soit, deux ans après le serment mémorable, Charles resta seul avec sa mère. Il héritait de quelque 80 000 livres (sur un total de 200 000) dont M^{me} Fourier gardait l'usufruit. À vingt ans, à condition qu'il fît du commerce, Charles recevrait moitié de son avoir. Sinon, il n'aurait rien avant l'âge de trente ans. Au delà de la tombe, le premier juge consulaire lui montrait impérativement le droit chemin des saines traditions.

Charles, en attendant, fera ses humanités à Besançon. En 1789 (il a dix-sept ans), la mère et l'oncle estiment le temps venu de passer aux choses sérieuses, de l'initier aux affaires, de lui mettre le pied à l'étrier. On combine un voyage à Lyon et on en profite pour amener le fils récalcitrant chez le banquier Scherer. Mais, écrit-il,

... je désertai en pleine rue en déclarant que je ne serais jamais marchand ! C'était refuser l'hymen aux marches de l'autel ³ !

1. PELLARIN, *op. cit.*

2. CH. FOURIER : Manuscrit publié dans la *Phalange*, janvier 1848, p. 9-10.

3. *Idem.*

On le fait voyager, espérant que la docilité lui viendra avec l'âge. Nouvel essai à Rouen. Nouvelle désertion. Pourtant il se laissera fléchir enfin, et à dix-neuf ans, en 1791, il est en place à Lyon.

Il commence alors une vie errante de commis voyageur, qui le mènera à Marseille, à Bordeaux, à Rouen, en Suisse, en Allemagne, aux Pays-Bas, en Russie. Ses goûts artistiques, son imagination sans cesse en mouvement lui procurent d'illusoires évasions. Il invente, comme Rousseau, un système nouveau de notation musicale, puis un chemin de fer rudimentaire : voitures sur rails remorquées par câbles. Inventions mort-nées. Nul ne s'en soucie.

Entre temps, l'échéance de la première moitié de son héritage est venue. Il a vingt ans, il est dans le commerce. Le voici de retour à Besançon, en 1793. Il en repart avec quarante mille livres et beaucoup d'ambition. Puisqu'il faut faire des affaires, il en fera, et de grandes, à son compte. L'époque est propice aux spéculations. Les fortunes s'édifient sur des coups heureux. De retour à Lyon, il fait venir de Marseille du coton, du riz, du sucre, du café.

Malheureusement ses marchandises arrivent en pleine insurrection royaliste et girondine. Dubois-Crancé va mettre le siège devant la ville. Couthon recrute une armée en Auvergne. Les insurgés lyonnais réquisitionnent sans indemnité textiles et vivres. Fourier, contraint et forcé, combattra sur les barricades les soldats de la Convention. Suspect, arrêté, menacé de l'échafaud, relâché, étroitement surveillé, il pourra enfin quitter Lyon et regagner Besançon. Mais il conservera de cette aventure l'horreur définitive de la révolution.

Il n'est pas au bout de ses tribulations. Arrêté de nouveau, enrôlé dans les armées révolutionnaires, il ne sera libéré qu'en 1796. Il a perdu le reste de sa fortune, confié autrefois à son oncle Muguet, qui le rembourse en assignats dépréciés. Sa manie réformatrice toutefois ne l'abandonne pas : plan de réforme de l'intendance militaire, plan rationnel de reconstruction des villes, auxquels par des lettres, des démarches, des articles de journaux insérés à frais d'auteur, il essaye d'intéresser les gens en place. Il poursuivra toute sa vie, en vain, cette chimère. Force lui est de reprendre le harnais commercial.

Redevenu commis voyageur, il fit, en 1798, après un séjour à Rouen, la découverte dont devait, nous dit-il, sortir toute sa doctrine. Il dînait à Paris, paraît-il, en compagnie de Brillat-Savarin, le futur auteur de la *Physiologie du goût*. Au dessert, le gourmet fameux demande une pomme et la paye quatorze sous.

Je sortais alors d'un pays, écrit Fourier vingt-deux ans plus tard, où des pommes égales, et encore supérieures

en qualité et en grosseur, se vendaient un demi-liard, c'est-à-dire plus de cent pour quatorze sous. Je fus si frappé de cette différence de prix entre pays de même température que je commençai à soupçonner un désordre fondamental dans le mécanisme industriel, et de là naquirent des recherches qui, au bout de quatre ans, me firent découvrir la théorie des séries de groupes industriels, et par suite les lois du mouvement universel manquées par Newton...¹.

Observation banale mais qui va orienter définitivement toute sa pensée. Un autre n'en aurait tiré qu'une plate condamnation des abus commerciaux. Fourier va en faire surgir une critique générale de l'organisation sociale, un système général du monde, la reconstruction imaginative d'un régime nouveau en harmonie avec les lois fondamentales de l'univers et qui, prétend-il, réagira jusque sur la salure des océans et le cours des astres.

Ainsi ce jeune homme de vingt-six ans qui parcourt la France avec sa valise de commis voyageur, proposant des échantillons de drap aux négociants de Rouen, de Paris ou de Lyon, porte secrètement un orgueil insensé : celui de découvrir, à lui tout seul et sans l'aide des livres, l'ordre de l'univers, la loi suprême dont les plus grands savants n'ont encore arraché que des bribes. Newton, auprès de lui, n'est qu'un petit garçon, car il n'a découvert que le quart de la loi de l'attraction universelle, dont lui, Charles Fourier, a découvert le reste. Et lorsque, dix ans plus tard, en 1808, il publiera son premier livre, il pourra s'écrier² :

Moi seul, j'aurai confondu vingt siècles d'imbécillité politique et c'est à moi seul que les générations présentes et futures devront l'initiative de leur immense bonheur. Avant moi, l'humanité a perdu plusieurs mille ans à lutter follement contre la Nature. Moi, le premier, j'ai fléchi devant elle en étudiant l'Attraction, organe de ses décrets ; elle a daigné sourire au seul mortel qui l'eût encensée ; elle m'a livré tous ses trésors. Possesseur du livre des Destins, je viens dissiper les ténèbres politiques et morales, et,

1. *Publication des manuscrits de Fourier*, Paris, Librairie phalanstérienne. Année 1851, p. 16-17. (Fragment écrit en 1820.)

2. *Théorie des quatre mouvements*. Épilogue, éd. de 1841, p. 285.

sur les ruines des sciences incertaines ¹, j'élève la
Théorie de l'Harmonie universelle.
Exegi monumentum aere perennius ².

Dès lors les deux personnalités de Fourier sont fixées : le petit employé médiocre et le rêveur délirant. Il n'y aurait eu là qu'un cas psychologique attachant et bizarre si le rêveur n'avait été, comme dit Jaurès, « un homme d'un admirable génie » et, selon Karl Marx, « un des prophètes du socialisme ».

LE « DRAME » DE FOURIER

L'opposition de ces deux personnalités est l'aboutissement historique d'un drame commencé dès l'enfance. Adolescent sensible, tempérament d'artiste, la mesquinerie familiale l'étouffe. L'étroitesse d'esprit de son boutiquier de père, l'abêtissante bigoterie de sa mère heurtent les expansions d'une sensualité large et saine, toute prête à se transposer en un déisme panthéiste selon le goût du XVIII^e siècle. Naturellement droit, porté vers la justice, un peu comme Jean-Jacques, par l'enthousiasme d'une raison passionnée, il découvre avec stupeur l'abîme de l'hypocrisie mercantile. Détestant le commerce parce que détestant le mensonge, il y restera cependant enchaîné.

Si encore il avait été son maître ! Né dans une famille opulente, ruiné par un monde social où la fortune de l'un repose sur la misère de l'autre, il végète en sous-ordre dans des places à cent francs par mois. Et ce déclassé a le goût de la vie large : appartements, équipages, dîners fins, bijoux, tableaux, femmes... Il aura la chambre meublée, la gargote, la diligence, les amours vénales. Il aime toutefois la vie errante, la table d'hôte, le brouhaha des cafés. Le métier de commis voyageur, les maquignonnages exceptés, lui pèse moins que celui de gratte-papier qu'il subira à Paris à partir de 1826. Années fécondes que ces années de voyages. Elles feront de lui l'égal de son cadet Balzac pour la connaissance de son temps, son supérieur même par ses intentions réformatrices. C'est le trésor vivant de son expérience qu'il a coulé dans son système.

Nulle formation ne fut moins livresque. Sans doute fit-il d'excellentes études au collège de Besançon. Qu'y a-t-il appris ? Du latin, assez de mathématiques pour pouvoir un moment songer à entrer dans le corps des ingénieurs militaires, et la

1. Les sciences incertaines sont pour Fourier la philosophie, les sciences politiques, la morale.

2. J'ai achevé un monument plus durable que le bronze. (Citation d'Horace.)

connaissance superficielle des systèmes philosophiques classiques. Qu'en a-t-il conservé ? Une certaine culture littéraire, un petit nombre de citations dont il assaisonnera ses écrits, le goût des arts, peut-être la manie d'écrire, un style qui, malgré son obscurité, ses néologismes, ses fantaisies orthographiques, ne manque ni de souffle, ni de verve. Plus tard, une curiosité avide, bien que brouillonne, le poussera à lire : journaux, revues. Mais il ne va jamais aux sources, aux œuvres de première main. Un livre trop long l'ennuie. Il aborde Condillac, dont la philosophie est alors à la mode; mais il ne va pas plus loin que la première page de l'*Extrait raisonné*¹. Il a parcouru quelques pages de Rousseau, de Voltaire, de Montesquieu, de Buffon, quelques articles de l'*Encyclopédie*. Il discute de l'« ergoteur » Kant, son contemporain, mais, avoue-t-il, « je n'ai jamais pu comprendre une seule page de leur science ». Érudition de ouï-dire. Si on peut retrouver dans son œuvre les idées dominantes de son temps, le reflet des discussions qui passionnèrent la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e, on n'y trouve aucune filiation systématique, nul lien de maître à disciple, nulle imitation consciente. Au contraire, il critique vertement « les 400 000 tomes d'erreurs² » des philosophes et des politiques, et déclare qu'il n'est arrivé à la vérité qu'en suivant ses propres voies, en procédant par « écart absolu »³.

Il participe directement et inconsciemment à la vie intellectuelle de son temps, et toutes les influences qu'il a subies, toutes les doctrines qu'il a connues, il les a respirées avec l'air ambiant, absorbées avec le pain et le vin dans les conversations de table d'hôte, recrées et vivifiées de son expérience propre et de sa propre imagination.

LES INFLUENCES LYONNAISES

Les années passées à Lyon furent décisives. Il y vint en 1791, y revint en 1793, et nous avons dit sa malheureuse tentative de spéculation. Entre 1800 et 1809, il y est installé comme

1. L'abbé de CONDILLAC (1714-1780), célèbre philosophe français, père du sensualisme ou doctrine de la sensation transformée. Pour lui, les idées et les facultés des hommes sont acquises et se ramènent à des sensations. Son ouvrage principal, le *Traité des sensations*, parut en 1754. Il était précédé d'un *Extrait raisonné*, sorte de résumé de la doctrine dont Fourier aborda la lecture, s'arrêtant à la première page. C'est là qu'il trouva une citation de Bacon, philosophe empiriste anglais, qu'il aime à reproduire : « Il faut, comme le dit Bacon, renouveler tout l'entendement humain. »

2. Voir *Théorie de l'unité universelle*, t. II, p. 109 à 148.

3. Ce terme revient souvent sous la plume de Fourier. Prendre le contre-pied de tout ce qui a été recommandé jusqu'à lui et a échoué lui paraît une excellente méthode de découverte.

« courtier marron », sans brevet ni cautionnement. En 1811, il y occupe un poste d'expert-vérificateur des livraisons de drap militaire. Il y dirige, en 1814 et 1815, le bureau de statistique de la Préfecture. En 1825, nous l'y retrouvons dans un emploi de caissier. Il était particulièrement bien placé pour connaître, dans tous ses secrets, la vie de la grande métropole négociante et industrielle, la cité des soyeux, des canuts, des drapiers.

Une atmosphère mystique recouvre la ville comme un voile de brume. Michelet y insista, à juste titre¹.

C'est une chose bizarre et contradictoire en apparence que le mysticisme ait aimé à naître dans ces grandes cités industrielles, comme aujourd'hui Lyon ou Strasbourg. Mais c'est que nulle part le cœur de l'homme n'a plus besoin du ciel. Là où toutes les voluptés grossières sont à portée, la nausée vient bientôt. La vie sédentaire aussi de l'artisan, assis à son métier, favorise cette vie intérieure de l'âme. L'ouvrier en soie, dans l'humide obscurité des rues de Lyon, le tisserand d'Artois et de Flandre, dans la cave où il vivait, se créèrent un monde à défaut du monde, un paradis moral de doux songes et de visions.

Sans remonter jusqu'aux vieilles traditions religieuses de l'antique capitale des Gaules, sans aller comme Michelet jusqu'aux Vaudois, Lyon, à la fin de l'Ancien Régime et sous la Révolution, était pleine de loges maçonniques où se retrouvait le mysticisme des Rose-Croix. Joseph Balsamo (le mystérieux Cagliostro), Mesmer y eurent des adeptes. Les idées de Swedenborg, de Saint-Martin, des Théosophes, de Rétif de la Bretonne, y étaient répandues. Fourier put s'en pénétrer et son œuvre fut marquée par cette fantasmagorie.

Mais « la vie sédentaire de l'artisan » explique-t-elle un délire que partageait aussi bien le courtier que le négociant ? N'est-il pas, pour une part beaucoup plus large, l'expression confuse d'une lutte de classes visible dans ses effets extérieurs, voilée quant à ses causes profondes ? Or ces effets n'étaient-ils pas à Lyon particulièrement apparents ? D'un côté, l'opulence de la caste des marchands ; de l'autre, la misère d'un peuple d'artisans. Instruit par l'événement (les révoltes ouvrières de Lyon), Michelet écrivait plus tard, avec beaucoup plus de profondeur, dans son *Histoire de la Révolution*² :

1. MICHELET : *Histoire de France*. Tableau de la France (1833-1843).

2. MICHELET : *Histoire de la Révolution française*, t. XI, chap. V (1847-1853).

... La question intime et profonde... était (à Lyon) la question sociale : la dispute des pauvres et des riches.

Cette grande et cruelle question, voilée ailleurs sous le mouvement politique, a toujours apparu à Lyon dans sa nudité.

Le marchand de Lyon, républicain de principe, n'en était pas moins le maître¹, le tyran de l'ouvrier, et, qui pis est, le maître de sa femme et de sa fille...

... La prostitution non publique, mais infligée à la famille comme condition de travail, c'était le caractère déplorable de la vie lyonnaise. Cette race était humiliée. Physiquement, c'était une des plus chétives de l'Europe. Le haut métier à la Jacquard n'existant pas encore et n'ayant pas encore imposé aux constructeurs l'exhaussement des plafonds, on pouvait impunément entasser jusqu'à dix étages les misérables réduits de ce peuple étouffé, avorté. Aujourd'hui encore, dans les quartiers non renouvelés, quiconque monte ces noires, obscènes et puantes maisons, où chaque carré témoigne de la négligence et de la misère, se représente avec douleur les pauvres créatures misérables et souillées qui les occupaient en 1793.

Dur contraste! La *fabrique de Lyon*, cet ensemble de tous les arts, cette grande école française, cette fleur de l'industrie humaine... dans de si misérables mains!

Il y avait de quoi rêver. Nulle part plus que dans cette ville, il n'y eut de rêveurs utopistes. Nulle part le cœur blessé, brisé, ne chercha plus inquiètement des solutions nouvelles au problème des destinées humaines. Là parurent les premiers socialistes, Ange et son successeur Fourier². Le premier, en 1793, esquissait le Phalanstère et toute cette doctrine d'association dont le second s'empara avec la vigueur du génie...

En effet, Fourier connut cette misère. Il parcourut ce dédale de rues étroites, de hautes maisons noires, percées de « traboules » propices aux intrigues, aux menées souterraines, aux luttes aussi, et aux révoltes. Tout y sue l'indigence, tout y crie

1. Michelet marque du même coup, sans s'en douter, les contradictions et les limites de la Révolution française.

2. Sur les analogies entre le fouriérisme et les brochures socialistes de L'Ange, voir J. JAURÈS : *Histoire socialiste de la Révolution française*, t. 1, p. 328 à 347, et H. BOURGIN : *Fourier*, p. 95 à 101.

les vices d'une société spoliatrice qui fait payer l'opulence d'un petit nombre au prix de la misère de ceux-là mêmes des mains de qui sortent les richesses. Aussi le mysticisme prit-il facilement, à Lyon, surtout chez de petits bourgeois philanthropes, la forme de l'utopie sociale. Roland de la Platière, L'Ange avaient fait le chemin par où repassa Fourier. Sans doute en avait-il entendu parler. Mais jamais il ne les avait lus.

LES ŒUVRES DE LA MATURITÉ

L'expérience lyonnaise de Fourier n'est qu'un élément, majeur peut-être, et exemplaire, mais non unique de son information. De 1796 à 1826, année où, teneur de livres, il s'installe définitivement à Paris, il fut alternativement commis voyageur et employé sédentaire. Il put observer et juger directement l'ensemble de l'état économique et social du pays, et cela dans son développement même, au cours d'une période d'environ trente ans. Vers 1800, sa pensée est constituée déjà dans ses grandes lignes. A mesure toutefois que s'élargit son expérience, se nourrit et se développe son rêve intérieur, s'approfondit sa critique, s'amplifie l'exposé théorique et pratique de son système.

Dès 1804 avait paru dans le *Bulletin de Lyon* un article intitulé « Harmonie universelle » qui est un bref résumé de son plan. En 1808, il publie un petit pamphlet intitulé *Sur les charlataneries commerciales*. La même année sort un volume *in-octavo* de 485 pages, sans nom d'auteur, et avec une fausse indication d'origine : *la Théorie des quatre mouvements et des destinées générales* ; exposé déjà complet du système et de la métaphysique phalanstériens. L'œuvre essentielle, les deux gros volumes du *Traité de l'association domestique et agricole*, écrits en 1816, seront publiés en 1822. Suivront, en 1829, le *Nouveau Monde industriel et sociétaire*, enfin, en 1835 et 1836, les deux tomes de la *Fausse Industrie*. Ajoutez à cela une masse d'articles, de brochures, de pamphlets et d'innombrables cahiers manuscrits, que chaque jour, pendant trente-cinq ans, Fourier couvrit de son écriture élégante et fine. Les disciples y puisèrent, à la mort du maître, la matière de publications nombreuses, et beaucoup sont encore restés inédits.

Où « le sergent de boutique » alimenta-t-il sa réflexion pendant un tiers de siècle ? Quelles observations le mèneront à cette conviction que le régime qu'il avait sous les yeux ne pouvait durer et qu'il fallait ou le transformer ou périr ?

Voici, à peu près, ce qu'il avait pu constater.

LA VIE ÉCONOMIQUE FRANÇAISE
DE 1789 A 1815

De 1789 à 1815, l'économie française commençait sa transformation. Agricole et commerçante, elle devient peu à peu industrielle. La bourgeoisie souffle à la noblesse le rôle principal. Malgré le transfert à la paysannerie d'une partie des biens féodaux, la masse rurale reste pauvre et ses conditions de vie, précaires. L'introduction de cultures nouvelles, comme la betterave sucrière, la situation privilégiée du marché agricole, conséquence de l'accroissement du territoire, l'augmentation des besoins, surtout de ceux de l'armée, le blocus continental fermant les frontières maritimes aux produits d'outremer amèneront, sous l'Empire, une certaine prospérité chez les gros propriétaires. Mais l'augmentation des impôts frappe lourdement les petits exploitants, qui n'obtiennent, avec des moyens de culture archaïques sur des propriétés morcelées à l'extrême, que des rendements insuffisants. Le manque de moyens de transports détermine localement tantôt des crises de surproduction avec leur conséquence, les bas prix, tantôt d'affreuses disettes. La grande masse paysanne reste misérable.

La situation de l'ouvrier n'est pas meilleure. La fin de l'Ancien Régime a vu la disparition des jurandes avec leurs règlements étroits et leur stricte hiérarchie. Mais — et ce fut spécialement le cas à Lyon — la plupart des entreprises encore à forme artisanale sont passées sous la domination du capitalisme mercantile. Les ouvriers, divisés entre eux, ne peuvent avoir une claire conscience de leur situation réelle. Derrière le chef d'atelier qu'ils jalouent, ils ne voient pas leur véritable maître : le négociant.

La vie leur est dure. Le prix des denrées n'a cessé de monter, et, si on assiste à une hausse nominale des salaires, cependant très bas, les conditions réelles d'existence ne se sont pas améliorées. Le pain, sous l'Empire, coûte huit sous le kilo et le salaire journalier d'un manoeuvre varie entre quinze et vingt sous. Des crises fréquentes et le développement du machinisme augmentent un chômage massif. En 1812, Paris comptera 22 000 chômeurs pour 66 850 ouvriers. L'instruction n'est pas plus répandue à la ville qu'à la campagne. Le plan d'éducation populaire de Lakanal n'est pas appliqué. Le prolétariat ne connaît ni sa force, ni ses intérêts de classe.

La prépondérance du capitalisme mercantile durera jusqu'au début de l'Empire. Mais cette puissance du commerce, traduite avant la Révolution par les doctrines économiques des Physiocrates, portée au pouvoir politique par Turgot et Necker, ne va ni sans heurts, ni sans à-coups. Les convulsions révolu-

tionnaires ont des répercussions de tous ordres sur la circulation et les prix des denrées. L'accaparement, l'agio, les fluctuations de la monnaie ruinent les uns, enrichissent les autres. Les guerres de la Révolution et de l'Empire vont porter un coup mortel au commerce extérieur. Du jour au lendemain, de vieilles fortunes s'écroulent. Des profiteurs sans scrupule, écume de chaque classe, raflent, dans le désordre général, des richesses scandaleuses. La fraude commerciale est la règle. Le trafic d'influence, le vol conquièrent leurs lettres de noblesse. Toute la société souffre d'une anarchie qui ne profite qu'aux aigrefins.

L'Empire ne devait mettre qu'une apparence d'ordre dans ce chaos. Les circonstances, la nécessité pour la France de vivre sur elle-même et de nourrir l'Europe, les interventions directes de l'État (injections de crédits et commandes) maintiennent dans une prospérité factice certaines entreprises privilégiées.

Le machinisme gagne lentement du terrain. Les fluctuations des cours et du crédit obligent à réduire les prix de revient et la conscription raréfie la main-d'œuvre. Le textile se mécanise d'abord. Le nombre des machines à vapeur augmente. La métallurgie se transforme : on remplace le bois par le coke pour le traitement du minerai de fer. De ce fait, la production de houille triplait avec le nombre des ouvriers mineurs, mais les entreprises qui ne peuvent se mécaniser disparaissent. On assiste à la naissance des industries chimiques, suscitées par la nécessité de trouver aux matières premières, qui ne viennent plus de l'étranger, des produits de remplacement indigènes. La science se met au service de la technique. C'est ainsi que naissent la culture de la betterave à sucre et l'industrie qui en dérive. Mais, après la Restauration, les sucreries qui ne pourront abaisser leurs prix de revient pour lutter contre les sucres antillais s'écrouleront. Malgré toutes les difficultés, le niveau de la production industrielle finit par rattraper en 1812 celui de la production agricole : 1 400 millions contre 1 600 millions. Il en résulte que croît l'influence de la bourgeoisie industrielle par rapport à celle des propriétaires fonciers et des commerçants. Avec le manque de numéraire, la banque voit son rôle grandir de jour en jour. Mais cette montée se fait au hasard des circonstances, marquée de luttes âpres, de crises, de faillites et de ruines. Pas plus que le prolétariat, la bourgeoisie n'a encore de claire conscience de classe. C'est dans ces conditions qu'a mûri la pensée de Fourier. Un capitalisme mercantile encore puissant, mais dont la décadence relative s'amorce dans le chaos et les ruines, tandis que naît et grandit, anarchiquement, le capitalisme industriel et bancaire. Les contradictions et les incohérences de ce régime, les

oppositions d'intérêts déterminent des remous politiques violents, quoique confus, avec leur séquelle d'agioteurs, d'usuriers, de spéculateurs et de filous. Le tout est dressé, comme sur un piédestal, sur la misère des ouvriers et des paysans qu'un brassage superficiel des classes, un certain chassé-croisé des destinées et des fortunes ne parvient pas à faire oublier.

Voilà l'expérience du « sergent de boutique » Fourier : désordre et anarchie sociale incurables. Les huit régimes politiques qu'il a traversés (monarchie absolue, monarchie constitutionnelle, république jacobine, Directoire, Consulat, Empire, Restauration, monarchie bourgeoise de Louis-Philippe) n'ont rien pu changer, qu'enraciner le mal et accroître le gâchis. Crise sur crise, disette sur disette, ruines sur ruines : 1784, 1785, 1789, les crises révolutionnaires avec la guerre civile et la guerre étrangère, disette et crise de 1802 à 1804, crise en 1805, crise en 1807, disette et crise de 1811 à 1814, disette en 1816 et 1817, crise en 1818, crise et disette de 1826 à 1830, crise en 1833... Quelle conclusion tirer de tout cela ? Il faut de fond en comble transformer la société.

L'ÉCOLE SOCIÉTAIRE ET LA MORT DE FOURIER

Les efforts inlassables que, depuis 1804, Fourier poursuit afin de répandre ses idées et faire connaître ses théories ne sont pas restés totalement stériles. Quelques disciples, intellectuels bourgeois ou petits-bourgeois, femmes sensibles, cœurs généreux, se joignent à lui. En 1816, Just-Muiron, qui dirigeait à Besançon le journal *l'Impartial*; Clarisse Vigoureux, d'une famille de maîtres de forges francs-comtois. Puis Victor Considérant, alors élève, lui aussi, du collège de Besançon, rencontre le maître et s'enthousiasme pour sa doctrine. Reçu à Polytechnique en 1826, il diffusera parmi ses condisciples les idées phalanstériennes et son zèle prosélyte le fera surnommer « Phalanstère ». Il amènera au cénacle d'anciens polytechniciens : Jules Lechevalier, qui fut saint-simonien, Hippolyte Renaud. Plus tard viendront des médecins (le Dr Pellarin), des avocats, des architectes, des ingénieurs. Peu de prolétaires : quelques tisserands lyonnais, un teinturier (Mathieu Briancourt), enfin le tailleur allemand Weitling...

Mais, en vérité, ce dont a besoin Fourier, ce n'est pas de disciples, si enthousiastes soient-ils. Il se méfie d'eux. Et puis ils ne servent à rien. Ce qu'il lui faut, c'est de l'argent, beaucoup d'argent, pas seulement pour répandre la doctrine, mais pour fonder le premier Phalanstère. La littérature imprimée n'a d'utilité que dans la mesure où elle peut faire surgir le riche

candidat au titre de fondateur de la Première Phalange. L'inventeur est là, l'invention prête. Il ne faut que dix millions pour le premier essai. Quatre ans après, sans plus, tous les peuples auront suivi et l'humanité entrera dans l'Age d'or.

En vain Fourier sollicite-t-il successivement tous les gouvernements au pouvoir sans souci de leur couleur politique : Empire, Restauration, ultras, libéraux. En vain dresse-t-il la liste des riches candidats. Il en découvre quatre mille. Un seul se laissera bien tenter ! Un seul ! Il lui a donné rendez-vous chaque jour, chez lui, à midi. Fourier y fut, ponctuellement ; mais « l'homme de la fortune ne s'y trouva point ¹ » !

Et, chaque jour un peu plus désabusé, Fourier reprend, passé les douze coups de midi, le chemin de son bureau.

Peu après 1830, il pourra enfin, grâce aux subsides de l'École, se consacrer tout entier à son œuvre. Mais son caractère défiant et aigri l'isole de plus en plus. Il vieillit solitaire, enfermé dans son rêve, confiant toutefois dans son génie, gardant intacte sa foi en l'avenir.

Tombé malade en 1835, il refuse de se laisser soigner par ses amis. A la fin de l'été 1837, il s'alite, ne tolérant pas même auprès de lui la présence d'une garde-malade. Le 10 octobre au matin, sa concierge le trouva mort, vêtu de sa redingote, agenouillé et appuyé au bord de son lit.

LE SYSTÈME PHALANSTÉRIEN

1. *La critique.*

Le système phalanstérien est né des méditations solitaires d'un petit bourgeois français, à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, au contact des convulsions confuses d'une société en pleine gestation économique et politique.

La critique de ce mercantilisme anarchique, qui l'a ruiné, déclassé, asservi, forme la pierre d'assise de toute la doctrine de Fourier.

Fourier, écrit Engels dans l'« *Anti-Dühring* », prend au mot la bourgeoisie, ses prophètes enthousiastes d'avant la Révolution et ses flagorneurs intéressés d'après. Il dévoile sans pitié la misère matérielle et morale du monde bourgeois et il la confronte avec les promesses flatteuses des philosophes des lumières, sur la société où devait régner la raison seule, sur la civilisation apportant le bonheur universel, sur la perfectibilité illimitée de l'homme, aussi bien qu'avec

1. PELLARIN : *op. cit.*, p. 146.

les expressions couleur de rose des idéologues bourgeois, ses contemporains; il démontre comment, partout, la réalité la plus lamentable correspond à la phraséologie la plus grandiloquente, et il déverse son ironie mordante sur ce fiasco irrémédiable de la phrase. Fourier n'est pas seulement un critique; sa nature éternellement enjouée fait de lui un satirique, et un des plus grands satiriques de tous les temps. Il peint avec autant de maestria que d'agrément la folle spéculation qui fleurit au déclin de la Révolution ainsi que l'esprit boutiquier universellement répandu dans le commerce français de ce temps ¹.

Son expérience concrète, son sens aigu du réel, ses observations quotidiennes, ses connaissances sommaires, mais cependant profondes, du passé ont conduit Fourier à la constatation que jusqu'à présent les réformes politiques les plus louables, les progrès économiques et scientifiques, les systèmes philosophiques et moraux n'ont fait qu'aggraver les maux qu'ils prétendaient guérir. Le droit de propriété est néfaste, car il engendre la propriété parcellaire, facteur de gaspillage et de pauvreté. La propriété ruine le propriétaire, le livre à l'usurier, reconstitue les grands domaines, se détruit elle-même. La liberté politique s'est muée en oppression. La liberté commerciale, la libre concurrence n'est que la loi du plus fort. Elle engendre le monopole, crée une féodalité nouvelle, amène le règne des banquiers. Elle aboutit à son contraire. L'abondance des produits détermine le chômage, le chômage la baisse des salaires, la baisse des salaires la misère. La science, qui a inventé la machine et qui devrait libérer le travail, enlève à l'ouvrier son gagne-pain à moins qu'elle ne le tue, puisqu'elle se met au service de la guerre. Les moralistes prêchent la vertu, la franchise et l'honnêteté; le commerce impose la fraude, la dissimulation, le vol. « Tout est vicieux dans le système industriel, il n'est qu'un monde à rebours ². »

Sur le fumier du désordre économique fleurissent l'anarchie et la corruption morales. Fraude, vol, hypocrisie, mensonges, vices mercantiles dégradent et pourrissent tous les rapports familiaux, les sentiments les plus profonds, les relations les plus sacrées. Avec une précision de zoologiste, Fourier dresse, d'une plume alerte, avec une verve à la fois allègre et cinglante, le tableau complet et détaillé des cocus, digne pendant de celui des faillis. Devant le mari, inconscient négrier, la femme, esclave et marchandise, n'a d'évasion illusoire que dans l'adul-

1. F. ENGELS : *Anti-Dühring*, Éditions sociales, Paris, 1950, p. 299.

2. *Publication des manuscrits de Fourier*, année 1852.

tère, encouragé par les hommes eux-mêmes qui appliquent, dans le cadre des rapports sentimentaux, les règles commerciales d'accaparement et de libre concurrence. Selon le mot de Marx et d'Engels, ils trouvent un singulier plaisir à se cocufier mutuellement¹. Là-dessus, la morale traditionnelle jette son voile menteur. Dans cette répugnante sentine, seule la catin, aux charmes tarifés, mais bien à elle, représente l'honneur et la vertu.

Tout est à l'encan. Tout est faux. Philosophes, romanciers, poètes, artistes, ou bien chantent la corruption et la développent, ou bien la voilent hypocritement. Il faut vivre, il faut se vendre.

Fourier aperçoit donc déjà l'intime interdépendance qui lie les rapports économiques concrets aux relations sociales, sentimentales, intellectuelles, artistiques, au caractère même des hommes. La critique sociale fouriériste dessine, en traits fulgurants, un monde

où, *comme dit Engels*, le paiement comptant, en espèces, est devenu, selon l'expression de Carlyle, l'unique élément de cohésion...

Ce monde, c'est celui qu'a dépeint Balzac, trente ans plus tard, c'est celui dont Marx et Engels écrivaient dans le *Manifeste* :

Partout où elle [la bourgeoisie] a conquis le pouvoir, elle a foulé aux pieds les relations féodales, patriarcales et idylliques. Tous les liens complexes et variés qui unissent l'homme féodal à ses supérieurs naturels, elle les a brisés sans pitié, pour ne laisser subsister d'autre lien, entre l'homme et l'homme, que le froid intérêt, les dures exigences du *paiement au comptant*. Elle a noyé les frissons sacrés de l'extase religieuse, de l'enthousiasme chevaleresque, de la sentimentalité petite-bourgeoise, dans les eaux glacées du calcul égoïste. Elle a fait de la dignité personnelle une simple valeur d'échange²...

Et Engels, dans l'*Anti-Dühring*, de poursuivre ainsi son hommage à Fourier :

Plus magistrale encore est la critique qu'il fait du tour donné par la bourgeoisie aux relations sexuelles

1. K. MARX et F. ENGELS : *Manifeste du Parti communiste*, Éditions sociales, p. 46.

2. *Idem.*, p. 31,

et de la position de la femme dans la société bourgeoise. Il est le premier à énoncer que, dans une société donnée, le degré de l'émancipation de la femme est la mesure naturelle de l'émancipation générale¹...

Le premier, Fourier avait su mettre en évidence les contradictions internes du monde capitaliste, contradictions qu'on ne peut résoudre sans tomber dans de nouvelles impasses. L'homme serait-il sans pouvoir au milieu de ces forces incohérentes ? Ce gâchis serait-il éternel ? L'histoire montre le perpétuel mouvement des sociétés. Les idées philosophiques, les prétendues valeurs permanentes sont passagères et variables. Loin de conduire les changements du régime économique, philosophies, morales, religions, dogmes politiques dépendent en réalité du niveau des richesses, donc des rapports de production et d'échange. Fourier caractérise les diverses phases sociales par leur régime économique. Ainsi la société capitaliste, la pseudo-civilisation², est marquée par la grande industrie³ issue de l'industrie moyenne qui marquait la barbarie, et qui, développant les sciences, les techniques, multipliant les produits et les richesses, prépare le nouveau monde sociétaire en créant les conditions de la gestion collective du globe.

Mais, pour y parvenir, il y faut un effort humain. Il ne s'agit pas de comprimer, de réprimer, de niveler. Il ne s'agit pas de rendre les hommes tous semblables : les désaccords, les disparates, les oppositions, les contradictions sont la loi universelle du monde. Il faut trouver le moyen de compenser les forces adverses, d'harmoniser les discordances. Il faut donc associer les hommes en une immense coopérative de production et de consommation où les intérêts individuels ne s'opposent plus à l'intérêt collectif. On n'y parviendra pas par des réformes de détail : tous les éléments susceptibles des meilleurs effets dans une société organisée harmoniquement ne peuvent mener, dans le cadre de cette civilisation, qu'à des résultats vicieux. Les progrès mêmes de la production y engendrent absurdement la misère. Il faut détruire cette « civilisation » jusque dans sa base. A cette condition, dans un régime écono-

1. F. ENGELS : *Anti-Dühring*, p. 299.

2. Fourier n'emploie le mot civilisation que dans un sens péjoratif. C'est le nom qu'il donne à la société dominée par le capitalisme mercantile et industriel.

3. Fourier prend le mot industrie dans le sens général de processus de production. Il se méfie de l'industrie manufacturière, qui commence seulement en France son développement. La grande industrie est donc pour lui aussi bien l'exploitation agricole des grands domaines que la fabrique proprement dite.

mique d'abondance et d'harmonie, apparaîtra un homme nouveau, non pas un homme perfectionné, ayant acquis une autre nature, mais l'homme enfin rendu à lui-même, l'homme intégral dans lequel tous les ressorts de l'intelligence, de la pensée et du sentiment pourront agir harmonieusement pour le plus grand bien de tous et de lui-même.

On conçoit l'admiration d'Engels pour Fourier ¹ :

Mais là où il apparaît le plus grand, c'est dans sa conception de l'histoire de la société. Il divise toute son évolution passée en quatre phases : sauvagerie, barbarie, patriarcat, civilisation, laquelle coïncide avec ce qu'on appelle maintenant la société bourgeoise, et il démontre que « l'ordre civilisé donne à chacun des vices auxquels la barbarie se livre avec simplicité une forme complexe, ambiguë et hypocrite » ; que la civilisation se meut dans un « cercle vicieux », dans des contradictions qu'elle reproduit sans cesse, sans pouvoir les surmonter, de sorte qu'elle atteint toujours le contraire de ce qu'elle veut obtenir ou prétend vouloir obtenir ; de sorte que, par exemple, « la pauvreté naît en civilisation de l'abondance même ». Fourier, comme on le voit, manie la dialectique avec la même maîtrise que son contemporain Hegel. Avec une égale dialectique, il fait ressortir que, contrairement au bavardage sur la perfectibilité indéfinie de l'homme, toute phase historique a sa branche ascendante, mais aussi sa branche descendante, et il applique aussi cette conception à l'avenir même de l'humanité dans son ensemble. De même que Kant a introduit la fin à venir de la terre dans la science de la nature, Fourier introduit dans l'étude de l'histoire la fin à venir de l'humanité.

2. La métaphysique.

Une conception générale du monde, de l'homme et de la société, une métaphysique, une psychologie et une sociologie très neuves et très fécondes dans leur confusion, commandent toute la construction fouriériste. Une certaine religiosité, bizarrement teintée de mysticisme, imprègne l'ensemble. Fourier n'était pas, cependant, un catholique orthodoxe et pratiquant. Une église qui prêche la résignation et fait miroiter, aux yeux des pauvres, l'espoir fallacieux du bonheur céleste n'est qu'un instrument servile de la domination des riches. Fourier pressent déjà qu'une telle religion n'est, comme le dira Marx, que

1. F. ENGELS : *Anti-Dühring*, p. 299-300.

l'opium du peuple. Pour lui, le royaume de Dieu est de ce monde; c'est la société harmonieusement organisée :

Jésus-Christ promet l'abondance des biens matériels, mais sous condition qu'on cherchera le royaume de Dieu et sa justice. Or qu'est-ce que ce royaume ? C'est le régime d'industrie combinée, attrayante, où la pratique de la vérité et de la justice conduit à la fortune, tandis que le mensonge et l'injustice conduiraient à la ruine et au déshonneur. Dès lors, tous les humains seront justes et vrais par amour des richesses; la cupidité, aujourd'hui vicieuse, deviendra source de vertus parce qu'elle ne pourra se satisfaire que par emploi des vertus sociales, justice et vérité¹.

Qu'on ne s'y trompe point. Dieu n'est pas pour Fourier le principe spirituel de l'orthodoxie chrétienne : seule substance éternelle, créatrice de la matière, de la vie, de l'âme humaine. Cette création par un pur esprit, à partir du néant, lui paraît absurde. Matière, âme et esprit, qu'il n'est pas loin de considérer, à la manière des anciens, comme un fluide subtil, constituent la nature éternelle et divine, les trois principes éternels, indestructibles et en perpétuel mouvement dont la synthèse vivante est Dieu. Les âmes particulières s'intègrent dans l'âme du monde qui est proprement l'âme de Dieu ; la matière sous toutes ses formes en est le corps ; les mathématiques, loi fondamentale de l'univers, en sont l'intelligence. Expression de la providence et de la sagesse suprême, elles règlent les « quatre mouvements » de la réalité : matériel, organique, passionnel et social. Leur principe fondamental est l'attraction, dont Newton a découvert la branche matérielle. Fourier, qui a découvert les trois autres, a résolu l'énigme de l'univers.

Le déisme de Fourier est proche parent de celui de Spinoza, dont on retrouve l'expression sentimentale chez Rousseau. Dieu s'y confond avec la nature et ses lois. La confiance en Dieu, c'est l'expression mystique de la confiance dans un déterminisme naturel. L'affirmation d'une unique loi du monde, de forme mathématique, implique qu'il n'existe ni arbitraire, ni contingence, ni miracle ; que rien n'est mystérieux ou inconnaissable ; qu'il n'y a pas de « voile d'airain » ; qu'il y a unité essentielle entre la raison humaine et l'univers. Mais, si le mysticisme

1. Cité par PELLARIN : *Vie de Fourier*, p. 231.

de Fourier aboutit paradoxalement à un rationalisme, il s'en faut encore de beaucoup que ce rationalisme soit radical. Fourier, par sa confusion, reste en deçà du panthéisme de Spinoza, en deçà de la dialectique idéaliste de Hegel; il est *a fortiori* aux antipodes du marxisme, dont le rationalisme exclut Dieu.

Ajoutons que le panthéisme de Fourier est loin d'être cohérent. Ce Dieu, immanent à la nature, s'il n'est pas le Demiurge, reste cependant le planificateur, l'architecte. Bizarre superposition de traditions mal digérées! Si Dieu est inhérent à la nature, comment parler d'un « plan divin »? Comment expliquer que la réalité se construise parfois en dehors de ce plan, contre lui? que les hommes, les sociétés, les institutions puissent être en contradiction avec les vues de Dieu? Fourier ne s'embarasse point de ces contradictions dont il n'a pas conscience. Et en un sens nous devons lui être reconnaissants d'avoir passé outre. Mais c'est pourtant là la solution qu'il donne au problème du mal. Fondamentalement mais mystiquement optimiste (tout est bien, sortant des mains de l'auteur du monde), Fourier rejette le mal sur la société et sur cette civilisation mercantile qui entre en conflit avec les lois naturelles. On peut songer à Rousseau. Mais, tandis que Rousseau tourne ses regards vers un primitif éden, dominé qu'il est par un artificialisme, un mécanisme, un anti-historicisme déjà vieillis et réactionnaires même à son époque, Fourier, malgré la confusion de son génie, le dépasse, le corrige, le retourne et va délibérément de l'avant en montrant que cette civilisation est le fruit historiquement nécessaire de toute une évolution économique dont les contradictions ont engagé la raison humaine à lutter en vain contre la nature, l'ont en quelque sorte transformée en déraison et en folie. Que la société soit telle que la pensée puisse retrouver les lois naturelles, et la raison se retrouvera elle-même en harmonie avec l'homme et avec la nature. Dans cette anticipation déjà remarquable d'une conception sociologique et dynamique de la raison, il y a l'affirmation qu'aucun des problèmes humains ne peut se résoudre si on n'embrasse pas à la fois dans leurs transformations réciproques l'homme, la société et le monde.

L'homme, au centre de la nature, est un faisceau de tendances, de passions, impulsions naturelles. Elles ne sont en elles-mêmes ni bonnes ni mauvaises. Leurs actions opposées, contrastées, sont la loi même de la nature. On ne peut les détruire. Il faut les organiser. Tenter de les réfréner, de les refouler, c'est les contraindre à se satisfaire anarchiquement: de là leur « essor subversif ». Il s'agit de leur assurer leur « libre essor », leur « essor harmonique », et pour cela modifier la société de telle sorte que

l'intérêt individuel s'identifie avec le collectif et que l'individu ne puisse trouver son bénéfice que dans des opérations profitables à la masse entière¹.

Ce milieu social nouveau, c'est le régime généralisé de l'association libre, c'est le Phalanstère.

3. *Les institutions d'harmonie.*

Quand Fourier élabore les institutions d'harmonie, il ne s'agit pas pour lui d'écrire un roman d'anticipations fantaisistes. Il ne s'agit pas non plus d'une sorte de prophétie délirante, bien que souvent il aime à se comparer à un nouveau Moïse. Il prétend au contraire faire œuvre de mathématicien, d'ingénieur ou d'architecte du monde social. Il ne se borne pas pour autant à des exposés d'une rigueur aride et sèche. Sa manie calculatrice s'allie d'étonnante façon à son imagination de visionnaire. En fait, il a vécu trente ans durant dans la société de son rêve, et c'est elle qu'il nous décrit. On peut même affirmer que c'est d'elle, au moins de son schéma initial, incomplet et confus encore, qu'il est parti. Il en a tenté ensuite la justification rationnelle et systématique, avec sa raison de petit bourgeois déiste et volontiers mystique, appuyée sur tout ce qu'il savait de la science et de la pseudo-science de son temps, sur son expérience concrète, aussi, sur son bon sens de commerçant, sur sa critique de la société. C'est ainsi qu'il aboutit à la philosophie générale et à la cosmogonie que nous venons d'évoquer, en rapport avec laquelle, dans un mouvement corrélatif, il développait, précisait, perfectionnait le plan de son Phalanstère.

Mais il ne pouvait s'apercevoir qu'en réalité c'est son Phalanstère qu'il projetait sur le monde, agrandissait aux dimensions de l'univers, alors qu'il se figurait, au contraire, bâtir son Phalanstère sur le plan du monde. Si bien que tout ce qui entrait dans ses vues lui paraissait fondé scientifiquement, qu'il considérait comme également vraies les lois de Képler et de

1. Cf. J.-J. ROUSSEAU : *Le Contrat social*. « Trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé, et par laquelle chacun, s'unissant à tous, n'obéisse pourtant qu'à lui-même et reste aussi libre qu'auparavant. » (Livre I, chap. VI.)

Rousseau définit ici la société bourgeoise, mais sa formule a une portée universelle et ne peut trouver sa réalisation que dans la société socialiste.

Voir K. MARX et F. ENGELS : *Manifeste du Parti communiste*. « A la place de l'ancienne société *bourgeoise* (c'est nous qui soulignons), avec ses classes et ses antagonismes de classes, surgit une association où le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous. » (Éditions sociales, p. 49.)

Newton, les interprétations analogiques les plus enfantines, ou les divagations des astrologues, des spirites et des théosophes. Ce qui explique que toute l'œuvre soit un extraordinaire mélange de génie et d'extravagance.

Aussi,

tandis que cinquante ans plus tard Marx et Engels, appuyés sur une analyse scrupuleuse de la réalité historique et armés d'une méthode qui répond à toutes les exigences de la science moderne, montreront une prudence et une modestie exemplaires dans la prévision de l'avenir social, Fourier, avec une naïve audace, ne craint pas de décrire la vie au Phalanstère jusque dans ses moindres détails. Aussi cette cité future est-elle la transposition ingénue, à l'échelle de l'humanité, de ses goûts personnels, de ses rêves, de ses manies, de celles qu'il a pu satisfaire, de celles surtout que dans sa vie mesquine il a dû refouler et qui l'obsèdent.

... On pourrait donc, avec quelque malignité, mais sans outrage à la vérité, expliquer l'utopie sociétaire par le caractère même de son auteur : Fourier s'est mis tout entier dans son œuvre parce qu'il ne pouvait y mettre les besoins d'une classe révolutionnaire qui n'existait pas encore ¹.

Dès son plus jeune âge, ses goûts les plus nobles et ses aspirations les plus généreuses se heurtent à l'étroitesse d'esprit d'une famille de boutiquiers. On a vu que sa vie ne fut qu'un long drame intime et qu'une longue lutte contre une société hostile où il eut toujours le dessous. Ce déclassé et ce refoulé rêve d'une société où toutes les tendances se satisfèrent sans contrainte. Tempérament riche, il fait une place de choix à ceux que la nature a dotés de passions fortes et nombreuses, aux caractères de « haut degré » prédestinés à être un ferment social.

Il aime le changement. Il a cruellement souffert de ses fonctions fastidieuses de gratte-papier. Chez lui, il ne travaille jamais plus de deux heures au même ouvrage. Entre temps, il va se promener ou soigne ses fleurs. S'il ne s'est pas marié, c'est qu'en amour comme ailleurs il lui faut du changement ². Il décrète donc que la « papillonne » est une des passions maî-

1. R. MAUBLANC et F. ARMAND : *Fourier*, Bureau d'éditions, Paris, 1937, p. 20. Consulter également par les mêmes auteurs : *Fourier* (2 vol.), Éditions Sociales Internationales, Paris, 1937.

2. Fourier ne nous a laissé que peu de confidences sur sa vie intime. Tout ce que nous savons, c'est que ses amours furent la plupart du temps brèves et peu reluisantes.

tresses de l'humanité. Nul, au Phalanstère, ne travaillera plus de deux heures de suite à la même tâche. Chacun aura dix ou vingt métiers, en exercera quatre ou cinq au moins chaque jour. Ainsi le travail *répugnant* en *civilisation* deviendra-t-il *attrayant*. On voyagera beaucoup, et confortablement. Il y aura des réceptions grandioses de Phalange à Phalange. S'il y a des gens pour se contenter d'un seul amour, libre à eux, tous les goûts sont dans la nature. Mais les amours multiples seront la règle. Il y aura même tout un cadre de fonctionnaires des deux sexes, un ordre quasi religieux et particulièrement respecté, les fakirs et fakires, bacchants et bacchantes, qui satisferont charitablement, voire à deniers comptants, les besoins amoureux des vieillards, des délaissés, des abandonnés, des disgraciés de la nature.

Il a gardé de son enfance l'horreur du milieu familial. Rien de plus déplaisant qu'un ménage civilisé, royaume de l'ennui, des querelles, des mornes travaux, des assommants marmots. Ce qu'il lui faut, c'est la table d'hôte, les réunions d'amis, les discussions, les salles de lecture, le luxe d'un bon hôtel meublé avec ses chambres tranquilles et bien tenues où l'on entre seulement pour aller se coucher. Le Phalanstère sera donc un vaste « palace » où chacun se groupera selon ses affinités et ses goûts, changera de compagnie quand il le voudra, s'isolera, s'il le désire, s'enfermera, le cas échéant, avec l'une ou l'autre, en cabinet particulier. Les enfants feront table à part, coucheront au rez-de-chaussée, resteront entre eux, et les parents auront d'autant plus de plaisir à les cajoler qu'ils les verront moins souvent.

Méticuleux et maniaque, il craint les courants d'air, la pluie, le soleil, a horreur de se crotter dans les chemins boueux. On circulera au Phalanstère par des rues-galeries, vitrées, chauffées en hiver, rafraîchies en été, toujours propres. On sera conduit aux champs en voiture. Des tentes, des vélums, des écrans permettront le travail champêtre à l'abri des intempéries.

Il adore les fleurs, les fruits, est friand de petits plats mijotés, de pâtisseries, de sucreries. Il déteste le pain, la nourriture lourde et insipide, les platées de légumes. On cultivera peu de blé, mais on soignera amoureusement fraises, cerises, melons, poires et pommes. On mettra des fleurs partout. La gastronomie sera élevée à la hauteur d'une science primordiale, d'une institution essentielle : « la gastrosophie, profonde et sublime théorie d'équilibre social ».

Petit bourgeois craintif, ruiné dans ses biens, menacé dans sa vie par la Révolution, il a la phobie de tous les désordres. Aussi condamne-t-il démocratie et régime républicain. Il est respectueux des hiérarchies, des fortunes stables, de l'héritage. Richesse et pauvreté sont pour lui dans l'ordre des choses. Il est ennemi de l'égalité, des doctrines communautaires ; il

couvre de sarcasmes les « sectes Saint-Simon et Owen », qui en sont partisans. Il n'y a pas, en outre, deux individus identiques. Il s'ingéniera donc à équilibrer les extrêmes, concilier les contraires. Il fignote des institutions compliquées et subtiles, des groupes et des séries où se répartiront les phalanstériens selon leurs caractères, leurs goûts, leurs âges, leurs fonctions, leurs fortunes. Il les fait évoluer dans de mouvantes classifications contre-balancées, engrenées, contrastées, à la manière des thèmes musicaux et des accords d'une symphonie ou des figures d'un ballet, et dans lesquelles se réalisera l'harmonie par l'équilibre des âges, des sexes, des idées, des sentiments, des intérêts. Pour que nul ne s'y trompe, il y aura des uniformes, des insignes. Chacun portera ses fonctions, sa fortune, son caractère inscrits sur son costume.

A côté de ces puérlités, il arrive d'ailleurs à Fourier, lorsqu'il universalise ainsi ses goûts personnels, de rencontrer des idées profondes, de révéler des aspirations essentielles de la société humaine, qui, de son temps, étaient méconnues et sacrifiées.

Il se rend compte, par exemple, que la question sociale n'est pas un problème politique, ni une affaire de gouvernement. Il se méfie d'un appareil d'État qui n'a eu pour fonction, jusqu'à présent, que de réprimer toutes les tendances incompatibles avec les privilèges des castes dirigeantes. Même la Révolution — surtout la Révolution — qui, prêchant la liberté et maniant le couperet, n'a servi qu'à substituer à l'aristocratie nobiliaire une aristocratie d'argent.

Au Phalanstère, au contraire, plus besoin d'État répressif. Les passions organisées, les intérêts accordés, le gouvernement des personnes, selon le mot de Saint-Simon, fait place à l'administration des choses, qui sera le fait des travailleurs associés dans leurs groupes de production et de consommation.

Disparition totale de l'État ? Pas tout à fait cependant. Fourier maintient, dans le monde sociétaire, toute une hiérarchie de souverains, les uns héréditaires, les autres élus. Mais cet appareil ne doit pas faire illusion. Il n'est qu'un luxe qui correspond au besoin d'apparat de Fourier. Les souverains ne sont que les représentants chamarrés des phalanges organisées fédérativement selon les seules exigences de leur situation géographique et de leurs rapports économiques.

Toute cause de conflit disparue entre les individus, entre les groupes, entre les Phalanges, les nationalités s'épanouissent. La guerre définitivement vaincue, la concurrence fait place à tous les degrés à l'émulation et à la coopération. De grands courants commerciaux s'établissent pacifiquement et concourent à la prospérité générale. Rien ne vient plus contrecarrer le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Le monde est une vaste fédération de communes libres et autonomes. Il suffira de réunir.

de temps à autre, leurs représentants en congrès pour régler les questions qui restent du ressort commun : grands travaux d'intérêt général, effectués aux frais de tous par des armées industrielles, mise en exploitation rationnellement planifiée de toutes les ressources du globe, organisation de la recherche scientifique et technique, échanges intellectuels et artistiques...

Malgré les apparences, il ne subsiste plus, dans cette société nouvelle, aucune trace d'inégalités fondamentales. Il y a bien, sans doute, des différences de fortune, mais elles n'engendrent pas, comme en civilisation, l'exorbitant privilège qui permet au capitaliste de grossir son capital d'une plus-value prélevée sur le produit, non payé, de la force de travail du prolétaire, achetée à sa valeur marchande. S'il y a des classes au Phalanstère, et il y en a de multiples, elles ne sont plus ni spoliatrices, ni spoliées. La propriété n'y est plus qu'une participation, sans pouvoir absolu de gestion à la totalité des biens de la Phalange. Ce sont les travailleurs qui gèrent les instruments de production. Le Phalanstère réalisera, au sens marxiste du terme, la société sans classes.

Production et consommation réglées l'une sur l'autre, le niveau de vie monte, ainsi que la fortune générale, avec le niveau de la production. Pas de crise à redouter. Maître des forces productives, l'homme assure et détermine son propre destin. Il pourra développer toutes ses facultés, arriver aux postes les plus élevés, aux responsabilités les plus hautes dans la seule limite de ses capacités et de ses efforts. La société l'y aidera quels que soient sa race, son sexe ou son âge. Pas de race inférieure, pas de sexe subalterne. L'esclavage domestique, comme l'esclavage colonial, est un crime. L'indépendance matérielle et morale de la femme assurée, l'amour est réhabilité et devient une libre association fondée sur le sentiment et l'estime.

L'inégalité phalanstérienne est donc, en réalité, diversité d'individus fondamentalement égaux. La société a besoin de tous les talents; il faut les susciter. Fourier imagine une éducation intégrale, qui, à la différence des systèmes éducatifs de Rabelais, de Montaigne, de Fénelon et de Rousseau, soit en même temps une éducation de masse. C'est une des parties les plus attachantes de son œuvre, le plus en avance sur son temps, et elle n'a rien perdu de son intérêt. Cette éducation active, où pratique, technique et théorie restent constamment liées, cette éducation mutuelle qui assure la collaboration des enfants et des adultes, cette éducation vivante, attrayante et rapide, visera à former des hommes utiles, aux multiples aptitudes, des sociétaires responsables, pleinement développés, « à la tête froide et au cœur chaud », aptes à comprendre la réalité sociale sous toutes ses formes et sous tous ses aspects, à y jouer consciemment leur rôle.

ACTUALITÉ DE FOURIER

Que reste-t-il aujourd'hui de Fourier ? Qu'est-il résulté de cette construction fantastique, qui dépasse en ampleur, en géniales anticipations, le système de Saint-Simon¹, dont pourtant la profondeur philosophique influença tout le siècle, et surtout celui de Cabet, dont *Icarie* fait figure, auprès du *Nouveau Monde industriel*, d'une idylle à l'eau de rose ?

Qui lit encore Fourier ? Personne, sauf quelques spécialistes. Pourquoi ? Cela tient certes pour une part à la difficulté de l'œuvre, extraordinaire imbroglio où Fourier, prétendant suivre un ordre scientifique, donne libre cours à sa manie du changement, en abusant des coupures, des développements intercalaires, reprenant, abandonnant, entre-croisant les thèmes, les opposant ou les associant, selon des variations savamment et subtilement graduées qui lui permettent de donner libre cours à sa « papillonne ». Mais cette construction quasi musicale serait-elle une difficulté pour le lecteur français contemporain, habitué par certains romanciers à la mode à de semblables fantaisies de montage ? Autre difficulté : la langue de Fourier, bourrée de néologismes qui donnent à son style une allure abrupte, hermétique et rébarbative.

De toute évidence, ces motifs, réels, sont secondaires. La bourgeoisie ne lit plus Fourier parce que son aspect critique, progressiste et révolutionnaire lui est insupportable. Quant au prolétariat, il ne le lit pas, car tout le contenu vivant de l'œuvre est passé, solidement repensé, puissamment systématisé dans le matérialisme dialectique. On ne lit plus Fourier parce que tous ceux qui pensent avec leur temps, en avant de leur temps, lisent Marx, Engels, Lénine et Staline. Il y a bien encore, çà et là, quelques phalanstériens, mais ce sont des troglodytes attardés. Car, si le système fouriériste, tel quel, était progressiste en 1820, en 1953, par un processus admirablement mis en lumière par Marx et Engels, il ne peut plus jouer qu'un rôle réactionnaire.

L'importance du socialisme et du communisme critico-utopiques est en raison inverse du développement historique. A mesure que la lutte des classes s'accroît et prend forme, cette façon de s'élever au-dessus d'elle par l'imagination, cette opposition imaginaire qu'on lui fait perdent toute valeur pratique, toute justification théorique. C'est pourquoi,

1. Voir dans cette même collection : SAINT-SIMON : *Textes choisis*. Préface et commentaires par Jean Dautry.

si, à beaucoup d'égards, les auteurs de ces systèmes étaient des révolutionnaires, les sectes que forment leurs disciples sont toujours réactionnaires, car ces disciples s'obstinent à maintenir les vieilles conceptions de leur maître en face de l'évolution historique du prolétariat. Ils cherchent donc, et en cela ils sont logiques, à émousser la lutte des classes et à concilier les antagonismes ¹...

Ce n'est pas que nombre d'idées de Fourier n'aient trouvé des échos, voire des commencements de réalisation, dans notre monde capitaliste actuel. Georges Sorel a pu écrire, par boutade, que neuf Français sur dix sont des fouriéristes qui s'ignorent. Peut-être. Mais ils n'en ont conservé que des brouilles, dans le meilleur des cas. Certains, consciemment ou non, y ont cherché des moyens de s'opposer au mouvement social, d'endiguer la révolution.

Il y a de tout dans Fourier : du meilleur et du pire. Antisémites ou sionistes, anarchistes ou néo-monarchistes, spirites, espérantistes, jusqu'aux promoteurs des mouvements de scoutisme, peuvent, avec quelque apparence de raison, se réclamer de lui. Les théoriciens du paternalisme et leurs disciples Pétain ou de Gaulle pourraient le reconnaître pour leur ancêtre, aussi bien que les laudateurs des standards américains. Le mouvement réformiste des coopératives de production et de consommation, bien qu'il ait d'autres patrons, est issu en partie de l'influence fouriériste.

Il n'y a là, en fait, qu'amputation, voire trahison du fouriérisme.

La transformation sociale qu'a rêvée Fourier, en effet, ne peut être que totale. Cette idée, il la répète avec insistance dans tous ses livres : il est vain, il est fou de prétendre améliorer progressivement la civilisation par des réformes de détail ; la « civilisation » n'est pas perfectible. Il faut la détruire radicalement.

Le tort des modernes, écrit-il, est de vouloir obtenir, pièce à pièce, tous les biens qu'on doit y introduire collectivement et simultanément par l'association ².

Et encore :

Il n'est pas possible, en civilisation, de vouloir remédier à un mal inhérent à la civilisation ; vouloir

1. K. MARX et F. ENGELS : *Manifeste du Parti communiste*, p. 59.

2. T. A., t. I, p. 72 ; U. U., t. II, p. 106.

que cette société opère le bien sur un point quelconque, c'est vouloir que la ronce porte des roses.

Il insiste, à maintes reprises, sur le fait que les progrès du capitalisme portent en eux des germes de corruption qui, en se développant, le pourrissent¹. Cette idée domine le tableau général de l'histoire des sociétés civilisées, qui figure dans le *Nouveau Monde industriel*. Il précise, toujours dans le même ouvrage, que

l'excès d'industrie conduit la civilisation (entendons la société capitaliste) à de très grands malheurs si on ne sait pas découvrir les moyens de progrès réels en échelle sociale².

Dès 1810, il décrit certains des symptômes caractéristiques de cette corruption. Il pressent déjà que le capitalisme pourrissant ne peut, sous le fard de la liberté, régner que par la violence, avec son cortège d'intrigues, d'exactions, de menées policières, de répressions, de prisons, d'échafauds, de conquêtes et de brigandages. La prépondérance économique anglaise et ses prétentions à la suprématie mondiale sont pour lui l'explication d'une politique menée de 1792 à 1810,

à l'instigation d'un cabinet de monopole mercantile qui sacrifie le genre humain à sa balance de commerce et qui organise les guerres sur tous les points du globe³.

Si Fourier avait pu prévoir le mouvement qui, du capitalisme mercantile, agonisant sous ses yeux, allait faire sortir le capitalisme industriel et engager celui-ci dans la voie sans issue de l'impérialisme, s'il avait vécu le renversement concomitant des rapports de classe, n'aurait-il pas souscrit à l'analyse magistrale de Lénine : *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, qui devait, en 1917, montrer la seule voie vers la Révolution ? Et n'aurait-il pas marché avec lui dans cette voie ?

Parce qu'il était bien le contraire d'un réformiste. Les fléaux qu'il dénonce ne sont pas des abus. Ils sont

le résultat naturel de la politique mercantile, comme le poison est le produit naturel de l'euphorbe... Or,

1. Il est curieux de constater que Lénine applique ces mêmes termes au capitalisme des trusts, caractéristique de l'époque impérialiste.

2. Voir Textes I, D, 3, p. 66 à 73 du présent volume.

3. Voir Textes II, A, 13, p. 89-90 du présent volume.

quand un arbre ne porte que des fruits vénéneux, qu'y a-t-il à faire que de l'abattre et d'en extirper jusqu'aux racines¹ ?

Peut-on concilier ces déclarations avec les interprétations réformistes du fouriérisme, que présentent Charles Gide, Hubert Bourgin ou C. Bouglé ?

Sans doute, en un certain sens, Fourier est antirévolutionnaire. Il déteste la violence et cherche à satisfaire toutes les classes de la société sans heurts ni à-coups. Il attend le salut de l'humanité de la propagande et de l'exemple, de la philanthropie d'un capitaliste intelligent... et, cela, c'est l'utopie. Mais il est bien révolutionnaire par son désir de transformer radicalement la société.

De Fourier, le réformisme a gardé l'utopie, rejetant dédaigneusement le noyau substantiel et fécond qui devait s'épanouir et donner tous ses fruits dans le marxisme.

Les pages que nous avons citées montrent qu'Engels et Marx ont parfaitement rendu justice à Fourier².

Quand, dans le *Manifeste du Parti communiste*, ils parlent du socialisme utopique, citant Saint-Simon, Owen et Fourier, c'est à ce dernier surtout qu'ils pensent. C'est à Fourier, et à Fourier seul, que s'appliquent littéralement ces phrases :

Ils attaquent la société existante dans ses bases. Ils ont fourni, par conséquent, en leur temps, des matériaux d'une grande valeur pour éclairer les ouvriers. Leurs propositions positives en vue de la société future : suppression de l'antagonisme entre la ville et la campagne, abolition de la famille³, du gain privé et du travail salarié, proclamation de l'harmonie sociale et transformation de l'État en une simple administration de la production — toutes ces propositions ne font qu'annoncer la disparition de l'antagonisme des classes, antagonisme qui commence seulement à se dessiner et dont les faiseurs de systèmes ne connaissent encore que les premières formes indistinctes et confuses. Aussi ces propositions n'ont-elles qu'un sens purement utopique⁴.

Critique générale de la société, dialectique de l'histoire,

1. Cf. Textes II, A, 13, p. 89 et suivantes du présent volume.

2. Ils l'ont connu indirectement par Pecqueur, et aussi par Weitling (voir plus haut, p. 19), mais surtout par Victor Considérant et par la lecture directe des œuvres de Fourier.

3. Marx et Engels entendent abolition de la famille bourgeoise.

4. *Manifeste du Parti communiste*, p. 59.

dialectique du monde, voilà les « germes d'idées et idées géniales qui percent partout dans l'enveloppe fantastique », et dont Marx et Engels ont su profiter.

Il y a plus.

Lorsque, en 1848, ils énumèrent les mesures immédiates de réforme sociale, à côté de propositions saint-simoniennes ou owénistes, ils reprirent, presque dans les mêmes termes, certains thèmes essentiels du fouriérisme :

7^o Multiplication... des instruments de production, défrichement des terrains incultes et amélioration des terres cultivées, d'après un plan d'ensemble.

8^o ...Organisation d'armées industrielles, particulièrement pour l'agriculture.

9^o Combinaison du travail agricole et du travail industriel; mesures tendant à faire graduellement disparaître la distinction entre la ville et la campagne.

10^o Éducation publique et gratuite de tous les enfants; abolition du travail des enfants dans les fabriques tel qu'il est pratiqué aujourd'hui. Combinaison de l'éducation avec la production matérielle, etc.¹.

Le portrait que Karl Marx trace, dans *le Capital*, de l'homme de la société future ressemble, trait pour trait, quasi mot pour mot, à celui du sociétaire phalanstérien :

La grande industrie oblige la société sous peine de mort à remplacer l'individu *morcelé*, porte-douleur d'une fonction productive de détail, par l'individu *intégral* qui sache tenir tête aux exigences les plus diversifiées du travail et ne donne, dans des *fonctions alternées*, qu'un *libre essor* à la diversité de ses capacités naturelles ou acquises². (Les termes fouriéristes ont été mis par nous en italiques.)

Et Lénine reprend à son tour la même idée, presque dans les mêmes termes, lorsqu'il écrit :

On supprimera... la division du travail entre les hommes; on passera à l'éducation, à l'instruction et à la formation d'hommes *universellement préparés et développés*, d'hommes *sachant tout faire* (en italiques dans le texte).

1. *Manifeste du Parti communiste*, p. 48 et 49.

2. K. MARX : *le Capital*, Éditions sociales, livre I, t. II p. 166.

Il est vrai que Lénine marque immédiatement la différence du plan de l'utopie et de celui du réel en ajoutant :

Le communisme va, doit aller dans ce sens et *arrivera* à cette fin, mais en de longues années. Tenter aujourd'hui d'anticiper pratiquement sur ce résultat futur du communisme parvenu au terme de son complet développement de son plein affermissement organique, de son épanouissement intégral et de sa maturité, équivaut à enseigner les hautes mathématiques supérieures à un enfant de quatre ans ¹.

Ce qui est plus important encore, c'est qu'à partir du moment où le marxisme-léninisme a cherché à se réaliser dans l'ancien Empire des tsars, quelques-uns des problèmes essentiels que s'était idéalement posés Fourier se sont trouvés posés dans les faits, et que certaines solutions fouriéristes ont montré leur vertu pratique.

Pour les Soviets, comme pour Fourier, la clé du problème social est économique. Le but premier est d'augmenter la production, le but ultime d'assurer le développement complet, harmonieux et libre de tous les hommes.

Sans doute Fourier, pour y arriver, ne croyait pas devoir supprimer le capital privé, ni diminuer les distances entre les riches et les pauvres, mais il supprimait du moins le salariat et empêchait toute exploitation de l'homme par l'homme.

Certaines des réalisations les plus caractéristiques du régime soviétique correspondent aux anticipations fouriéristes : le rapprochement entre la ville et la campagne, la liaison de l'usine et de la ferme, le développement intense de la production, et notamment de la production agricole selon des plans détaillés, les grands travaux de défrichement, d'irrigation, de déplacement du cours des fleuves, de reboisement, de reconstitution ou de création de forêts destinées à améliorer les conditions climatiques, la création de nouvelles espèces animales et végétales, et spécialement celle d'une agriculture polaire, si curieusement annoncée par Fourier, l'organisation nouvelle du travail, la substitution à tous les rapports de lutte et à la concurrence sous toutes ses formes de la critique et de l'autocritique, de l'émulation socialiste, comme ferment de la production et moteur du mouvement social, les équipes rivales de stakhanovistes, les défis d'usine à usine, de chantier à chantier, l'enthousiasme collectif qui s'est si magnifiquement révélé au monde étonné dans les combats historiques du peuple soviétique

1. V. I. LÉNINE : *la Maladie infantile du communisme*, p. 28, Éditions sociales, Paris, 1946.

contre l'envahisseur, et qui, hors des frontières de l'U. R. S. S., entraîne les peuples opprimés (Chinois, Vietnamiens, Coréens) dans leur lutte libératrice, préside à la construction du socialisme dans les démocraties populaires, et, dans les pays soumis encore à un capitalisme fascisant, soulève le prolétariat, et autour de lui toutes les couches saines de la paysannerie et des classes moyennes, dans la bataille pour la sauvegarde de la démocratie et de la paix.

Pour revenir à l'Union soviétique, on ajoutera à ce bilan rapide le développement de la vie en commun et de la coopération, les repas collectifs, le rôle dévolu à l'enfance et à la jeunesse dans le progrès social, l'école unique, l'enseignement polytechnique, la liaison étroite, dans l'enseignement public et dans la science, de la théorie et de la pratique qui transforme chaque kolkhozien, chaque métallurgiste, en expérimentateur et collaborateur des savants, avec comme corollaire la magnifique floraison des découvertes scientifiques essentiellement tournées vers les progrès pacifiques, tandis que, ainsi que Fourier, voici 130 ans, l'avait prévu, le capitalisme trahit nécessairement la science, à la fois en limitant son développement, et en le dirigeant exclusivement vers la destruction et la guerre, ainsi qu'on peut s'en rendre compte en comparant seulement l'orientation de la recherche et de l'industrie atomiques aux États-Unis et en U. R. S. S.

Qu'on joigne encore l'élévation constante du niveau culturel général, le développement inégalé de tous les arts, l'égalité des races, l'émancipation sociale de la femme, devenue dans tous les domaines l'égale et la rivale de l'homme, l'organisation de la médecine préventive et de l'hygiène sociale, et on conclura que l'Union soviétique est en train de réaliser, sur une base radicalement nouvelle et sur un plan incomparablement plus large, tout ce qu'avait de viable le rêve fantastique de Fourier.

Ce développement, assuré sous la direction du Parti communiste russe et de son chef génial Joseph Staline, est d'ailleurs, il n'est pas inutile de le souligner, tout à fait dans la ligne marquée dès le 4 janvier 1923 par Lénine, qui avait rencontré des traditions fouriéristes non seulement dans le marxisme, mais chez des socialistes comme Tchernychevski, héritiers eux-mêmes d'une école sociétaire russe :

Les rêves des anciens coopérateurs, déclarait-il à un congrès des coopératives soviétiques, renferment beaucoup de chimères. Ils sont souvent ridicules parce que fantastiques. Mais en quoi sont-ils fantastiques ? En ceci que les gens ne comprennent pas la signification fondamentale, essentielle, de la lutte politique de la classe ouvrière pour renverser la

domination des exploiters. Aujourd'hui, ce renversement a eu lieu chez nous, et à présent bien des rêves fantastiques, même romantiques, même vulgaires, des anciens coopérateurs deviennent une réalité des plus évidente ¹.

SCIENCE ET UTOPIE

Ainsi s'éclaire le caractère utopique du fouriérisme. Lénine revenait deux jours plus tard, le 6 janvier 1923, sur le même problème et précisait :

En quoi les plans des anciens coopérateurs, à commencer par Robert Owen, sont-ils fantastiques ? C'est que ces gens rêvaient de transformer pacifiquement la société moderne par le socialisme, sans tenir compte de ces questions essentielles que sont la lutte de classes, la conquête du pouvoir politique par la classe ouvrière, le renversement de la domination de la classe des exploiters. Voilà pourquoi nous avons raison de dire que ce socialisme « coopératif » ne contient que du fantastique, du romantique, et même du vulgaire, puisqu'il rêve de transformer les ennemis de classe en collaborateurs de classe, et la lutte de classes en une paix de classes (en une paix civile, comme on dit) par le simple groupement de la population dans les coopératives ².

En d'autres termes, ce n'est ni par son but, ni même par certains détails, fantastiques si l'on veut, et parfois enfantins, mais souvent géniaux, de sa vision de la société future, que Fourier est un utopiste. Il est un utopiste parce qu'il n'a pas aperçu les voies qui mènent historiquement à la réalisation de son rêve. Son utopie tient dans le contraste entre son but, qui est révolutionnaire, et ses moyens, qui ne le sont pas. Elle tient, en dernière analyse, à ce que sa pensée se meut dans le plan du réel transposé par le rêve, et non dans le plan du réel interprété par la science et modifié par l'action.

La propagande platonique, la vertu de l'exemple, la bonne volonté d'un gouvernement raisonnable, la générosité d'un capitaliste philanthrope, voilà de quoi il attend la transformation du monde.

1. V. I. LÉNINE : « De la coopération », *Œuvres choisies*, Moscou, 1948, t. II, p. 1014.

2. *Idem*, p. 1019.

Pourquoi fait-il appel à ces moyens louables, mais aussi parfaitement inefficaces que de pieuses invocations ? Parce que, malgré tout son génie, il est resté le petit bourgeois timoré, conservateur, ennemi de toute violence révolutionnaire.

Reste à en expliquer la raison.

Marx et Engels l'ont fait, d'une façon définitive, dans une page célèbre du *Manifeste du Parti communiste*¹, qu'Engels, dans l'*Anti-Dühring*, a ainsi résumée :

Si les utopistes étaient des utopistes, c'est qu'à une époque où la production capitaliste était encore si peu développée ils ne pouvaient être rien d'autre. S'ils étaient obligés de tirer de leur tête les éléments d'une nouvelle société, c'est que ces éléments n'apparaissent pas encore généralement visibles dans la vieille société elle-même; s'ils en étaient réduits à en appeler à la raison pour jeter les fondements de leur nouvel édifice, c'est qu'ils ne pouvaient pas encore en appeler à l'histoire contemporaine².

Pour reprendre une autre formule d'Engels, l'« immaturité des théories » correspond à l'« immaturité de la production capitaliste », à l'« immaturité des classes ».

Il a manqué à Fourier d'apercevoir les éléments premiers du mouvement social parce qu'il ne pouvait déterminer l'essence même des classes sociales, leur processus de formation, la loi de leurs antagonismes.

Pour Fourier, les classes ne tiennent qu'à des différences de fortune. Elles lui paraissent toutes également et absolument nécessaires. Aussi pose-t-il le problème social en termes plus statiques que dynamiques, plus idéalistes que matérialistes. Les oppositions d'intérêts lui semblent l'effet d'un vice de montage que l'on pourra corriger par un nouvel agencement, une nouvelle « invention ». De là, malgré son génie dialectique qui s'apparente davantage à celui de Hegel qu'à celui de Marx, le caractère fini, fermé, de son système.

Il ne prend conscience que d'une façon très intuitive et très confuse de l'interdépendance étroite qui lie dans les sociétés les forces économiques aux idéologies. Mais il ne peut différencier nettement, dans leurs rapports réciproques, ce qui relève des unes et des autres, moins encore ce qui est premier de ce qui est second. Les intuitions le mènent sans doute plus loin dans l'interprétation de l'histoire — ou de ce qu'il en connaît — qu'aucun de ses contemporains, mais elles s'inscrivent dans une

1. *Manifeste du Parti communiste*, p. 58 et 59.

2. F. ENGELS : *Anti-Dühring*, Éditions sociales, Paris, 1950, p. 304.

métaphysique embrouillée où les traces de matérialisme sont noyées dans un flot d'idéalisme mystique. De là sa confiance dans le pouvoir de l'idée, sa foi dans son génie d'inventeur, son prosélytisme et son messianisme naïf.

La dialectique hégélienne, délibérément et conséquemment idéaliste, avait sur celle de Fourier l'avantage d'être solidement et rationnellement systématisée. Mais elle faisait tourner le monde autour des idées qui ne pouvaient trouver, dans l'œuvre de Hegel, que la fin de leur destinée. Le monde se trouvait justifié et accompli, sous sa forme éternelle, dans la monarchie prussienne.

Mais, sans souci de Hegel et de l'hégélianisme, le monde continuait son mouvement. Il fallait rendre la vie à la philosophie figée, et pour cela, par une véritable révolution copernicienne, faire tourner les idées autour du monde. Le génie de Karl Marx sut transformer la stérile dialectique idéaliste qui ne pouvait qu'assumer le passé en un matérialisme dialectique fécond.

C'est pourquoi distinguer scientifiquement les classes réelles par leurs fonctions dans la production, expliquer comment elles sont engendrées nécessairement par le développement des forces productives et par les rapports de production, apercevoir d'une part les capitalistes, propriétaires individuels des instruments de travail, d'autre part le prolétariat qui les met en œuvre collectivement, Marx et Engels pouvaient seuls le faire, quarante ans après Fourier. Quant à lui, comment aurait-il pu s'élever à cette largeur et à cette clarté de vues à une époque où le capitalisme industriel naît à peine, où le prolétariat se confond avec toute la masse souffrante des vieilles classes sacrifiées ? Comment aurait-il pu établir le phénomène de la plus-value, qui fait sortir à tout instant le capital de la spoliation générale du prolétariat, dont elle justifie l'action révolutionnaire au nom de la loi fondamentale du régime capitaliste lui-même, portant à leur paroxysme les antagonismes de classes, moteurs du mouvement historique ?

Ainsi devaient tomber les illusions romantiques d'un socialisme pour toutes les classes. Construire une société où le règne anarchique de forces antagonistes aura fait place à celui de la coopération raisonnable, telle demeure la tâche de l'humanité. Mais il est vain de chercher ce progrès hors de cette lutte. C'est en elle, et par elle, que naîtra la société sans classes.

Le socialisme cesse alors de se confondre avec la philanthropie, et le prolétariat avec la « catégorie sociale la plus souffrante ». Il apparaît comme classe révolutionnaire historiquement désignée, porteur nécessaire des espoirs du monde. Mais il fallait, pour cela, qu'il se rende compte de son existence et de ses besoins propres, qu'il acquière, dans la lutte, conscience de lui-même et de son rôle.

Cette méconnaissance des lois historiques conduit Fourier à faire de la transformation sociale une affaire de raison, de propagande et de bonne volonté. Aussi pose-t-il au « Nouveau Moïse », au « Christophe Colomb du Nouveau Monde social », s'adresse-t-il aux gouvernements, aux riches philanthropes. Dans sa croyance illusoire en la vertu de l'exemple, il rêve de réaliser en petit la « Jérusalem future ».

Autre erreur, non moins capitale, sur l'existence de l'État et son rôle. Fourier aperçoit bien que, dans la société mercantile, l'État est surtout le chien de garde des privilégiés. Mais c'est pour lui défaut circonstanciel, non fonction historique. L'État *devrait* être au-dessus des classes, il *devrait* représenter la société dans son ensemble. Il se rend compte en outre, après Saint-Simon, qu'au fond le problème social est un problème économique. Ses erreurs, mêlées de vérités profondes, le menaient à attendre naïvement d'un gouvernement éclairé qu'il se sacrifiât au bien commun en prenant l'initiative de la transformation sociale, mais en même temps à se méfier de tout gouvernement, à s'interdire toute action politique. Il ne pouvait pas concevoir que son rêve ne pouvait prendre corps sans le renversement de l'État existant, sans la prise du pouvoir politique par le prolétariat organisé, qui aura seulement à ce prix la possibilité de réprimer la résistance des exploités ¹ et de

diriger la grande masse de la population — paysannerie, petite bourgeoisie, semi-prolétaires — dans les travaux d'« aménagement » de l'économie socialiste ².

Dans cette conquête du pouvoir politique, la lutte idéologique ne suffit pas. Le prolétariat ne doit jamais oublier que, pour maintenir sa suprématie économique, la bourgeoisie est prête à vider sa propre légalité de tout contenu démocratique réel si celui-ci devient dangereux, voire à la briser pour lui substituer la codification pure et simple de la force nue.

Au fond, et c'est là un truisme, la pensée de Fourier est utopique parce qu'elle n'est pas scientifique et ne pouvait pas l'être. Sa pensée se meut dans les limites de son époque : il n'aperçoit que les soubresauts et les remous qui manifestent, entre 1790 et 1830, la crise de croissance et de transformation du capitalisme. Il ne peut discerner ni les contradictions propres

1. Fourier cependant s'était aperçu de l'importance de l'utilisation révolutionnaire de l'État. Cf. « Éloge de la Convention », *Publication des manuscrits de Fourier*, année 1851, p. 313.

2. V. I. LÉNINE : *L'État et la révolution*, p. 29, Éditions sociales, Paris, 1947.

au capitalisme industriel, ni la loi de leur dépassement, ni la classe qui assumera cette tâche. Aussi est-il contraint de substituer aux données de l'histoire et des sciences les fantasmagories de son propre cerveau.

Tout ce qui, dans son œuvre, n'est que la projection de ses goûts et de ses manies, tout ce qui n'est qu'élucubration de petit bourgeois des années 1800, tout cela devait mourir. Mais partout où il a découvert, par ses intuitions géniales, les besoins profonds de la société où il vivait, partout où il s'est fait, sans s'en douter, le porte-parole de la classe révolutionnaire, il a fait œuvre de précurseur.

Les véritables héritiers de Fourier ne sont pas ceux qui n'ont retenu de lui qu'idées fragmentaires, erreurs ou utopies. Ceux-là, trahissant l'esprit, ont gardé la paille et jeté le grain. Les véritables héritiers, au contraire, sont ceux qui ont retenu l'esprit, recueilli le grain, l'ont soigné, cultivé, développé, enrichi, transformé en quantité et en qualité. Ce sont ceux qui, dans des conditions nouvelles, ont fait passer les espoirs prophétiques du plan de la mystique au plan de la raison, du plan du rêve au plan de la réalité. Les héritiers authentiques sont les hommes de génie qui, conscients de la puissance du prolétariat, ont su, par la pensée et par l'action, dans la perspective nouvelle de son devenir historique, trouver, dégager et recréer, pour lui et selon lui, l'apport positif de chaque classe, donner à cet apport une signification supérieure, forger une philosophie, une science, une méthode de connaissance et d'action véritablement révolutionnaires, dont l'inappréciable mérite est de conduire la construction terrestre du monde nouveau, du seul possible, du seul capable de se renouveler lui-même en renouvelant l'homme : Marx, Engels, Lénine.

TEXTES CHOISIS

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE

A. — DIEU ET LA PROVIDENCE

I. — ANNONCE DE LA DÉCOUVERTE

Il n'est que trop vrai ! Depuis vingt-cinq siècles qu'existent les sciences politiques et morales, elles n'ont rien fait pour le bonheur de l'humanité ; elles n'ont servi qu'à augmenter la malice humaine, en raison du perfectionnement des sciences réformatrices¹ ; elles n'ont abouti qu'à perpétuer l'indigence et les perfidies, qu'à reproduire les mêmes fléaux sous diverses formes. Après tant d'essais infructueux pour améliorer l'ordre social, il ne reste aux philosophes que la confusion et le désespoir. Le problème du bonheur public est un écueil insurmontable pour eux, et le seul aspect des indigents qui remplissent les cités ne démontre-t-il pas que les torrents de lumières philosophiques ne sont que des torrents de ténèbres ?

... Cependant une inquiétude universelle atteste que le genre humain n'est point encore arrivé au but où la nature veut le conduire, et cette inquiétude semble nous présager quelque grand événement qui changera notre sort. Les nations, harassées par le malheur, s'attachent

1. Les sciences, dans un état social « incohérent et subversif » comme le présent état de civilisation, ne peuvent amener que le désordre et le malheur ; mais elles sont la condition du bonheur de

l'humanité dans un état social harmonieux. C'est ce que Fourier nomme loi du « double essor ». Il y a là l'analogie des contradictions hégéliennes et l'anticipation de la dialectique marxiste.

avidement à toute rêverie politique ou religieuse qui leur fait entrevoir une lueur de bien-être; elles ressemblent à un malade désespéré qui compte sur une miraculeuse guérison. Il semble que la nature souffle à l'oreille du genre humain qu'il est réservé à un bonheur dont il ignore les routes, et qu'une découverte merveilleuse viendra tout à coup dissiper les ténèbres de la civilisation ¹.

Q. M., p. 21 et 23-24.

2. — UNITÉ DE DIEU, DE LA NATURE ET DE L'HOMME :
LE MONDE EST ENTIÈREMENT CONNAISSABLE

Il est heureux pour les partisans du voile d'airain ² que je sois obligé, faute d'espace, de laisser en suspens cette section où j'aurais prouvé que le voile n'est que de gaze. Comment ont-ils envisagé la nature? Ils n'ont étudié en mouvement que les *effets*, sans tenir compte des *causes*. Sur toute question relative aux causes, ils restent muets.

.....
Pour les pénétrer, il faut déterminer le plan, les ressorts, le mécanisme et le but du mouvement. Sur quelles bases Dieu a-t-il assis son plan? Quelles règles

1. Il n'est pas inutile de répéter que Fourier prend toujours le mot civilisation en mauvaise part. Il entend par là la société mercantile et capitaliste. Ce passage est reproduit, à quelques mots près, dans d'autres ouvrages (*T. A.*, t. I, p. XXIII et 96; *U. U.*, t. I, p. 19, et t. II, p. 127).

2. L'expression de « voile d'airain », qui revient à tout instant sous la plume de Fourier, a été empruntée par lui à une phrase du *Voyage du jeune Anacharsis*, de Barthélemy, qu'il avait rencontrée au hasard de ses lectures : « Souvenez-vous, ô mon fils ! que la nature est couverte d'un voile d'airain, que tous les efforts des siècles ne sauraient percer ! » (*N.*

M., p. 467). La théorie du voile d'airain, c'est-à-dire l'agnosticisme, est constamment combattue par Fourier ; elle est la grande erreur des philosophies et des religions depuis l'antiquité, « sophisme commode pour l'ignorance et l'amour-propre » (*Q. M.*, p. 147). Mais le voile d'airain disparaît par la découverte de l'unité universelle et de l'attraction passionnelle (*Q. M.*, p. 18-19). Il n'y a plus alors aucun secret dans la nature : « par la découverte des destinées matérielles et sociales, les voiles d'airain sont enlevés, la nature n'a plus de mystères, elle nous a livré tout le grimoire » (*U. U.*, t. IV, p. 560).

a-t-il suivies? Quel but s'est-il proposé? Ils ont, par hasard, entrevu le but qui est l'unité d'action; qu'ils nous expliquent donc pourquoi l'homme est hors de cette unité, et si évidemment discordant avec le système de l'univers que tous les savants l'entrevoient. Aussi Lord Byron a-t-il fort bien dit : « Notre vie est une fausse nature, elle n'est pas dans l'harmonie universelle ¹. »

Le plan de Dieu a été de mettre le mouvement en accord avec son auteur. Il faut, pour cette unité, que le mouvement représente Dieu, qu'il soit en analogie avec Dieu, avec les douze passions primordiales dont se compose l'essence divine ². Et, quand les livres saints nous disent : Dieu fit l'homme à son image et ressemblance, ils nous enseignent le plan de Dieu sans l'expliquer en détail.

L'univers étant fait à l'image de Dieu, et l'homme étant miroir de l'univers, il en résulte que l'homme, l'univers et Dieu sont identiques, et que le type de cette trinité est Dieu. Si le créateur ne s'était pas peint lui-même dans le système de l'univers, quoi donc aurait-il pu y peindre?

Les philosophes entrevoient ces analogies, mais ils évitent d'en expliquer aucune parcelle. Si on leur demande en quel sens une rave ou un chou représente l'homme, l'univers et Dieu, ils répondent que ces trivialités sont au-dessous de la philosophie ³. Si on leur adresse des questions d'analogie transcendante sur la distribution des astres, ils répondent : cela est hors de la sphère

1. Exemple de citations recueillies au hasard et dont Fourier parsème ses ouvrages.

2. Sur les douze passions, voir plus loin I, C, 3, p. 59. Les passions ne sont pas seulement l'œuvre de Dieu, donc bienfaitantes si on n'entrave pas leur essor. Elles existent en Dieu lui-même, qui est la synthèse suprême. Elles sont l'« esprit de Dieu » (*U. U.*, t. III, p. 527) ou l'« âme de Dieu » (*U. U.*, t. IV, p. 120).

3. Nous avons ici un exemple de la façon dont une idée, profondément juste, mais encore intuitive et confuse, prend la forme, chez Fourier, d'une fantasmagorie

naïve. L'idée qu'une rave ou un chou ne peuvent s'expliquer si on ne considère la nature et l'homme dans leur développement d'ensemble et leurs relations réciproques est en germe dans la « science » fouriériste des analogies. Si bien que, si la formule est puérile, elle n'est pas cependant absurde, et le conseil que donne Fourier aux savants devait se révéler fécond. Ce principe est, en effet, celui du matérialisme dialectique qui a inspiré entre autres les découvertes récentes de Mitchourine et de Lyssenko. Voir plus loin III, B, 6, p. 147.

de l'esprit humain; habiles escobars¹ bien pourvus de voiles d'airain pour éluder tout problème qui les embarasse.

N. M., p. 445 et suiv.

B. — LA SCIENCE UNIVERSELLE

I. — L'UNITÉ DE LA SCIENCE

C'est donc en vain, philosophes², que vous auriez amoncelé des bibliothèques pour chercher le bonheur, tant qu'on n'aurait pas extirpé la souche de tous les malheurs sociaux, le *morcellement industriel* ou travail incohérent qui est l'antipode des vues de Dieu. Vous vous plaignez que la nature vous refuse la connaissance de ses lois : eh! si vous n'avez pu jusqu'à ce jour les découvrir, que tardez-vous à reconnaître l'insuffisance de vos méthodes et en chercher de nouvelles? Ou la nature ne veut pas le bonheur des hommes, ou, vos méthodes sont réprouvées par la nature, puisqu'elles n'ont pu lui arracher ce secret que vous poursuivez. Voyez-vous qu'elle soit rebelle aux efforts des physiciens comme aux vôtres? Non, parce qu'ils étudient ses lois, au lieu de lui en dicter; et vous n'étudiez que l'art d'étouffer la voix de la nature, d'étouffer l'attraction qui est interprète de ses vues, puisqu'elle conduit en tout sens à l'association domestique agricole.

Aussi quel contraste entre vos bévues et les succès des

1. ESCOBAR (1589-1669) était un jésuite espagnol qui mit en système l'aphorisme que la fin justifie les moyens et que la pureté d'intention excuse les actes les plus malpropres. Le mot d'escobarberie est du vocabulaire courant de Fourier.

2. Cette apostrophe aux philosophes se retrouve, presque dans les mêmes termes, dans l'avant-propos du *Traité de l'association* (t. I, p. 24). Par philosophes, Fourier entend aussi bien les écono-

mistes, moralistes et politiques que les métaphysiciens. A ces auteurs des « sciences incertaines » qu'il poursuit de ses sarcasmes, il joint, en général, les théologiens. Il est facile d'apercevoir, sous son langage finaliste : 1° l'idée que les sciences humaines sont une avec les sciences de la nature brute; 2° un matérialisme fondamental qui ramène en dernière analyse à des lois économiques le développement de l'homme et des sociétés.

sciences fixes ¹! Chaque jour vous ajoutez des erreurs nouvelles à d'antiques erreurs; tandis qu'on voit chaque jour ces sciences physiques avancer dans les routes de la vérité, et répandre sur l'âge moderne un lustre égal à l'opprobre qu'ont répandu sur lui les visions régénératrices des sophistes.

T. A., t. I, p. 98; *U. U.*, t. II, p. 128.

Je reconnus bientôt que des lois de l'attraction passionnée étaient en tout point conformes à celles de l'attraction matérielle, expliquées par Newton et Leibniz, et qu'il y avait unité du système de mouvement pour le monde matériel et pour le monde spirituel.

Je soupçonnai que cette analogie pouvait s'étendre des lois générales aux lois particulières; que les attractions et propriétés des animaux, végétaux et minéraux étaient peut-être coordonnées au même plan que celles de l'homme et des astres; c'est de quoi je fus convaincu après les recherches nécessaires. Ainsi fut découverte une nouvelle science fixe : *l'analogie des quatre mouvements : matériel, organique, animal et social, ou analogie des modifications de la matière avec la théorie mathématique des passions de l'homme et des animaux.*

La découverte de ces deux sciences fixes m'en dévoila d'autres, dont il serait inutile de donner ici la nomenclature; elles s'étendent jusqu'à la littérature et aux arts, et établiront des méthodes fixes dans toutes les branches des connaissances humaines.

Du moment où je possédai les deux théories de l'attraction et de l'unité des quatre mouvements, je commençai à lire dans le grimoire de la nature; ses mystères s'expliquaient successivement, et j'avais enlevé le voile réputé impénétrable. J'avançais dans un nouveau monde scientifique; ce fut ainsi que je parvins gradativement (*sic*) jusqu'au calcul des destinées universelles, ou détermination du système fondamental sur lequel furent réglées les lois de tous les mouvements présents, passés et à venir.

Q. M., p. 18-19.

1. Les sciences fixes sont les sciences exactes, par opposition

aux quatre « sciences incertaines » ou philosophiques.

2. — LES HARMONIES DE L'UNIVERS

Voici un exemple de cette recherche des « analogies » où l'imagination de Fourier s'est donné libre cours. Il s'est appuyé sur une phrase de Schelling, cueillie dans un article de revue : « L'univers est fait sur le modèle de l'âme humaine, et l'analogie de chaque partie de l'univers avec l'ensemble est telle que la même idée se réfléchit constamment du tout dans chaque partie, et de chaque partie dans le tout. » (N. M., p. 14, 313, 450.) Il prétend « rallier et encadrer dans un même plan la mécanique sociétaire des passions et les autres harmonies connues de l'univers », et pour cela, ajoute-t-il, « nous n'aurons recours qu'à des leçons amusantes et tirées des objets les plus séduisants parmi les animaux et les végétaux ». (T. A., t. I, p. 24-25 ; U. U., t. II, p. 31.)

Le mouvement social est le type des trois autres ; les mouvements animal, organique et matériel sont coordonnés au social, qui est le premier en ordre, c'est-à-dire que les propriétés d'un animal, d'un végétal, d'un minéral, et même d'un tourbillon d'astres, représentent quelque effet des passions humaines dans l'ordre social, et que TOUT, depuis les atomes jusqu'aux astres, forme tableau des propriétés des passions humaines.

Q. M., p. 47.

L'œillet représente un être gorgé d'amour ; car le corps de la plante, feuillage, tige, calice, est plus près de l'azur que du vert¹. Sa couleur est un petit bleu argentin ; d'où il est clair que l'œillet dépeint un être qui ne respire qu'amour, une classe que l'amour obsède et affaiblit, puisque l'œillet, son emblème, tombe et

1. Les couleurs sont en analogie avec les passions ; l'azur représente l'amour, tandis que le violet représente l'amitié et le vert la papillonne (T. A., t. I, p. 126 ; U. U., t. II, p. 165). En juxtaposant une série de tableaux où Fourier compare les passions aux couleurs, aux notes de la gamme, aux droits naturels, aux opérations

mathématiques, aux courbes géométriques, aux métaux et aux astres, on constate, par exemple, que l'amour correspond à l'azur, à la note *mi*, au droit de pâture, à la division, à l'ellipse, à l'étain et aux planètes. Sur l'amour de Fourier pour les fleurs, voir l'introduction, pages 7 et 29.

traîne à terre sa tige élégante. Il faut qu'une main amicale vienne le soutenir, le marier à une branche d'osier nommée tuteur.

Telle est la jeune fille que presse un tempérament ardent : fatiguée de réplétion d'amour, elle succombe comme l'œillet; elle essuie même des maladies; le besoin de plaisir surmonte en elle tous les obstacles du préjugé; et, par analogie, l'œillet, dans un calice gorgé de pétales, crève son enveloppe et s'échappe en désordre, laissant tomber ses pétales, symboles de plaisir. Il faut que la main de l'homme aide à rompre les barrières du calice, et qu'un ingénieux encartage favorise le développement des pétales. Il faut de même à la jeune fille à tempérament un mari aux petits soins, qui intervienne pour le plein essor des plaisirs. (Pétale est emblème de plaisir.)

Aidée de ces divers appuis, la fleur est pompeuse, magnifique, et c'est pour nous peindre fidèlement cet état de la jeune fille, ce besoin de mari protecteur et de soins galants, que l'œillet succombe sous le poids de sa fleur et réclame de nous double secours de branche d'osier et d'encartage.

Nota. — L'œillet devrait porter un nom féminin, puisqu'il représente une fille. Les naturalistes ont joué de malheur dans les nomenclatures : ils ont presque toujours désigné les genres à contresens; c'est une erreur à ajouter à tant d'autres : tout sera bientôt rectifié, puisque, enfin, le système de la nature est découvert.

T. A., t. I, p. 507; *U. U.*, t. III, p. 225.

3. — L'ATTRACTION, UNIQUE LOI DU MONDE

La conception fouriériste du monde est tout entière suspendue à cette affirmation : l'attraction matérielle, telle qu'elle a été découverte par Newton entre les planètes, est identique à l'attraction spirituelle ou passionnelle, c'est-à-dire l'impulsion qui attire l'être vivant et le fait agir, instinct, inclination, tendance ou désir :

« L'attraction est le moteur de l'homme, elle est l'agent que Dieu emploie pour mouvoir l'univers et l'homme ; on ne pouvait donc étudier l'homme, l'univers et Dieu qu'en

étudiant l'attraction dans son entier, en passionnel comme en matériel. » (N. M., p. 26.)

L'attraction est donc la loi universelle, le seul « principe actif de la nature », l'« agent universel de Dieu », le « ressort par lequel Dieu établit les équilibres et les harmonies de l'univers », la « chaîne de fleurs qui unit l'univers », etc. De cette « analogie » entre les deux formes de l'attraction, Fourier va tirer un naturalisme optimiste selon lequel la saine organisation sociale doit consister en l'obéissance aux lois divines de l'attraction, c'est-à-dire en l'utilisation de toutes les tendances naturelles, et en la recherche d'un régime de travail attrayant.

Nous voyons que déjà Dieu se fixe au seul levier de l'attraction pour diriger les planètes et soleils, créatures immensément supérieures à nous, et les insectes, créatures bien inférieures à nous. L'homme serait-il donc exclu du bonheur d'être guidé au bien social par attraction? Pourquoi cette interruption dans l'échelle du système de l'univers? Pourquoi l'attraction, interprète divin près des astres et des animaux, et suffisant pour les conduire à l'harmonie, ne suffit-elle pas de même à l'homme qui est créature moyenne entre les planètes et les animaux? Où est l'unité du système divin si le ressort d'harmonie générale, si l'attraction n'est pas applicable aux sociétés du genre humain comme à celle des astres et des animaux; si l'attraction ne s'applique pas à l'industrie agricole et manufacturière qui est le pivot du mécanisme social?

T. A., t. I, p. 189-190; U. U., t. II, p. 248.

L'attraction est entre les mains de Dieu une baguette enchantée, qui lui fait obtenir par amorce d'amour et de plaisir ce que l'homme ne sait obtenir que par violence. Elle transforme en jouissances les fonctions les plus répugnantes par elles-mêmes. Quoi de plus rebutant que le soin d'un enfant nouveau-né, toujours criant, hébété et souillé de déjections? Que fait Dieu pour transformer en plaisir un soin si déplaisant? Il donne à la mère *attraction passionnée* pour ces travaux immondes; il ne fait qu'user de sa prérogative magique : IMPRIMER

ATTRACTION. Dès lors, les dégoûts les plus motivés disparaissent et sont changés en plaisirs.

.....
 Possesseur exclusif du plus puissant des ressorts, du talisman de l'attraction, Dieu ne serait-il pas persécuteur et dupe si, négligeant une si belle chance, il recourait à d'autres leviers que l'attraction pour régir l'univers et coordonner à un plan d'unité toutes les classes de mouvement ?

T. A., t. I., p. 188-189; U. U., t. II, p. 246 et 248.

C. — LES PASSIONS

I. — IL NE FAUT PAS LUTTER CONTRE LES PASSIONS

« Les passions tant méprisées sont pourtant de toutes les œuvres de Dieu la plus parfaite et la plus sublime. » (U. U., t. III, p. 416.) Il est impossible de vouloir changer les passions, qui sont immuables et commandent tous les êtres vivants, y compris les astres. Mais, si les passions ne peuvent être détruites, elles peuvent être « entravées ou faussées ». Elles peuvent avoir, en effet, comme toutes les choses dans la nature, un « double essor » : un « essor subversif » lorsqu'on tente de s'y opposer, un « essor harmonique » lorsqu'on sait s'en servir. Les régimes sociaux mal établis, et spécialement la civilisation, développent les passions en « jeu subversif » ; le régime sociétaire les utilisera en « jeu harmonique ». Or « les passions développées en contre-marche en civilisation produisent autant d'erreurs et d'iniquités qu'elles produiraient de justice et de bienfaits en ordre harmonique ou marche directe ». (Q. M., p. 125.) On reconnaîtra ici, outre l'idée d'aliénation que Hegel a mise à la mode, et que Marx devait reprendre magistralement en lui donnant une base matérialiste, l'esquisse incomplète et confuse d'une psychologie sociale et dynamique.

Il sera démontré dans cet ouvrage que les sophistes, depuis trois mille ans, ont oublié ou négligé à dessein d'étudier... (l'unité) de l'homme avec lui-même, et spécialement avec ses passions, qui, hors de l'état socié-

taire, sont en discorde générale et entraînent à la perte de l'individu même qu'elles dirigent.

Cette duplicité d'action, cette dissidence de l'homme avec lui-même a fait naître une science nommée MORALE qui envisage la duplicité d'action comme état essentiel et destin immuable de l'homme ¹. Elle enseigne qu'il doit résister à ses passions, être en guerre avec elles et avec lui-même, principe qui constitue l'homme en état de guerre avec Dieu, car les passions et instincts viennent de Dieu, qui les a donnés pour guides à l'homme et à toutes ses créatures.

A cela, on réplique par de doctes amphigouris sur l'intervention de la raison ² que Dieu nous aurait, DIT-ON, donnée pour guide et modérateur des passions; d'où il résulterait :

1. Que Dieu nous aurait subordonnés à deux guides inconciliables et antipathiques, la *passion* et la *raison* (duplicité théorique) ;

2. Que Dieu serait injuste envers les 99/100^e des hommes, à qui il n'a point départi cette raison nécessaire à lutter contre la passion : le peuple, en tout pays, barbare ou civilisé, est sans raison; quant aux sauvages, ils ne connaissent que la passion (duplicité distributive) ;

3. Que Dieu, en nous donnant pour contrepoids la raison, aurait agi en mécanicien inepte; car il est évident que ce ressort est impuissant, même chez le 100^e des hommes qui en est pourvu, et que les distributeurs de raison, comme un Voltaire, sont les gens les plus asservis à leurs passions (duplicité pratique).

Ainsi nos doctrines d'unité de l'homme avec lui-même

1. Contre tous ceux que Fourier nomme les « immobilistes », tous les philosophes conservateurs, que Marx nommera « métaphysiciens », pour lesquels l'homme et la société, tels qu'ils les trouvent, sont immuables.

2. Fourier ne nie pas l'existence de la raison, mais c'est pour lui une faculté purement humaine, tandis que la loi naturelle de l'attraction est la raison divine. La raison humaine est donc incapable de lutter contre les passions ; elle

doit se contenter de les comprendre et de les utiliser. « Dieu doit être pouvoir législatif, et la raison humaine pouvoir exécutif. » (U. U., t. II, p. 137.) Si on dépouille ces formules de leur jargon mystique, on trouve une idée très forte : la raison scientifique n'a de valeur qu'autant qu'elle s'applique à la connaissance des lois naturelles. Ce qui, pour Fourier, dépend essentiellement de l'organisation sociale. Voir Introduction, page 26.

débutent par placer l'homme en triple duplicité d'action, monstruosité qui serait un triple affront pour le créateur des passions.

T. A., t. I, p. XXVIII; *U. U.*, t. II, p. 27.

L'unité ne pouvant pas admettre deux moteurs contraires, comme l'attraction et la violence, il est évident que tout ce qui est régi par violence est hors d'unité avec Dieu et l'univers, et que, si nous voulons nous rallier à cette unité, il faut découvrir un régime social *attractionnel* ou dirigé par la seule attraction.

T. A., t. I, p. 186; *U. U.*, t. II, p. 245.

Ma théorie se borne... à utiliser les passions réprouvées telles que la nature les donne et sans y rien changer. C'est là tout le grimoire, tout le secret du calcul de l'attraction passionnée. On n'y discute pas si Dieu a eu raison ou tort de donner aux humains telles ou telles passions; l'ordre sociétaire les emploie sans y rien changer et comme Dieu les a données.

T. A., t. II, p. 252; *U. U.*, t. IV, p. 157.

2. — LA VRAIE PSYCHOLOGIE EST CELLE DES GROUPES

Voici une des idées les plus hardies et les plus riches de Fourier, une de celles par lesquelles il dépasse la philosophie de son temps et annonce la science contemporaine. Ce qui l'intéresse, ce n'est pas l'homme, l'individu de la psychologie classique, supposé isolé de son milieu social, mais les hommes vivant en société et réagissant les uns sur les autres. Il crée ainsi, avec une systématisation, il est vrai, fantaisiste, la première psychologie sociale.

Il est vrai que ces impulsions¹ ne nous entraînent qu'au mal quand on s'y livre individuellement, mais il fallait en calculer le jeu sur une masse d'environ deux

1. Les diverses tendances ou passions humaines.

mille personnes sociétairement réunies¹, et non sur des familles ou des individus isolés. C'est à quoi le monde savant n'a pas songé; il aurait reconnu, par cette étude, que, dès qu'on atteint au nombre de mille six cents sociétaires, les impulsions naturelles, dites attractions, tendent à former des séries² de groupes contrastés, dans lesquelles tout entraîne à l'industrie devenue attrayante et à la vertu devenue lucrative.

N. M., p. 25.

En étude de l'homme (la métaphysique)... s'est engouffrée dans la controverse du MOI, qu'elle n'a abordée qu'en mode simple³. Il fallait distinguer le moi en essor simple ou égoïsme personnel, qui est un moi inhumain, un germe de discordes et de vices, et en essor composé ou égoïsme corporatif multiple; c'est le moi humain, germe d'harmonie et de vertus, ressort de répartition équilibrée dans la masse des séries industrielles d'une phalange sociétaire.

F. I., t. II, p. 498.

1. C'est ce qui constitue une phalange, c'est-à-dire la population d'un phalanstère. La société future sera, pour Fourier, entièrement composée de phalanges. Voir plus bas III, A, 2, p. 135.

2. Fourier affirme que tout dans la nature est distribué par séries, c'est-à-dire par classifications régulières de genres, d'espèces, d'êtres et d'objets rangés symétriquement, selon des rapports exprimables mathématiquement, comme les notes d'une gamme musicale, de part et d'autre d'un centre, ou pivot, en ailes, ascendante d'un côté, descendante de l'autre. L'ordre « sériaire » représente l'ordre naturel, le plan divin. Les passions et les groupes sociaux qui en dépendent y sont soumis, comme tout le reste. Reconstruire la société selon cet ordre est l'ambition de Fourier. Hors du mécanisme sériaire, en effet, les passions « ne sont que des tigres déchainés, des énigmes incompréhensibles » (U. U., t. III,

p. 33). Mais, dès qu'elles sont engrenées dans une série, elles prennent leur « libre essor » : « la série distribue les harmonies » (U. U., t. III, p. 46; N. M., p. 334). Par là, chaque passion ou tendance trouve à s'employer exactement selon sa force et assure automatiquement le bonheur de celui qui la possède. C'est le sens de la formule : « les attractions sont proportionnelles aux destinées » (Q. M., p. 138; U. U., t. I, p. 72, 194, etc.). Par cette formule, Fourier veut rapprocher ce qu'il croit être la loi fondamentale du mouvement social de la loi d'attraction newtonienne, en conséquence de laquelle les aires balayées par les rayons vecteurs de chaque planète sont proportionnelles aux temps mis à les parcourir (loi due à Képler).

3. C'est-à-dire en étudiant les individus isolés et s'opposant les uns aux autres. Le mode composé est l'étude des groupes où les individus forment des « séries ».

3. — LES DOUZE PASSIONS

L'ATTRACTION passionnée est l'impulsion donnée par la nature antérieurement à la réflexion, et persistant malgré l'opposition de la raison, du devoir, du préjugé, etc.

En tout temps et en tous lieux, l'attraction passionnée a tendu et tendra à trois buts :

1. Au luxe ou plaisir des cinq sens;
 2. Aux groupes et séries de groupes, liens affectueux;
 3. Au mécanisme des passions, caractères, instincts.
- Et par suite à l'unité universelle.

1^{er} but : le LUXE. Il comprend tous les plaisirs sensuels; en les désirant, nous souhaitons implicitement la santé et la richesse qui sont les moyens de satisfaire nos sens : nous souhaitons le *luxe interne* ou vigueur corporelle, raffinement et force des sens, et le *luxe externe* ou fortune pécuniaire. Il faut posséder ces deux moyens pour atteindre au premier but de l'attraction passionnée qui est de satisfaire les cinq ressorts sensuels : goût, tact, vue, ouïe, odorat ¹...

	TITRES.	TYPE.
Majeurs ² .	Groupe d'amitié. — d'ambition, lien corporatif.	<i>Cercle.</i> <i>Hyperbole.</i>
Mineurs.	Groupe d'amour. — de paternité ou de famille.	<i>Ellipse.</i> <i>Parabole.</i>

1. Fourier, qui était très gourmand, place toujours le goût en tête des cinq sens, comme « le plus impérieux de tous » (*U. U.*, t. IV, p. 105).

2. Fourier emploie à tout instant des termes musicaux en parlant des passions. Il représente par

des notes la « gamme passionnelle » (*U. U.*, t. II, p. 188-190). La distinction ici faite du mode majeur et du mode mineur tient à la prépondérance de l'élément spirituel (majeur) ou de l'élément matériel (mineur) (*N. M.*, p. 96).

2^e but : les GROUPES ET SÉRIES. L'attraction tend à former des groupes qui sont au nombre de quatre.

Tous les groupes formés passionnément et librement se rapportent à l'un de ces quatre genres¹...

3^e but : la MÉCANIQUE des PASSIONS ou des séries de groupes; la tendance à faire concorder les cinq ressorts sensuels (1 : goût; 2 : tact; 3 : vue; 4 : ouïe; 5 : odorat) avec les quatre ressorts affectueux (6 : amitié; 7 : ambition; 8 : amour; 9 : paternité). Cet accord s'établit par l'entremise de trois passions peu connues et diffamées, que je nommerai : 10 : la cabaliste; 11 : la papillonne; 12 : la composite².

Elles doivent établir l'harmonie des passions en jeu interne et externe³.

Jeu interne : Chacun voudrait ménager, dans le jeu interne de ses passions, un équilibre tel que l'essor de chacune favorisât celui de toutes les autres; que l'ambition, l'amour n'entraînaient qu'à des liaisons utiles, et jamais aux duperies; que la gourmandise concourût à améliorer la santé au lieu de la compromettre⁴; enfin qu'on marchât toujours dans les voies de la fortune et de la santé, en se livrant aveuglément à ses passions. Cet équilibre, fondé sur l'abandon irréfléchi de la nature, est accordé aux animaux et refusé à l'homme civilisé, barbare et sauvage. La passion conduit l'animal à son bien, et l'homme à sa perte.

Aussi l'homme, dans l'état actuel, est-il en état de guerre avec lui-même. Ses passions s'entrechoquent; l'ambition contrarie l'amour, la paternité contrarie l'amitié, et ainsi de chacun des douze...

Jeu externe : Pour le régulariser, il faudrait que chaque individu, en ne suivant que son intérêt personnel, servît

1. Chacune de ces passions peut avoir un « essor subversif » et un « essor harmonique ». On a par exemple « l'amicisme, ou amitié harmonique, et l'amicâtre, ou amitié subversive » (*U. U.*, t. III, p. 343-344).

2 Ce sont les « passions méca-

nisantes ». Voir plus loin leur description.

3. C'est-à-dire en chaque individu et dans ses rapports avec les autres hommes.

4. Voir plus bas III, C, 2, p. 150.

constamment les intérêts de la masse. Le contraire a lieu : le mécanisme civilisé est une guerre de chaque individu contre la masse, un régime où chacun trouve son intérêt à duper le public; c'est la discorde externe des passions; il s'agit d'arriver à leur harmonie interne et externe, troisième but de l'attraction.

Pour y atteindre, chacun a recours à la contrainte et impose à ses inférieurs des lois de sa façon, qu'il appelle *saines doctrines*. Le père de famille assujettit sa femme et ses enfants à un régime qu'il dit être la sagesse. Le seigneur fait adopter ses saines doctrines dans le canton où il domine; le magistrat, le ministre opèrent de même sur le pays qu'ils régissent. Une petite maîtresse veut régénérer toutes les toilettes par de saines doctrines sur le bon genre; un philosophe veut régénérer toutes les constitutions; un écolier veut, à coups de poing, faire observer ses saines doctrines dans les jeux enfantins.

Chacun veut donc mettre les passions de la masse en harmonie coopérative avec les siennes¹; ainsi chacun tend à la mécanique *externe* des passions et se persuade qu'il fait le bonheur de ceux qu'il assujettit à ses caprices.

Chacun désire de même le mécanisme interne, qui mettrait ses passions en harmonie avec elles-mêmes. Il suit de là que le troisième but de l'attraction est le mécanisme interne et externe des passions.

Ce mécanisme doit être dirigé par les trois passions numérotées 10, 11, 12 et qu'on peut nommer *distributives*, ou *mécanisantes*...

... Ce sont elles qui gouvernent le jeu des séries passionnées; toute série est faussée quand elle ne donne pas libre cours aux trois passions mécanisantes.

Elles sont titrées de vices en civilisation... où elles ne peuvent opérer que sur des familles et des corporations; Dieu les a créées pour opérer sur des séries de groupes contrastés; elles ne tendent qu'à former cet ordre et ne peuvent produire que le mal si on les applique à un ordre différent.

Elles sont les principales des douze passions radicales; elles ont la direction des neuf autres : c'est de leur inter-

1. Il n'y peut parvenir, car la véritable harmonie ne naît pas de la contrainte, mais de l'attraction.

vention combinée que naît la vraie sagesse, ou équilibre des passions, par contrepoids de plaisirs ¹.

N. M., p. 47 à 51.

4. — TROIS PRÉTENDUS VICES : LES PASSIONS
« MÉCANISANTES ».

LA « CABALISTE ² »

Par exemple : cabale électorale pour faire passer tel candidat ; cabale de la Bourse dans les jeux d'agiotage ; cabale d'écoliers méditant une fredaine à l'insu du pédant ; cabale d'amants projetant une partie carrée à l'insu des pères ; cabale de famille sur un bon parti à obtenir. Si ces intrigues sont couronnées de succès, l'on prend en amitié les coopérateurs : on a, malgré quelques inquiétudes, passé d'heureux moments à conduire l'intrigue ; les agitations qu'elle produit sont besoin de l'âme...

Loin de ce calme plat dont la morale nous vante les douceurs, l'esprit cabalistique est la véritable destination de l'homme. L'intrigue double ses moyens, agrandit ses facultés.

T. A., t. II, p. 493-494 ; *U. U.*, t. IV, p. 399.

LA « COMPOSITE »

La composite est la plus belle des douze passions, celle qui rehausse le prix de toutes les autres. Un amour

1. Le résultat de toutes ces passions, « en harmonie », est d'en produire une treizième, « passion pivotale », l'*unidéisme*, qui donne à l'individu la tendance à concilier son bonheur avec celui de tout ce qui l'entoure et fait ainsi coïncider l'intérêt général et l'intérêt collectif. « C'est une philanthropie illimitée, une bienveillance universelle, qui ne pourra se développer que lorsque le genre humain tout

entier sera riche, libre et juste. » (*Q. M.*, p. 12.) C'est, en somme, quelque chose d'analogue au sens social invoqué plus tard par Herbert Spencer.

2. Les mots *cabale*, *cabaliste*, *cabaleur* étaient au XVIII^e siècle d'un usage courant : les ouvriers qui s'agitaient pour augmenter leurs salaires étaient condamnés comme « cabaleurs ».

n'est beau qu'autant qu'il est amour composé, réunissant le charme des sens et de l'âme. Il devient trivialité ou duperie s'il se borne à l'un des deux ressorts ¹.

... La *composite* commande si bien le respect qu'on s'accorde partout à mépriser les gens esclins au plaisir simple. Qu'un homme s'approvisionne d'excellents mets, d'excellents vins, pour en jouir isolément, se livrer tout seul au plaisir de la goinfrerie, il s'exposera à des quolibets bien mérités. Mais si cet homme réunit chez lui une compagnie choisie, où l'on goûte à la fois plaisir des sens par la bonne chère, et plaisir de l'âme par l'amitié, il sera prôné, parce que ses banquets seront plaisir composé et non pas simple.

Si l'opinion méprise le plaisir simple matériel, il en est de même du simple spirituel, des réunions où il n'y a ni table, ni danse, ni amour, ni rien pour les sens, et où l'on ne jouit qu'imaginativement. Une telle réunion, dénuée de la *composite* ou plaisir des sens et de l'âme, devient insipide à elle-même et n'ira pas loin sans mourir de sa belle mort.

T. A., t. I, p. 435-436; U. U., t. III, p. 408.

LA « PAPILLONNE »

La manie de variété ou papillonnage peut bien être un vice dans l'ordre civilisé, qui est inconciliable avec la nature; mais cette passion n'est pas moins un besoin évident pour tous les règnes : les races ont besoin d'alternat, variante, croisement; à défaut, elles s'abâtardissent. Les terres veulent de même alterner de productions et même de graines; car un blé ne prospère pas bien dans le champ qui l'a produit; il réussira mieux dans le champ voisin. Les estomacs ont également besoin de ce papillonnage : une variété périodique de mets

1. L'amour vrai est l'alliance de l'« affinité matérielle par la copulation » et de l'« affinité spirituelle par la céladonie ». La seule « copulation ou œuvre de chair » est une trivialité; la seule « céladonie ou

amour platonique » est une « duperie sentimentale », une « illusion de l'esprit et du cœur ». (Voir U. U., t. III, p. 347; t. IV, p. 379, 461, 469.)

aiguise l'appétit et facilite les digestions. Les cœurs ne sont pas moins sujets au variable, et, si la morale prétend que c'est un vice, l'expérience dépose que c'est un besoin, selon certaine chansonnette qui dit :

*Je le tiens de tous les époux,
Tel est l'effet du mariage ;
L'ennui se glisse parmi nous,
Au sein du plus heureux ménage.*

*Notre femme a beaucoup d'appas,
Celle du voisin n'en a guère,
Mais on veut ce que l'on n'a pas,
Et ce qu'on a cesse de plaire.*

C'est bien pis quand notre femme a peu d'appas et que celle du voisin en a beaucoup, ou bien quand le mari a peu d'appas, et que des voisins plus aimables viennent éveiller, dans le cœur de l'épouse, la 11^e passion, la papillonne, besoin des âmes et des corps, besoin de toute la nature.

T. A., t. I, note des pages 436-437 ;
U. U., t. III, p. 410.

D. — L'ÉVOLUTION SOCIALE

I. — LA SOCIÉTÉ EST EN PERPÉTUEL MOUVEMENT

Le mouvement social répugne à l'état stationnaire, il tend au progrès; il a, comme l'eau et l'air, besoin de circuler; il se corrompt par la stagnation...

Notre destin est d'avancer : chaque période sociale doit s'avancer vers la supérieure¹; le vœu de la nature est que la barbarie tende à la civilisation, et y arrive par degrés; que la civilisation tende au garantisme, que le garantisme tende à l'association simple, et ainsi des autres périodes².

N. M., p. 418.

1. Cf. ENGELS : « Où Fourier apparaît le plus grand, c'est dans sa conception de l'histoire la société. » (*Anti-Dühring*,

Paris, Éditions sociales, p. 299.)
2. Pour ces périodes, voir ci-contre.

2. — LA CARRIÈRE SOCIALE DE L'HUMANITÉ

L'humanité, dans sa carrière sociale, a trente-six périodes à parcourir : je donne ici un tableau des premières... :

ÉCHELLE DU PREMIER AGE
DU MONDE SOCIAL

Périodes antérieures à l'industrie.	{	Bâtarde, sans l'homme.
		1. Primitive, dite Éden ¹ .
		2. Sauvagerie ou inertie.
Industrie morcelée, mensongère, répugnante.	{	3. Patriarcat, petite industrie.
		4. Barbarie, moyenne industrie.
		5. Civilisation, grande industrie ² .
Industrie sociétaire, véridique, attrayante.	{	6. Garantisme, demi-association ³ .
		7. Sociantisme, association simple.
		8. Harmonisme, association composée.

1. Fourier admet sans discussion l'existence, au début de l'humanité, d'un « état de nature » parfaitement heureux, dont « les fables plus ou moins absurdes sur le paradis terrestre » (*Q. M.*, p. 82) et « les tableaux insipides de nos fabricants de paradis » (*U. U.*, t. II, p. 310) nous gardent le vague souvenir.

2. Les périodes 2, 3, 4 et 5 constituent les « lymbes sociales ascendantes » ou périodes malheureuses ; les périodes 3, 4 et 5 sont les « lymbes obscures » où sévissent les « neuf fléaux lymbiques », conséquences du mauvais emploi des passions dans une organisation sociale « subversive ». Fourier en donne le tableau suivant : « indigence, fourberie, oppression, carnage, intempéries outrées, maladies provoquées, cercles vicieux », et, comme conséquences géné-

rales (Fourier dit, en son langage, en « pivots »), « égoïsme général et duplicité d'action sociale » (*U. U.*, t. II, p. 51). Ces fléaux amènent tous les vices de la civilisation : la dette publique dépend de l'indigence, l'agiotage de la fourberie, l'usure et le monopole de l'oppression ; le ravage des forêts comme l'abus des controverses se rapporte au fléau du cercle vicieux, et la congélation des pôles vient des intempéries outrées. Tout cela doit disparaître quand on aura réalisé le « plan divin », grâce à l'attraction passionnelle.

3. Le « garantisme » et le « sociantisme » marquent la sortie des lymbes et préparent l'entrée en harmonie (*T. A.*, t. I, p. 25 ; *U. U.*, t. II, p. 33).

Il faut noter que, dans ce tableau, les périodes sociales sont caractérisées par l'industrie (ce

Je ne fais pas mention des périodes 9 et suivantes, parce que nous ne pouvons nous élever aujourd'hui qu'à la période 8, déjà infiniment heureuse en comparaison des quatre sociétés existantes ¹.

N. M., p. XI.

3. — HISTOIRE SCHÉMATIQUE DES SOCIÉTÉS CIVILISÉES

Exemple de ces tableaux qu'affectionne Fourier et où il donne libre cours à sa manie systématique. L'idée générale est que « les sociétés ont, comme le corps humain, leurs quatre âges » (N. M., p. 386) : une période d'accroissement ou « vibration ascendante », composée de l'enfance et de l'adolescence, et menant à l'apogée ; une période de déclin ou « vibration descendante », composée de la virilité et de la caducité. Les caractères de chaque phase sont désignés par les termes de germes, pivot, contrepois et ton. Les germes sont les caractères nouveaux qui marquent l'apparition d'une nouvelle phase ; les pivots sont les caractères fondamentaux ; les contrepois sont les institutions contraires aux germes qui se développent spontanément pour maintenir l'équilibre. Enfin, les tons sont les idéologies propres à chaque phase, les illusions de chaque époque.

mot étant pris par Fourier au sens général de régime économique), ce qui est une interprétation matérialiste. On verra plus loin qu'aux divers états de l'industrie correspondent des régimes différents de la famille, de la morale et des sciences.

Les religions aussi sont relatives à chaque période sociale : l'idolâtrie, le judaïsme et le mahométisme sont liés respectivement à la sauvagerie, au patriarcat et à la barbarie (Q. M., p. 130).

I. C'est-à-dire sauvagerie, patriarcat, barbarie et civilisation. Fourier a esquissé dans d'autres passages l'histoire totale de l'humanité. Après cette première phase dont on vient de voir le tableau, et qui, pour lui, doit durer cinq mille ans, il prévoit une deuxième phase d'harmonie ascendante du-

rant trente-six mille ans, une période d'apogée de neuf mille ans, puis deux autres descendantes, mais plus courtes (vingt-sept mille et quatre mille ans), aboutissant à la destruction du genre humain et de toute vie sur la terre, qui « mourra » alors comme est morte la lune. En tout, par conséquent, trente-six périodes, s'étalant sur « environ quatre-vingt-un mille ans ».

Il y aura donc, dans soixante-dix mille ans, une nouvelle période de civilisation dans la phase de caducité, ouvrant de nouvelles « lymbes obscures ». Cf. ENGELS : *Anti-Dühring*, p. 300 : « De même que Kant a introduit la fin à venir de la terre dans la science de la nature, Fourier introduit dans l'étude de l'histoire la fin à venir de l'humanité. »

ENFANCE OU 1^{re} PHASE.

Vibration ascendante.	Germe simple ..	Mariage exclusif ou monogamie.
	Germe composé.	Féodalité patriarcale ou nobiliaire.
	PIVOT	<i>Droits civils de l'épouse.</i>
	Contrepoids ...	Grands vassaux fédérés.
	Ton	Illusions chevaleresques.

ADOLESCENCE OU 2^e PHASE.

Vibration ascendante.	Germe simple ..	Privilèges communaux.
	Germe composé.	Culture des sciences et des arts.
	PIVOT	<i>Affranchissement des industriels</i> ¹ .
	Contrepoids ...	Système représentatif.
	Ton	Illusion en liberté.

APOGÉE OU PLÉNITUDE.

Germes	Art nautique, chimie expérimentale.
Caractères	Déboisement, emprunts fiscaux.

VIRILITÉ OU 3^e PHASE.

Vibration descendante.	Germe simple ..	Esprit mercantile et fiscal.
	Germe composé.	Compagnies actionnaires.
	PIVOT	<i>Monopole maritime.</i>
	Contrepoids ...	Commerce anarchique.
	Ton	Illusions économiques.

CADUCITÉ OU 4^e PHASE².

Vibration descendante.	Germe simple ..	Monts-de-piété urbains.
	Germe composé.	Maîtrises en nombre fixe.
	PIVOT	<i>Féodalité industrielle.</i>
	Contrepoids ...	Fermiers de monopole féodal.
	Ton	Illusions en association.

N. M., p. 387.

1. Dans le vocabulaire fouriériste, le mot *industriels* désigne tous les travailleurs manuels, et le mot *industrie* désigne les travaux agricoles et le commerce comme le travail des « manufactures ».

2. Fourier considère qu'au début du XIX^e siècle la France et l'Angleterre sont dans la troisième phase de la civilisation et tendent fortement à la quatrième phase, celle qui se caractérise par la « féo-

4. — OÙ LA CIVILISATION SE DÉPASSE ELLE-MÊME

Chaque société se mélange plus ou moins de caractères empruntés sur les périodes supérieures ou inférieures; par exemple les Français ont adopté en dernier lieu l'unité de relations industrielles et administratives¹; cette méthode, qui est un des caractères de la sixième période, s'est introduite par le système métrique uniforme et le Code civil Napoléon, deux institutions contraires à l'ordre civilisé, qui a, parmi ses caractères, l'incohérence de relations industrielles et administratives. Nous avons donc sur ce point dérogé à la civilisation et engrené en sixième période. Nous y avons engrené sur d'autres points encore, notamment par la tolérance religieuse. Les Anglais, qui exercent une intolérance digne du xii^e siècle, sont, à cet égard, plus civilisés que nous. Les Allemands sont de même plus civilisés que nous quant à l'incohérence des lois, des coutumes et des relations industrielles; on trouve à chaque pas, en Allemagne, des mesures, monnaies, lois et usages différents, au moyen de quoi un étranger est volé et dupé bien plus facilement que s'il n'y avait qu'une mesure, qu'une monnaie, qu'un code, etc. Ce chaos de relations est favorable au mécanisme civilisé, qui a pour but d'élever la fourberie au plus haut degré; c'est à quoi l'on parviendrait en développant pleinement les seize caractères spéciaux de la civilisation².

dalité industrielle » et qui correspond très exactement à notre capitalisme (*N. M.*, p. 388), voire à l'impérialisme du capitalisme « pourrissant ». (Cf. LÉNINE : *l'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*.) Selon Fourier, la France avait même, dès 1829, certaines institutions qui sont les germes de la société future. Tout était donc prêt pour passer de la civilisation à la sixième période, ou *garantisme*. Les conditions économiques et scientifiques étant réunies, il ne manquait que la découverte du vrai mécanisme social. Maintenant que Fourier l'avait faite, il n'y avait

plus un instant à perdre pour réaliser le bonheur de l'humanité. Faute d'appliquer le système de Fourier, en effet, la société se « détériorera » de plus en plus vite; les institutions, qui, « en harmonie », doivent faire le bonheur des hommes, ne peuvent, « en civilisation », que produire des contradictions absurdes et des ruines (loi du double essor). On trouvera ces idées exprimées dans les fragments suivants.

1. Autrement dit, l'unification et la centralisation.

2. Par exemple le jeu, les loteries, la mendicité, la polygamie secrète, la prostitution, etc.

Cependant les philosophes prétendent « qu'on a perfectionné la civilisation en adoptant la tolérance religieuse, l'unité industrielle et administrative ». C'est fort mal s'exprimer; il fallait dire qu'on a perfectionné l'ordre social et dégradé la civilisation...; le peu de bien qu'on trouve dans l'ordre civilisé n'est dû qu'à des dispositions contraires à la civilisation...

... Sans désigner les caractères des diverses périodes, j'ai fait entrevoir que chacune d'elles prend fréquemment ceux des périodes supérieures ou inférieures. C'est sans contredit un mal que d'introduire ceux des périodes inférieures... Ce n'est pas toujours un bien que d'introduire un caractère de période supérieure; il peut, dans certains cas, se dénaturer par cette transplantation politique et produire de mauvais effets¹: témoin le *divorce libre*, qui est un caractère de sixième période et qui produit tant de désordre en civilisation qu'on a été obligé de lui assigner les plus étroites limites²...

Q. M., p. 127-129.

5. — LA TÂCHE HISTORIQUE DE LA CIVILISATION

Les économistes ont sanctionné comme nécessaires les deux vices radicaux qu'ils ont trouvés établis, le *morcellement de l'agriculture* et la *fausseté du commerce* livré à la concurrence individuelle...

Sur ces deux vices repose la société qu'on nomme *civilisation*, qui, loin d'être la destinée du genre humain, est au contraire la plus vile des sociétés industrielles qu'il peut former; car c'est la plus perfide, à tel point qu'elle excite le mépris des barbares eux-mêmes.

Du reste, la civilisation occupe en échelle du mouvement un rôle important, car c'est elle qui crée les ressorts nécessaires pour s'acheminer à l'association; elle crée la grande industrie, les hautes sciences et les beaux-arts. On devait faire usage de ces moyens pour s'élever plus haut en échelle sociale, ne pas croupir à perpétuité dans cet abîme de misères et de ridicules nommé civi-

1. D'après la loi du « double essor ».

2. Condamnation du réfor-

misme. En « civilisation », les réformes les plus louables tournent à l'inverse de ce qu'on en attendait.

lisation, qui, avec ses prouesses individuelles et ses torrents de fausses lumières, ne sait pas garantir au peuple du travail et du pain.

Sur d'autres globes comme sur le nôtre, l'humanité est obligée de passer environ une centaine de générations en mécanisme faux et morcelé, comprenant les quatre périodes, sauvage, patriarcale, barbare et civilisée, et d'y languir jusqu'à ce qu'elle ait rempli deux conditions :

1. Créer la grande industrie, les hautes sciences et les beaux-arts, ces ressorts étant nécessaires à l'établissement du régime sociétaire, qui est incompatible avec la pauvreté et l'ignorance.

2. Inventer ce mécanisme sociétaire, ce nouveau monde industriel opposé au morcellement.

La première condition était fort bien remplie..., mais la deuxième ne l'a point été.

N. M., p. 9.

6. — FAUTE D'UN « MÉCANISME SOCIÉTAIRE », LA CIVILISATION SE CORROMPT ¹

L'industrie civilisée ne peut... que créer les éléments du bonheur, mais non pas le bonheur. Il sera, au contraire, démontré que l'excès d'industrie conduit la civilisation à de très grands malheurs, si on ne sait pas découvrir les moyens de progrès réel en échelle sociale.

N. M., p. 36.

Si une société languit trop longtemps dans une période ou dans une phase, la corruption s'y engendre, comme dans une eau qui croupit...

... Nous ne sommes que depuis un siècle en troisième phase de civilisation, mais, dans ce court espace de temps, la phase a marché très rapidement à raison du progrès colossal de l'industrie; de sorte qu'aujourd'hui la troisième phase excède sa limite naturelle. Nous avons trop de matériaux pour un échelon si peu avancé, et, ces matériaux n'ayant pas leur emploi naturel, il y a surcharge et malaise dans le mécanisme social. De là

1. Cf. LÉNINE : *l'Impérialisme, stade suprême du capitalisme.*

résulte une fermentation qui le corrompt; elle y développe un grand nombre de caractères malfaisants, symptômes de lassitude, effet de la disproportion qui règne entre nos moyens industriels et l'échelon subalterne auquel ils sont appliqués. Nous avons trop d'industrie pour une civilisation si peu avancée, retenue en troisième phase. Elle est pressée du besoin de s'élever au moins en quatrième. De là naissent les caractères d'exubérance et de détérioration...

N. M., p. 418.

7. — LA SOCIÉTÉ EST MÛRE POUR UN CHANGEMENT DE RÉGIME

La chimie fixe et l'art nautique sont caractères d'apogée¹ : sur ces deux branches de connaissances reposent la perfection de l'industrie et la rapidité des communications.

Dès que la période civilisée est pourvue de ces deux leviers, elle est mûre pour passer en sixième période, et tout délai lui devient préjudiciable, puisqu'il engendre les quatre caractères de vibration descendante. Dans ce cas, les trophées scientifiques deviennent un mal plutôt qu'un bien. Le parti qui ne veut pas qu'on apprenne à lire au peuple n'est pas le moins clairvoyant en politique civilisée. Je suis loin d'adopter son opinion, mais elle a un côté plausible. Il est certain que la science devient abusive et dangereuse pour les civilisés dès qu'ils entrent en troisième phase. Une fois pourvue des deux caractères d'apogée, cette période est un fruit mûr qui ne peut que décliner. Ainsi le progrès des connaissances est très désirable pour la civilisation, comme la parfaite maturité est très nécessaire dans un fruit; mais, dès qu'il est à ce point, il faut le mettre à l'emploi².

1. Voir plus haut, I, D, 3, p. 67.

2. Ces lignes n'ont rien perdu de leur actualité. Fourier constate, sans l'expliquer toutefois de façon satisfaisante, le caractère contradictoire du développement de la science dans un régime capitaliste. La situation actuelle de la science

et de l'industrie atomiques, en Amérique, où elles ne peuvent servir qu'à procurer des moyens de destruction, et en Union soviétique, où elles s'intègrent harmonieusement dans l'équipement productif du pays, confirme ces vues de façon impressionnante.

Or quel est l'emploi de la civilisation en échelle de mouvement? C'est d'acheminer à la sixième période ou garantisme. Dès qu'elle en a acquis tous les moyens, elle doit échapper à elle-même, trouver une issue et entrer en garantisme. Si elle diffère, ses sciences ne sont pour elle qu'un fardeau nuisible. Elle embrasse plus qu'elle ne peut porter.

Et, pour preuve, ne voyons-nous pas que l'art nautique, le plus beau trophée de l'industrie humaine, a déjà engendré les deux caractères de troisième phase, *esprit mercantile, monopole insulaire*¹, et autres calamités qui ne pourraient pas avoir lieu en sixième période? L'excès de nos connaissances et de notre industrie nous est devenu funeste, comme la nourriture la plus saine incommode celui qui en prend outre mesure : et c'est outrepasser la mesure que de *rester civilisés* quand nous sommes pourvus de leviers de sixième période. Parvenus à ce degré que j'ai nommé, au tableau, *apogée de civilisation*, nous sommes comparables au ver à soie, qui, une fois chargé de matière, a besoin de changer de nature, monter sur une bruyère, et passer à l'état de chrysalide².

T. A., t. I, p. 160-161; *U. U.*, t. II, p. 208-209.

8. — LE BRILLANT AVENIR DE L'HUMANITÉ

L'état sociétaire sera, dès son début, d'autant plus brillant qu'il a été plus longtemps différé. La Grèce, à

1. Il s'agit du monopole maritime de l'Angleterre, dont la France napoléonienne avait eu particulièrement à souffrir. Fourier déteste l'Angleterre, qu'il appelle une « île de pirates » (*Q. M.*, p. 150).

2. Si l'on veut résumer les idées fouriéristes en langage courant, on aura ceci : la société, dans sa perpétuelle évolution, rencontre un moment où l'état économique et culturel commande impérieusement un changement de régime ; ce changement de régime ne se fera pas automatiquement, mais par un effort humain. Cette dia-

lectique annonce le marxisme. La différence capitale entre Marx et Fourier est que pour Fourier le changement vient de la découverte, par un homme de génie, d'un plan de réorganisation sociale qui sera appliqué grâce à la bonne volonté d'un gouvernement ou la générosité d'un riche philanthrope, au lieu que, pour Marx, il ne peut être l'œuvre que de la volonté et de l'action révolutionnaire des masses exploitées. La dialectique fouriériste n'est que fragmentairement et confusément matérialiste.

l'époque des Solon et des Périclès, pouvait déjà l'entreprendre; ses moyens étaient parvenus au degré suffisant pour cette fondation...

Aujourd'hui, nos moyens de luxe et de raffinement sont au moins doubles de ce qu'ils étaient chez les Athéniens : nous débiterons avec d'autant plus d'éclat dans l'ordre sociétaire. C'est à présent que nous allons recueillir le prix des progrès de nos sciences physiques. Jusqu'à ce moment, en perfectionnant le luxe, elles augmentaient les privations relatives de la multitude qui est dépourvue du nécessaire; elles ne servaient que les oisifs, en désespérant les industriels¹.

T. A., t. I, p. XLI; *U. U.*, t. I, p. 75.

1. En d'autres termes, l'économie civilisée et les sciences correspondantes servent les intérêts d'une classe d'exploiteurs contre les intérêts de la masse travailleuse. On voit les rapports de cette thèse avec la sociologie marxiste. Le système de Fourier, tel qu'il

s'esquisse dans les pages précédentes, doit donc comprendre la critique de l'état social actuel, ou civilisation, et la description de l'état social futur, ou état sociétaire. C'est ce plan que nous avons suivi.

II

CRITIQUE DE LA CIVILISATION

A. — LE COMMERCE ET LA BANQUE

I. — FOURIER ET LE COMMERCE

Dévoiler les intrigues de la Bourse et des courtiers, c'est entreprendre un des travaux d'Hercule. Je doute que le demi-dieu, en nettoyant les écuries d'Augias, ait ressenti autant de dégoût que j'en éprouve à fouiller ce cloaque d'immondices morales qu'on appelle tripot de bourse et de courtage, sujet que la science n'a même pas effleuré. Il faut, pour le traiter, un praticien blanchi sous le harnais et élevé comme moi dès l'âge de six ans dans les bergeries mercantiles¹. J'y remarquai, dès cet âge, le contraste qui règne entre le commerce et la vérité. On m'enseignait, au catéchisme et à l'école, qu'il ne fallait jamais mentir; puis on me conduisait au magasin pour m'y façonner de bonne heure au noble métier du mensonge, ou art de la vente. Choqué des tricheries et impostures que je voyais, j'allais tirer à part les marchands et les leur révéler. L'un d'eux, dans sa plainte, eut la maladresse de me déceler, ce qui me valut une ample fessée. Mes parents, voyant que j'avais du goût pour la vérité, s'écrièrent d'un ton de réprobation : « Cet enfant ne vaudra jamais rien pour le commerce. » En effet, je conçus pour lui une aversion secrète, et je

1. Cf. *N. M.*, p. 379 : « Je suis enfant de la balle, né et élevé dans les ateliers mercantiles : j'ai vu de

mes yeux les infamies du commerce, et je ne les décrirai pas sur des oui-dire... »

fis à sept ans le serment que fit Annibal à neuf ans contre Rome : je jurai une haine éternelle au commerce. On m'y enrôla bon gré mal gré. Entraîné à Lyon par l'appât d'un voyage, et arrivé à la porte du banquier Schérer, où l'on me conduisait, je désertai en pleine rue, déclarant que je ne serais jamais marchand. C'était refuser l'hymen aux marches de l'autel. On m'y ramena dans Rouen, où je désertai une seconde fois. A la fin, je fléchis sous le joug, et j'ai perdu mes belles années dans les ateliers du mensonge, entendant partout retentir à mes oreilles ce sinistre augure : « Bien honnête garçon ! Il ne vaut rien pour le commerce. » En effet, j'ai été dupé, dévalisé dans tout ce que j'ai entrepris. Mais, si je ne vaux rien pour pratiquer le commerce, je vaudrai pour le démasquer.

Manuscrit publié dans la *Phalange*, janvier 1848, p. 9-10.

2. — IMPORTANCE DU COMMERCE

Le commerce est « pour le monde social ce qu'est le sang pour le corps » (T. A., t. I, p. 152 ; U. U., t. II, p. 198). Les idées de Fourier sur l'importance de la circulation des richesses et sur la stérilité foncière du commerce se rapprochent de celles des physiocrates, que d'ailleurs il connaissait très mal. (Voir II, A, 5, p. 79.)

Pour introduire la vérité dans les relations sociales, il faut... la greffer sur celle des relations qui a le plus d'étendue et d'influence... C'est, sans contredit, le commerce. Chacun de nous est en relation de commerce à tout instant par achat ou vente. Nous passons souvent des mois, des années entières sans entrer en relation administrative, judiciaire, financière, tandis que le plus pauvre de nous ne peut guère passer un jour sans exercer par achat ou vente quelque relation de commerce.

M., 1853-1856, p. 24.

3. — DÉVELOPPEMENT DU COMMERCE DANS LES TEMPS MODERNES

Eh ! comment les nations ont-elles tardé si longtemps à s'apercevoir que l'ordre commercial est une monstruo-

sité provisoire, une absence de toute sagesse en ce qu'il livre les trois classes productives, propriétaires, cultivateurs et manufacturiers, à la merci d'une classe parasite, insouciant pour la patrie, et dégagée de toute responsabilité sur le produit industriel dont elle a la gestion arbitraire? Un ordre si vicieux est évidemment l'effet d'une lacune dans la science sociale. Il a pu sembler tolérable dans l'enfance des sociétés humaines, qui pourtant le vouèrent au mépris; mais il est indigne de l'âge moderne, qui prétend aux lumières, au perfectionnement, et qui se vante de rechercher la vérité, dont le commerce est le mortel ennemi. Examinons donc comment l'invention d'un meilleur système a pu être différée jusqu'à nos jours sans que le génie se soit exercé à rechercher quelque moyen d'affranchir le corps social de l'influence du commerce et du mensonge.

J'ai dit précédemment que les savants de l'antiquité ne firent jamais du commerce l'objet de leurs études; ils se bornèrent à le vouer au mépris dont il est digne ¹. Les maîtres du monde, les Alexandre et les César, auraient souri de pitié si on leur eût proposé de subordonner, comme aujourd'hui, leur politique aux intérêts des vendeurs d'huile et de savon.

La seule faveur dont le commerce avait joui à Carthage ² suffisait pour l'avilir aux yeux de Rome; aussi ses littérateurs le reléguèrent-ils au rang des professions infâmes.

Quant aux petites républiques de Tyr, Carthage et Athènes, qui s'adonnèrent au trafic, elles n'influencèrent

1. Fourier a souvent insisté sur ce mépris de l'antiquité pour les marchands; il a rappelé qu'elle « confondait les marchands et les voleurs, qu'elle plaçait pêle-mêle sous le patronage du dieu Mercure », et cité le passage de l'Évangile où Jésus chasse les marchands du temple. « Il paraît qu'à cette époque l'état mercantile était voisin de l'infamie, car saint Chrysostome assure qu'un marchand ne saurait être agréable à Dieu; aussi a-t-on exclu les marchands du royaume des cieux, quoi qu'on y

ait admis des élus de toutes professions, même un procureur, qui est saint Yves » (*Q. M.*, p. 392).

2. Carthage est pour Fourier le symbole des dépravations que l'esprit mercantile produit dans un peuple; il en cite deux autres exemples: l'Angleterre et les Juifs. Pour lui, les Juifs ne sont pas des civilisés, mais des barbares qui ont conservé les mœurs patriarcales, signe de barbarie (*Q. M.*, p. 88; *N. M.*, p. 421, etc.). Au sujet de l'opinion de Fourier sur l'Angleterre, voir I, D, 8, p. 72, note 1.

jamais l'opinion des grands empires. Elles vantèrent leur négoce par la même raison que les Tartares vantèrent le brigandage et les Algériens la piraterie, qui les enrichit; elles rançonnèrent leurs voisins autant que possible, et on les considéra comme des oiseaux de proie dont on abhorre la voracité, mais qu'on souffre comme bons à quelque chose.

Le rôle du commerce, dans l'antiquité, se réduisait à fort peu de chose. Qu'était-ce que le négoce tant vanté de Tyr, Carthage, Athènes? J'estime que le mouvement de ces trois ports égalait à peine celui de nos petits ports comme Nice, Bayonne et Dieppe en temps de paix. Il y avait alors très peu d'objets à échanger entre les États des bords de la Méditerranée. Leurs productions étaient à peu près les mêmes, et leurs manufactures étaient dans l'enfance. Dès lors, les cultures et les fabriques n'offraient que peu de chances au négoce. L'imperfection de l'art nautique empêchait de fréquenter les zones torrides et froides, qui eussent présenté des débouchés et des produits différents. Le commerce, chez les Anciens, devait être d'autant plus médiocre que la plus forte branche, l'échange des grains, était fréquemment gérée par les souverains; car nous lisons que Hiéron, roi de Syracuse, faisait des envois de blé au Sénat de Rome. Le commerce n'était donc, chez les Anciens, qu'une ombre de ce qu'il est aujourd'hui, à peine un dixième de celui des modernes. D'après cela, il n'est pas étonnant que la politique ancienne n'ait jamais arrêté ses regards sur les marchands, qu'elle ait méprisé, conspué leurs astuces comme on dédaigne parmi nous les coutumes grossières du petit peuple, sans s'occuper de les corriger. L'antiquité ne put ni ne dut se livrer à la recherche d'un autre mode d'échange que le commerce, qu'elle supportait comme vice de populace.

Les circonstances sont bien différentes chez les modernes. Divers événements imprévus ont donné un accroissement gigantesque au commerce; les progrès de l'art nautique, la découverte des deux Indes, la variété des productions qu'elles offrent à l'échange, l'établissement des cultures dans le nord du globe et des communications entre les trois zones, le perfectionnement rapide

des manufactures et la multitude des peuples qui concourent aux relations, toutes ces chances ont donné au commerce un prodigieux développement, et on peut l'estimer au décuple de ce qu'il était chez les Anciens. Dès lors, le trafic est devenu une des branches du mécanisme social; il a dû fixer enfin les regards des philosophes; ils ont cessé de le ridiculiser; une classe d'entre eux, qu'on appelle les économistes, s'est vouée à l'étude de la politique industrielle.

Fragment écrit en 1810; *M.*, 1853-1856, p. 78 à 81.

4. — DÉFINITION DU COMMERCE

Fourier insiste sur la nécessité et aussi sur la difficulté de faire une analyse du commerce : le commerce, dit-il, est « l'image du hérisson que le chien ne peut saisir sur aucun point » (N. M., p. 401). L'analyse qu'il en donne (T. A., t. I, p. 168; U. U., t. II, p. 219) est si compliquée que nous avons renoncé à la reproduire ici. On a choisi, dans les pages qui vont suivre, quelques-uns des traits les plus frappants et les plus actuels de cette analyse. Les reproches essentiels que Fourier fait au commerce sont les suivants : le commerce est stérile, contraire à la fois aux intérêts des producteurs et à ceux des consommateurs; il gaspille les hommes et l'argent par une concurrence anarchique; il est l'école de la fraude; il engendre l'agiotage, l'accaparement, la banqueroute; la libre concurrence est illusoire, elle se nie elle-même et mène à la formation d'une féodalité nouvelle de marchands et de banquiers, bandits internationaux plus puissants que les États. Il est par là la cause des brigandages coloniaux et de la traite des Noirs. La conclusion est qu'il faut détruire le commerce.

Un critique longtemps fameux par ses malins feuillets, Geoffroy, se hasarda un jour à parler commerce. Il était un peu intrus en pareille matière et l'avouait lui-même. Il prit pour thèse une vérité bien incontestable et reconnue de tous les marchands : il prétendit que le commerce était l'art de vendre six francs ce qui en coûte trois. Tout praticien commercial avouera que cet art compose à lui seul la moitié de la science mercantile : l'autre moitié consiste dans l'art d'acheter pour trois francs ce qui en vaut six, c'est-à-dire que le génie commercial est composé et non pas simple : il est formé de deux

éléments, l'art de la vente et l'art de l'achat; celui qui réunit ces talents est par excellence le MAGNUS APOLLO¹, *habile garçon, bonne tête*, en termes techniques.

T. A., t. I., p. 166; U. U., t. II, p. 216.

5. — LES COMMERÇANTS NE SONT QUE DES PARASITES

On reconnaîtra ici des idées physiocratiques avec cette différence que les physiocrates (Quesnay, Gournay, etc.), qui écrivaient à une époque où l'agriculture était encore la principale source de richesses, rangent les industriels avec les commerçants parmi les catégories « stipendiées », donc stériles. Le commerce a cependant pour eux une fonction nécessaire puisqu'il assure la « circulation des richesses », donc la vie du corps social. Les contradictions du régime ne leur sont pas encore apparues, et ils croient en la vertu de la libre concurrence.

Fourier, tout en retrouvant certaines idées de la « secte Quesnay » sur la stérilité du commerce et leur rendant hommage, les corrige sans bien s'en rendre compte, en attaquant avec violence les « économistes » (entendons les partisans du libéralisme économique), qui n'aperçoivent pas cette « stérilité » du commerce et considèrent les pratiques mercantiles comme l'expression la plus parfaite de l'ordre et de l'harmonie sociale.

Les manufacturiers et cultivateurs créent la richesse; le commerçant ne produit rien, il n'est qu'agent distributeur, que valet des manufactures qui l'entretiennent...

Les chefs de fabrique peuvent facilement suppléer aux opérations des marchands; ils peuvent acheter directement les matières, expédier en droiture les objets fabriqués ou envoyer leurs commis pour en faire la vente ou distribution. Le marchand ne peut en aucun cas remplacer les manufacturiers, ni fabriquer en leur absence.

M., 1853-1856, p. 13 et 14.

Le commerce est l'ennemi naturel des fabriques; en feignant de la sollicitude pour les approvisionner, il ne travaille réellement qu'à les rançonner. Aussi, dans la plupart des villes de manufactures, est-il reconnu que le

1. Le Grand Apollon.

petit fabricant peu fortuné ne travaille que pour le marchand de matières ¹; de même que souvent le petit cultivateur ne travaille que pour l'usurier, et le petit savant de grenier pour le haut savant d'académie qui daigne publier sous son nom le fruit des veilles d'un manoeuvre littéraire salarié ².

Bref, le commerçant est un corsaire industriel vivant aux dépens du manufacturier ou producteur.

T. A., t. I, p. 167; *U. U.*, t. II, p. 217.

Ces légions de marchands sont, comparativement à l'ordre véridique, des forbans sociaux, des frelons industriels qui, sans rien produire, prélèvent par leurs frais la meilleure part des bénéfices et spolient par leurs extorsions le producteur, le consommateur et le gouvernement, sous prétexte de les approvisionner ³.

Fragment écrit en 1810; *M.*, 1853-1856, p. 137.

6. — LE COMMERCE CONTRE LUI-MÊME : LES MÉFAITS DE LA CONCURRENCE

Devenus trop nombreux, ils (les marchands) se disputent avec acharnement des ventes qui deviennent chaque jour plus difficiles par l'affluence de concurrents : une ville qui consommait dix mille tonneaux de sucre lorsqu'elle avait dix marchands n'en consommant toujours que dix mille tonneaux lorsque le nombre des marchands se sera élevé à quarante au lieu de dix; c'est ce qui est arrivé dans toutes les villes de France. Maintenant, l'on entend ces fourmilières de marchands se plaindre de la langueur du commerce quand ils devraient se

1. C'était précisément le cas à Lyon, où l'industrie, essentiellement artisanale, était dominée par les négociants, propriétaires de matières premières, qu'ils faisaient transformer « à façon ».

2. On voit que le commerce des « négriers » littéraires est antérieur à Alexandre Dumas père.

3. Sur la même idée, voir *Q. M.* p. 332: « Toutes les classes essen-

tielles, le propriétaire, le cultivateur, le manufacturier et même le gouvernement, se trouvent maîtrisées par une classe accessoire, par le négociant qui devrait être leur inférieur, leur agent commissionné amovible et responsable, et qui pourtant dirige et entrave à son gré tous les ressorts de la circulation. »

plaindre de la surabondance des commerçants; ils se consomment en frais de séduction et de rivalité; ils s'aventurent dans les plus folles dépenses pour le plaisir d'écraser leurs rivaux. C'est à tort que l'on croit le marchand asservi à son seul intérêt : il est fortement esclave de sa jalousie et de son orgueil; les uns se ruinent pour le stérile honneur de brasser d'immenses affaires, les autres pour la manie d'écraser un voisin dont le succès les désespère. L'ambition mercantile, pour être obscure, n'en est pas moins violente, et, si les trophées de Miltiade troublaient le sommeil de Thémistocle, on peut dire aussi que les ventes d'un boutiquier troublent le sommeil du boutiquier voisin. De là vient cette frénésie de concurrence par laquelle tant de marchands se poussent à leur ruine et se consomment en frais qui retombent ultérieurement sur le consommateur; car toute déperdition est supportée en dernière analyse par le corps social; on en a vu une preuve frappante dans les luttes des messageries, qui, pour se nuire l'une à l'autre, auraient volontiers transporté gratis les voyageurs. En les voyant baisser leurs prix pour s'écraser mutuellement, on se disait : *Bientôt ils nous paieront une prime pour nous voiturer en poste*. Il importe de s'appesantir sur ces détails pour prouver que les économistes se sont lourdement trompés en croyant que l'intérêt est le seul mobile du négociant¹. Quel homme sensé aurait pu, de sang-froid, concevoir l'idée de conduire en poste, de Paris à Rennes, pour dix-huit livres tournois? Voilà les folies qu'a produites la manie d'écraser. Le résultat de ces assauts divertissants pour les voyageurs, c'est la banqueroute des divers champions qui étaient, à quelques mois de distance, écrasés l'un par l'autre; leurs banqueroutes étaient supportées par le public, qui s'intéresse toujours dans les plus folles entreprises, et, malgré leur insuccès, elles donnent du profit au banqueroutier par la spoliation des coassociés qu'il ne rembourse pas de leurs mises de fonds. De là vient que les négociants, assurés de se sauver en cas de revers par une banqueroute, hasardent tout pour perdre un rival

1. Critique pertinente de l'économie politique classique qui suppose l'homme dans ses relations

économiques (*homo oeconomicus*), mais seulement par l'intérêt.

et jouir du malheur d'un voisin; semblables à ces Japonais qui se crèvent un œil à la porte de leur ennemi pour lui en faire crever deux par la justice.

Q. M., p. 376-377.

7. — UNE ESPÈCE DE BANQUEROUTE

La banqueroute est le moyen normal, pour le commerçant acculé, de se tirer d'affaire en faisant supporter à ses créanciers le poids de ses sottises ou de ses canailleries. Elle est facilitée par la mauvaise application d'« une des plus belles inventions des modernes », la lettre de charge à ordre :

Conformément au principe de licence absolue, laissez faire les marchands, tout intrigant jouit du droit d'inonder le public de ses lettres de change, et de les payer à l'échéance par une banqueroute ou consolidation, qui ne donne aux porteurs que le tiers de la valeur qu'ils ont fournie (M., 1853-1856, p. 43).

Fourier entreprend de classer toutes les espèces de banqueroutes dans un tableau qu'il intitule : hiérarchie de la banqueroute ; série libre en trois ordres, neuf genres, trente-six espèces (T. A., t. II, p. 419 ; U. U., t. III, p. 124). Les trois ordres sont : « ordre ascendant, teintes légères ; ordre central, teintes grandioses ; ordre descendant, teintes abjectes ». Le premier ordre contient trois genres : « les innocents, les honorables, les séduisants » ; le second ordre contient : « les tacticiens, les manœuvriers, les agitateurs » ; le troisième ordre contient : « les sournois, les barbouilloux et les faux frères ». Chaque genre contient quatre espèces. Enfin, « en pivot et contre-pivot », les deux extrêmes : « les banqueroutes nationales » et les « banqueroutes en miniature ». Voici la première espèce, la seule qu'ait développée Fourier dans ce passage. Il a décrit ailleurs la « banqueroute sentimentale » (N. M., p. 400), la « banqueroute en feu de file » (Q. M., p. 348), la « banqueroute en famille » (Q. M., p. 347). Celle-ci est appelée « faire ses couches » et, après un mois passé à la campagne, on dit très froidement : « Voilà un tel qui relève de couches ».

Il déploie dans sa classification une grande fantaisie, distinguant par exemple : « la banqueroute en tapinois, la banqueroute de bon ton, la banqueroute galante, la banqueroute cossue, la banqueroute cosmopolite ; en colonnes serrées, en ordre profond, en tirailleurs, au grand filet, etc. »

Banqueroute ENFANTINE. C'est le fait d'un jeune homme qui entre dans la carrière et fait étourdimement cette équipée sans tactique préparatoire. Le notaire a beau jeu d'accommoder l'affaire; il la présente comme folie de jeune homme et dit en circulaire : *sa jeunesse réclame votre indulgence*. L'esclandre devient une amusette publique, ces banqueroutes de jeune homme étant toujours entremêlées d'incidents plaisants, usuriers dupés, Harpagons mystifiés, etc.

Le failli de cette espèce peut hasarder force gueuseries : enlèvement de marchandises, emprunts scandaleux, vol de parents, amis et voisins ; tout est lavé par cet argument d'un compère qui dit aux créanciers courroucés : « Que voulez-vous ? C'est un enfant qui n'entend pas les affaires; il faut passer quelque chose aux jeunes gens; il se formera avec le temps. »

Ces banqueroutiers enfantins ont pour eux un grand appui, qui est la raillerie. On est très railleur dans le commerce; on y est plus enclin à turlupiner les dupes qu'à critiquer les fripons; et, quand un failli peut mettre les rieurs de son côté, il est assuré de faire capituler la majorité des créanciers et obtenir son traité d'emblée.

T. A., t. II, p. 418-420; *U. U.*, t. III, p. 125.

8. — CONTRE LE LIBÉRALISME ÉCONOMIQUE

Les marchands aujourd'hui sont libres, mais le corps social ne l'est pas dans ses relations avec eux; car on est forcé de faire des achats; on ne peut pas se passer de subsistances et de vêtements, qu'on n'obtient que par achat; on est donc par le fait asservi aux vendeurs, dont il faut essayer les fourberies.

T. A., t. I, p. 158; *U. U.*, t. II, p. 195.

Le principe fondamental des systèmes commerciaux, le principe : *Laissez une entière liberté aux marchands*, leur accorde la propriété entière des denrées sur lesquelles ils trafiquent; ils ont le droit de les enlever à la circulation, les cacher et même les brûler, comme a fait plus d'une fois la Compagnie orientale d'Amsterdam, qui brûlait publiquement des magasins de cannelle pour faire enché-

rir cette denrée : ce qu'elle faisait sur la cannelle, elle l'aurait fait sur le blé si elle n'eût craint d'être lapidée par le peuple; elle aurait brûlé ou laissé pourrir une partie des blés pour vendre l'autre au quadruple de sa valeur. Eh! ne voit-on pas tous les jours, dans les ports, jeter à la mer des provisions de grains que le négociant a laissés pourrir pour avoir attendu trop longtemps une hausse; moi-même, j'ai présidé, en qualité de commis, à ces infâmes opérations, et j'ai fait un jour jeter à la mer vingt mille quintaux de riz, qu'on aurait pu vendre avant leur corruption avec un honnête bénéfice si le détenteur eût été moins avide de gain¹. C'est le corps social qui supporte la peine de ces déperditions, qu'on voit se renouveler chaque jour à l'abri du principe philosophique : *Laissez faire les marchands*.

Et si l'on considère que la Compagnie, selon les règles de la liberté commerciale, a le droit de ne vendre à aucun prix, de laisser pourrir le blé dans ses greniers, tandis que le peuple périrait, croyez-vous que la nation affamée serait obligée, en conscience, de mourir de faim pour l'honneur du beau principe philosophique : *Laissez faire les marchands*? Non, certes; reconnaissez donc que le droit de liberté commerciale doit subir des restrictions selon les besoins du corps social; que l'homme, pourvu en abondance d'une denrée dont il n'est ni producteur, ni consommateur, doit être considéré comme DÉPOSITAIRE CONDITIONNEL, et non pas comme propriétaire absolu. Reconnaissez que les commerçants ou entrepreneurs des échanges doivent être, dans leurs opérations, subordonnés au bien de la masse et non pas libres d'entraver les relations générales par toutes les manœuvres

1. On voit, spécialement depuis 1930, ce qu'on ne voyait pas encore en 1808. Le malthusianisme économique, pratiqué depuis longtemps par les grands trusts industriels, reçoit une consécration officielle par des lois votées d'enthousiasme par les parlements : destruction des récoltes, « dénaturation » du vin et du blé, arrachage des vignes, et plus récemment, en France, réduction de la

culture betteravière, sans parler de la subordination forcée de l'industrie de paix à l'industrie de guerre dans tous les États capitalistes, véritables mesures de colonisation au bénéfice des groupes industriels les plus puissants, les trusts américains, colonisation acceptée, voire réclamée, au mépris des intérêts de leurs propres peuples, par les gouvernements mêmes des nations colonisées.

les plus désastreuses, qui sont admirées de vos économistes ¹.

Q. M., p. 357-359.

9. — FORMATION DES TRUSTS

Les extrêmes se touchent, et plus l'anarchie commerciale a pris d'accroissement, plus nous tendons au privilège universel, qui est l'excès opposé. C'est le sort de la civilisation d'être toujours ballottée entre les partis extrêmes, sans se fixer au sage milieu.

Plusieurs circonstances tendaient à faire incorporer les négociants, à les organiser en compagnies fédérales, en monopoleurs affiliés, qui, d'accord avec les grands propriétaires, auraient réduit tous les petits en vassalité commerciale et seraient devenus, par des intrigues combinées, maîtres de toute production. Le petit propriétaire aurait été forcé *indirectement* à disposer de ses récoltes selon la convenance des monopoleurs; il serait devenu commis exploitant pour la coalition mercantile; enfin l'on aurait vu renaître la féodalité en ordre inverse ² et

1. Fourier attaque constamment ce principe de l'économie politique classique : *laissez faire, laissez passer*. Mais il n'est pas partisan de l'étatisme sous la forme d'une intervention répressive. Il n'accepterait aucune des mesures de rationnement, de contingentement ou de « dirigisme » que le réformisme a récemment prônées et prône encore, mais qui, en réalité, s'inscrivent toujours, dans notre régime, dans le cadre de la transformation forcée d'une économie de paix en économie de guerre. Pour laisser parler Fourier, il arrive constamment, « en civilisation », que liberté et répression arrivent au même résultat désastreux. « Un résultat fort bizarre de l'ordre civilisé, c'est que, si l'on réprime directement les classes évidemment malfaisantes, comme celle des accapareurs, le

mal devient plus grand, les *dénrées deviennent plus rares*, et l'on s'en est convaincu sous le régime de la terreur » (Q. M., p. 354). On a pu se convaincre plus récemment encore que l'étatisme, en ce domaine, a été, par les scandaleux privilèges qu'il confère aux riches, les malversations et les corruptions qu'il suscite, les scandales qu'il engendre, les crimes qu'il provoque, un facteur éminent de déséquilibre économique et de dégradation morale.

2. C'est-à-dire dans la phase déclinante de la civilisation, comme la féodalité nobiliaire a existé dans la phase ascendante, c'est-à-dire au Moyen Age. On sait que, pour Fourier, les caractères de l'enfance réapparaissent changés de sens dans la caducité. Voir, page 67, le tableau de la civilisation.

fondée sur des ligues mercantiles, au lieu de ligues nobiliaires ¹.

Q. M., p. 396.

10. — UNE NOUVELLE FÉODALITÉ

Le commerce a un but qui n'a point été entrevu par les économistes : il tend à métamorphoser la civilisation en féodalité industrielle; il tend à établir un système de compagnies fédératives, comme celle des Indes anglaises, qui réduisaient en esclavage le peuple et les petits propriétaires.

La libre concurrence a donc pour résultat ultérieur la *féodalité mercantile*. Cet ordre s'établit par les compagnies de fermes privilégiées, qui, une fois formées, règnent concurremment avec le souverain, lui donnent part aux bénéfices du monopole et réduisent en état de servage industriel tout ce qui est hors de leur sein. Elles font sans obstacle la loi dans le marché général par leurs agences et leurs énormes capitaux. Dès lors, tout propriétaire médiocre se trouve forcé de subir les tarifs qu'elles y introduisent. Il devient métayer pour le compte des compagnies, quoique propriétaire en apparence... Tel est le dénouement auquel tend l'esprit mercantile de la noble science de l'économie politique. Cet ordre établi est la dernière phase de la civilisation, qui, selon la loi de contact des extrêmes, doit finir comme elle a commencé, par une féodalité reproduite en sens inverse de la première.

Sans attendre que l'oppression en vînt à ce point, l'expérience nous démontrait déjà que la libre concurrence a pour but, pour résultat visible, l'envahissement des fortunes médiocres par les matadors coalisés.

Fragment écrit en 1803; M., 1851, p. 267-268.

1. Fourier écrit au conditionnel, car il est convaincu que sa découverte du régime sociétaire épargnera à l'humanité le déclin de la civilisation. Il s'est trompé sur ce point. Mais il a fort bien décrit la déchéance du capitalisme telle

qu'elle devait se produire à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e. On ne peut que renvoyer ici encore le lecteur à l'ouvrage de Lénine : *l'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*.

II. — LE RÈGNE DES BANQUIERS

Le coffre-fort est tout-puissant en civilisation. Aussi avons-nous vu que le congrès d'Aix-la-Chapelle¹ n'osait rien décider avant l'arrivée de deux banquiers attendus. Si une chance politique met les impôts à la disposition d'une classe de prêteurs, cette classe devient par le fait rivale et concurrente des gouvernements. C'est ce qui arrive aujourd'hui des agioteurs, qui voient le ministère à leurs pieds. *Ces décimateurs d'avenir* dirigent tout le tripot de perfectibilité et règnent sur le gouvernement même, à tel point que tout ministère qui veut contrecarrer l'agiotage échoue complètement.

Cet état de choses devait fixer l'attention de la science. Il est clair que la civilisation a changé de face, que le monopole et l'agiotage, qui sont deux caractères commerciaux, ont bouleversé l'ancien ordre. Est-ce un sujet de triomphe ou d'alarme? *Quel dénouement présage cette monstrueuse irruption du pouvoir mercantile dont les empiètements vont croissant?*

L'esclavage des gouvernements va croissant, et l'ascendant des agioteurs est parvenu à tel point que le tripot de la Bourse est devenu boussole d'opinion. Les fonds publics ont-ils baissé, c'est, pour le vulgaire, un thermomètre sans réplique, et tout mirmidon² en conclut que le ministère opère mal, gouverne mal. Cette baisse est souvent l'effet des intrigues de tripotiers, plus puissants que le ministre. Quel ministère peut lutter contre des coalitions d'agioteurs, dont on voit un individu gagner, à lui seul, 80 millions en un an³?

Dès qu'une cabale peut faire agir ce ressort de com-motions politiques, cette baisse factice des fonds publics,

1. Le congrès de la Sainte-Alliance qui, en 1818, mit fin à l'occupation de la France par les troupes des Alliés.

2. Ce nom d'un peuple guerrier de la Grèce antique était, au début du XIX^e siècle, pris ironiquement pour désigner des hommes de peu de force physique ou intellectuelle : avortons ou nabots.

3. C'aurait été le cas, selon Fourier, d'une maison de Londres spéculant sur les emprunts français. Il est inutile d'insister sur l'actualité de ces remarques, qui montrent que le « mur d'argent » et l'asservissement des gouvernements aux intérêts capitalistes les plus puissants ne sont pas choses nouvelles.

l'opinion en chorus jette la défaveur sur les opérations du cabinet. Il n'en faut pas davantage pour amener mal à propos la disgrâce d'un ministère, et souvent compromettre le sort d'un empire, par les intrigues des tripotiers de Bourse. Jamais servitude fut-elle mieux constatée ?

T. A., t. I, p. 157-158; *U. U.*, t. II, p. 205.

12. — LES BANQUIERS N'ONT PAS DE PATRIE :
LE COSMOPOLITISME CAPITALISTE

Les banquiers et les riches marchands n'ont aucune patrie fixe; pouvant réaliser et transporter en peu de jours leurs capitaux, ils ne tiennent point à l'État et sont toujours prêts à l'abandonner s'il court quelques dangers¹. Semblables à une troupe de partisans qui dévalise alternativement les diverses contrées et ne s'arrête que là où il y a de quoi prendre, les marchands sont prêts à exploiter par tout pays, et changer de nation d'un jour à l'autre, faire banqueroute à Paris pour aller étaler, quelques jours après, grand faste dans Londres ou Berlin. Voilà ce qui est facile aux marchands ou banquiers, ce qui est impossible au clergé, à la noblesse, aux manufacturiers et propriétaires². Ceux-ci ne peuvent et ne veulent être citoyens que d'une seule patrie, au sort de laquelle se trouvent liées leur fortune et leur existence politique. Au contraire, les marchands ou banquiers étant toujours prêts à lever le pied, chaque nation peut espérer de les posséder à son tour; ils sont, sans contredit, les véritables citoyens du monde.

Fragment écrit en 1803; *M.*, 1853-1856, p. 10.

1. Fourier met à jour, ici, les raisons profondes d'un phénomène auquel les événements ont donné spécialement en France une actualité nouvelle : la trahison nationale d'une classe qui accepte plus facilement la capitulation que la perte de ses privilèges.

2. Outre l'erreur que commet

Fourier (il y avait eu l'émigration de la noblesse sous la Révolution), les choses ont empiré depuis 1803. Nous connaissons une nouvelle forme de désertion : la désertion à l'intérieur, qui s'est appelée « collaboration », entre 1940 et 1944, et qui peut s'appeler aujourd'hui « marshallisation ».

13. — IL FAUT SUPPRIMER LE COMMERCE

Nous voyons à l'extérieur la persécution universelle de l'industrie. Les Européens rétablissent dans leurs colonies l'esclavage dont l'abolition était peut-être le seul triomphe politique moderne¹. Nous voyons l'Europe punie par où elle a péché et tomber en servitude industrielle sous le monopole anglais, qui entrave les communications dans tout l'univers, et qui, nous privant des denrées dont nous avons contracté l'habitude, nous crée autant de privations que la zone torride nous offre de présents. Nous voyons ce système de monopole provoquer la vénalité publique des souverains, exciter l'audace des pirates barbares et la cruauté des Nègres, fomenter partout ces guerres exécrables qu'on appelle Vendées, dans lesquelles les civilisés surpassent les cannibales en férocité. Nous voyons, pour des jalousies mercantiles, les trônes ébranlés, les propriétés bouleversées, et les empires se couvrant d'échafauds; car ce n'est qu'à la cupidité anglaise qu'on doit attribuer les fatales journées où l'élite de la France périt dans les supplices, à l'instigation d'un cabinet de monopole mercantile, qui sacrifiait le genre humain à sa balance de commerce, et qui orga-

1. Fourier dénonce ailleurs le mercantilisme comme le grand responsable des guerres de brigandage colonial, et d'une façon générale de toutes les guerres : « En Amérique l'extermination des races mexicaine et péruvienne, en Afrique la traite des Nègres, et en tous lieux les ravages causés par la communication de vos maladies et de vos liqueurs fortes, dont la cupidité mercantile encourage les excès, que de trophées pour la civilisation ! Quelle haute idée doivent en concevoir ces sauvages si bien traités par elle, ces sauvages qui tombent dans le dépérissement physique par le seul effet de votre voisinage ! Ils ne veulent de vous qu'une seule chose, c'est votre absence » (*Pub-*

lication des manuscrits, année 1851, p. 291). Fourier justifie ainsi par avance la lutte libératrice des peuples coloniaux contre leurs oppresseurs. Mais l'ambition de conquêtes coloniales ne suffit pas à l'appétit mercantile. Les pays « civilisés » luttent entre eux pour la suprématie : « Comment concilier seulement l'idée de paix temporaire avec la politique civilisée ? Ennemie de toute unité, elle se refuse aux mesures d'harmonie les moins ombrageuses pour l'intérêt particulier... L'essence du caractère civilisé est de repousser tout ce qui tend à l'unité » (*Id.*, p. 276). Autrement dit, selon le mot célèbre de Jaurès : « le capitalisme porte en lui la guerre comme la nuée porte l'orage ».

nise les (guerres) sur tous les points du globe, selon qu'il convient aux marchands de Londres¹.

Lorsqu'on voit cette cupidité mercantile étendre les déchirements sur tous les points du globe et fomenter sans relâche de nouvelles révolutions, lorsque enfin les flottes de l'Europe ne parcourent le monde que pour associer les barbares et les sauvages à nos vices et à nos fureurs, n'ai-je pas raison de m'écrier : « Donnez le monde à gouverner à Satan et à Belzébuth, ils n'inventeront rien de pire que le commerce et l'esprit mercantile pour dépraver et torturer le genre humain. »

J'entends répliquer les sectateurs du veau d'or. Ils vont dire que les fléaux dont je parle sont les abus du commerce et non les fins auxquelles il doit tendre. Inutiles détours ! Ces fléaux sont le résultat naturel de la politique mercantile, comme le poison est le produit naturel de l'euphorbe. Eh ! que nous importe si le commerce tend à quelque but louable, quand il est avéré qu'il est pour les modernes une boîte de Pandore d'où se répandent sur le globe entier des torrents de calamités ! Or, quand un arbre ne produit que des fruits vénéneux, qu'y a-t-il à faire que de l'abattre et d'en extirper jusqu'aux racines ? Voilà l'arrêt du commerce ; il est temps qu'il descende du trône de l'opinion, qu'il soit voué à l'opprobre et qu'il disparaisse des sociétés humaines, où il ne porte que la dépravation et le ravage.

Fragment écrit en 1810 ; *M.*, 1853-1856, p. 76-77.

1. Fourier attribue donc à l'Angleterre la responsabilité des révoltes contre-révolutionnaires en France sous la Révolution et, par contre-coup, la responsabilité de la Terreur. Il partage, à ce sujet, l'opinion des Jacobins et des patriotes après la première coalition. Mais il montre, en outre, que le cabinet de Pitt est un instrument entre les mains des hommes d'affaires anglais et la politique anglaise une politique au service de la puissance capitaliste la plus développée. Fourier semble donc

pressentir la loi fondamentale de l'impérialisme nettement exprimée par Lénine : le développement inégal du capitalisme dans les divers pays a pour conséquence les tentatives de domination politique des pays les plus développés sur les pays les moins développés. Cette loi fournit la clef de la situation politique actuelle dans le monde capitaliste, et il suffirait de remplacer Londres par New-York pour donner à cette phrase de Fourier une brûlante actualité.

B. — L'AGRICULTURE ET L'INDUSTRIE¹I. — LE PRÉTENDU DROIT DE PROPRIÉTÉ²

L'ESPRIT de PROPRIÉTÉ SIMPLE... domine en civilisation. Il n'y règne aucun principe sur la PROPRIÉTÉ COMPOSÉE, ou assujettissement des possessions individuelles aux besoins de la masse. On sait fort bien reconnaître ce principe en cas de guerre : on n'hésite pas à raser, incendier tout ce qui gêne la défense; on ne donne pas vingt-quatre heures de répit, et on y est bien fondé, parce qu'il s'agit de l'utilité générale, devant laquelle doivent tomber les prétentions de l'égoïsme et de la propriété simple, vraiment illibérale.

Les coutumes civilisées n'admettent plus ce principe lorsqu'il s'agit de garanties autres que celles de guerre ou de routes et canaux. Chacun oppose son caprice au bien général; et là-dessus interviennent les philosophes, *qui soutiennent les libertés individuelles aux dépens des collectives* et prétendent qu'un citoyen a des droits imprescriptibles au mauvais goût, à la violation des convenances publiques.

Tel est le principe de la PROPRIÉTÉ SIMPLE, *droit de gérer arbitrairement les intérêts généraux pour satisfaire les fantaisies individuelles*. Aussi voit-on pleine licence accordée aux vandales qui prennent fantaisie de compromettre la salubrité et l'embellissement, par des constructions grotesques, des caricatures quelquefois plus coûteuses qu'un beau et bon bâtiment. Souvent ces vandales, par une avarice meurtrière, construisent des maisons malsaines et privées d'air où ils entassent économique-

1. Nous prenons ici le mot industrie dans son sens actuel et restreint, par opposition à l'agriculture et au commerce. Si le commerce et la banque usurpent la première place dans l'économie civilisée, dans l'économie sociale cette place devra revenir, selon Fourier, à l'agriculture. Contrairement aux saint-simoniens, il n'accorde à l'industrie qu'une place secondaire et n'a pas su deviner l'importance histo-

rique de son développement. (Voir II, B, 4, p. 95-96.)

2. Fourier n'est pas adversaire de la propriété, qu'il considère surtout comme propriété foncière. Mais la propriété est vicieuse lorsqu'elle est simple et non réciproque, c'est-à-dire lorsqu'elle consacre un droit absolu de l'individu. La seule propriété valable est la copropriété, ou association de propriétaires.

ment des fourmilières de populace ¹, et l'on décore du nom de liberté ces spéculations assassines. Autant vaudrait autoriser les charlatans qui, abusant de la crédulité du peuple, exercent la médecine sans aucune connaissance. Ils peuvent dire aussi qu'ils font valoir leur industrie, qu'ils usent des *droits imprescriptibles*.

T. A., t. I, p. 569-570; *U. U.*, t. III, p. 308-309.

2. — LES DEUX VICÉS CONTRADICTOIRES DE L'AGRICULTURE « CIVILISÉE » : LE MORCELLEMENT ET LA CONCENTRATION

Le parallèle ² n'est pas moins choquant si on compare spéculativement les cultures d'un canton sociétaire gérant comme une seule ferme et les mêmes cultures morcelées, soumises au caprice de trois cents familles. L'un met en prairie telle pente que la nature destine à la vigne ; l'autre place du froment là où conviendrait le fourrage ; celui-ci, pour éviter l'achat du blé, défriche une pente roide que les averses déchausseront l'année suivante ; celui-là, pour éviter l'achat du vin, plante ses vignes dans une plaine humide. Les trois cents familles perdent leur temps et leurs frais à se barricader par des clôtures ³ et plaider sur des limites et des voleries ; toutes se refusent à des travaux d'utilité commune qui pourraient servir des voisins détestés ; chacun ravage à l'envi les forêts et oppose partout l'intérêt particulier au bien public.

Entre temps, nos sages nous vantent l'unité d'action.

1. C'était le cas à Lyon, à Rouen, à Troyes, et dans la plupart des grandes villes industrielles. Voir Introduction, p. 15.

2. Parallèle entre les inconvénients de l'économie anarchique et les avantages de l'association agricole et domestique.

3. En civilisation, « chaque propriétaire s'entourerait volontiers de bastions et batteries de gros calibre. Chacun, en civilisation, veut se retrancher et faire une

citadelle de sa propriété. On a raison, *en civilisation*, parce que cette société n'est qu'un ramas de voleurs, gros et petits, dont les gros font pendre les petits » (*T. A.*, t. II, p. 50 ; *U. U.*, t. III, p. 481).

Fourier consacre de longs passages à montrer les avantages de la gestion collective sur le gaspillage entraîné par le morcellement (Voir *T. A.*, t. I, p. 348-351 ; *U. U.*, t. III, p. 8-12).

Eh! quelle unité peuvent-ils voir dans ce morcellement industriel, dans cette cacophonie antisociale!

T. A., t. I, p. 9-10; *U. U.*, t. II, p. 11-12.

L'Angleterre donne dans les deux excès vicieux en agriculture¹; morcellement excessif en Irlande, bagnes ou grandes fermes en Angleterre. Ces bagnes enrichissent un fermier, un gérant, un contremaître, et tiennent dans la misère cent familles de prolétaires.

L., p. 81.

Toute concentrée ou toute morcelée, voilà la culture civilisée : il semble qu'elle prenne pour modèle ses procureurs², qui tantôt écrivent en lettres d'un pouce de haut quand ils travaillent à la toise, et qui, l'instant d'après, écrivent en pieds de mouches, quand on ne paye que l'exploit et non les pages. Ce double excès est inséparable de l'état subversif.

T. A., t. II, p. 66; *U. U.*, t. III, p. 501.

3. — L'AGRICULTURE ANARCHIQUE DÉGRADE SOLS ET CLIMATS

La « dégradation des climatures » et des sols par la civilisation et leur « restauration » par le régime sociétaire est une des idées favorites de Fourier. Il en a pu tirer des conséquences un peu extravagantes, mais elle repose sur un principe extrêmement juste et profond que Marx et Engels ont aussi mis en lumière : l'action réciproque de la société humaine sur le monde matériel. Les dégâts causés aux sols par une agriculture dominée par la recherche exclusive du profit immédiat se sont, dans le monde capitaliste, aggravés depuis Fourier. Sols appauvris par une culture intensive, insouciance de l'avenir, méfaits du défrichement, de la mise en culture inconsidérée des prairies pour la production exclu-

1. On retrouve ici l'idée, déjà exprimée à propos du commerce, que la civilisation est incapable de sortir de ses contradictions et tombe constamment d'un excès à l'excès opposé sans pouvoir trouver équi-

libre et faire ce que Marx appelle la synthèse dialectique, qui est, pour Fourier comme pour Marx, dans la propriété et la gestion collectives.

2. Les avoués.

sive des céréales aux États-Unis, qui ont amené l'ensablement et la stérilité des terres au Texas, désastres analogues produits par la monoculture de l'arachide en A. O. F. C'est bien là qu'on peut dire, avec Fourier, que les civilisés sont au-dessous des « sauvages », dont le mode traditionnel de culture apparaît aujourd'hui beaucoup mieux approprié aux conditions locales. Pour la « restauration des climatures », voir III, B, 5, p. 145.

Il est certain qu'une civilisation naissante améliore le climat; mais, au bout de quelques siècles, l'industrie désordonnée détruit les forêts, tarit les sources, excite les ouragans et tous les excès atmosphériques. Aussi le climat de la France est-il sensiblement dégradé: l'olivier bat en retraite; il était à Montélimar il y a un demi-siècle, on ne le trouve plus aujourd'hui qu'au-dessous de la Durance. L'oranger a presque disparu d'Hyères; toutes les cultures périssent, parce qu'on a déchaussé les Alpes, les Cévennes et autres chaînes.

N. M., p. 391.

On vante nos progrès en agriculture; on les admire comparativement à l'impéritie des barbares: est-ce donc être au chemin de la perfection que d'être un peu moins stupide qu'un voisin ignare? Si nous pouvions voir les cultures des Harmoniens au bout d'un demi-siècle, temps nécessaire pour la restauration des forêts, qui ne peuvent pas croître comme les choux, d'une saison à l'autre, nous serions bien surpris de reconnaître que la civilisation, avec son jargon de perfectibilité, est pleinement sauvage en diverses branches de culture, comme les prairies; et que, sur d'autres objets d'intérêt très majeur, notamment les eaux et forêts, nous sommes fort au-dessous des sauvages; car nous ne nous bornons pas à laisser comme eux les forêts incultes et vierges, nous y portons la cognée et le ravage, d'où résultent l'éboulement des terres, le déchaussement des pentes et la détérioration du climat.

Ce vice, en détruisant les sources et multipliant les orages, cause en double sens le désordre du système aquatique. Nos rivières, toujours alternant d'un excès à l'autre, des crues subites aux longues sécheresses,

causent des dégâts périodiques et ne peuvent nourrir que très peu de poisson qu'on a soin de détruire dans sa naissance et réduire au dixième de ce qu'il devrait produire. Ainsi nous sommes pleinement sauvages sur la gestion des eaux et forêts.

Combien nos descendants maudiront la civilisation en voyant tant de montagnes dépouillées et mises à nu, comme celles du midi de France, que les armées d'Harmonie¹ seront obligées de recouvrir et boiser à grand-peine pendant plusieurs siècles! Ce dégât tout récent est principalement l'ouvrage des temps qu'on appelle beau siècle des lettres sous Louis XIV, et beau siècle de la philosophie sous Louis XV; ces deux beaux âges modernes seront nommés dans l'avenir les DEUX ATTILAS de l'agriculture et des climatures qu'ils ont dévastées, en nous donnant pour consolation de belles théories, bien impraticables, sur l'aménagement des forêts.

Tel est l'effet constant de la civilisation; faire en tous sens le contraire de ce qu'elle enseigne; indiquer le bien désirable, et favoriser par le fait les progrès du mal. Ignore-t-on ce qu'il faudrait faire? Est-il d'enfant qui ne sache qu'on devrait détruire chaque année les chenilles et les hannetons²? Opération des plus facile, et qui, pourtant, ne sera jamais exécutée en civilisation!

T. A., t. II, p. 48-49; *U. U.*, t. III, p. 478-479.

4. — RÔLE SECONDAIRE DE L'INDUSTRIE³

L'ordre sociétaire n'envisage dans les manufactures que le complément de l'agriculture, le moyen de faire diversion aux calmes passionnels qui éclateraient pen-

1. Sur les armées industrielles, voir plus loin III, B, 4, page 143.

2. Et Fourier ne parle pas des ravages causés par les sauterelles en Afrique du Nord, et tout récemment dans le midi de la France. Il ignorait le phylloxera, l'importation, il y a quelques années, du doryphore. Il faudrait ajouter les incendies de forêts, dont

on connaît les inquiétants progrès.

3. Voir II, B, 1, page 91, note 1. Fourier ne voit dans le « travail manufacturier » qu'une diversion au travail essentiel des champs. Il le réduit à occuper le chômage saisonnier des agriculteurs et, selon son habitude, justifie cette idée en invoquant le plan de la Providence et les passions humaines.

dant la longue fériation d'hiver et les pluies équatoriales. Aussi toutes les phalanges du monde auront-elles des fabriques, mais elles s'efforceront de porter les produits manufacturés à la plus haute perfection, afin que la longue durée de ces objets réduise à peu de temps le travail de fabrication.

Posons sur ce sujet un principe méconnu de tous les économistes.

Dieu n'a distribué pour le travail manufacturier qu'une dose d'attraction correspondant au *quart du temps* que l'homme sociétaire peut donner au travail. Les trois autres quarts doivent être employés au service des animaux, des végétaux, des cuisines, des armées industrielles, enfin de tout travail autre que celui des manufactures...

C'est d'après ce principe que les manufactures, au lieu d'être, comme aujourd'hui, concentrées dans des villes où s'amoncellent des fourmilières de misérables, seront disséminées dans toutes les campagnes et phalanges du globe¹, afin que l'homme, en se livrant au travail de fabrique, ne dévie jamais des voies de l'attraction qui tend à employer les fabriques en accessoire et variante de l'agriculture, et non pas en fonction principale, ni pour un canton, ni pour aucun de ses individus.

N. M., p. 151-153.

5. — LES MÉFAITS DE L'INDUSTRIALISME : ESCLAVAGE ET MISÈRE

Le mot est du vocabulaire de Saint-Simon, que Fourier combattit âprement. Non seulement il lui reproche, on l'a vu (Introduction, p. 29-30), de vouloir supprimer l'héritage, mais aussi de prôner le progrès industriel. C'est une monstruosité aux yeux de Fourier, qui considère que l'homme n'est pas fait pour l'industrie (voir II, B, 1, p. 91, note 1; II, B, 4, p. 95). Si le travail des champs, en effet, par suite de son organi-

1. Toutes réserves faites sur le principe d'où part Fourier, il faut reconnaître que la conséquence qu'il en tire est juste : on le voit par l'exemple de l'U. R. S. S., où

les usines et les exploitations agricoles sont si étroitement unies que tendent à disparaître les différences entre la vie rurale et la vie urbaine.

sation anarchique, est « répugnant », la division des tâches et les longues journées rendent le travail dans les manufactures plus répugnant encore, et cela sans remède possible si on érige l'industrie en « fonction principale ». Les critiques adressées par Fourier à la division du travail sont connues. Elles portent essentiellement contre Adam Smith et l'« économie libérale ». Elles ont été maintes fois reprises au cours du XIX^e siècle, notamment par Proudhon, Sismondi, Marx et Engels. On peut les résumer ainsi : le travail parcellaire, effet de la concurrence, aggravé par le machinisme, dégrade physiquement et moralement l'ouvrier. Tout progrès dans ce sens, en accroissant les risques de chômage, conduit à la baisse des salaires, à la surproduction relative, aux crises, à l'asservissement et à la misère du prolétaire.

Parmi la masse de textes à notre disposition, nous avons choisi les plus caractéristiques par leur vigueur critique et leur profondeur.

C'est surtout en politique industrielle que notre siècle étale son orgueil; fier de quelques progrès en matériel, il ne s'aperçoit pas qu'il est en rétrogradation politique et que sa marche rapide est celle de l'écrevisse qui chemine, mais à reculons.

L'industrialisme est la plus récente de nos chimères scientifiques; c'est la manie de produire confusément, sans aucune méthode en rétribution proportionnelle, sans aucune garantie pour le producteur ou salarié de participer à l'accroissement de richesse; aussi voyons-nous que les régions industrialistes sont autant et même plus jonchées de mendiants que les contrées indifférentes sur ce genre de progrès.

Jugeons, ici, les systèmes par les résultats : c'est l'Angleterre qui est le point de mire, le modèle proposé aux nations, l'objet de leur jalousie; pour apprécier le bonheur de son peuple, je vais m'étayer de témoignages irrécusables.

Assemblée des maîtres artisans de Birmingham, 21 mars 1827.
Elle déclare :

Que l'industrie et la frugalité de l'ouvrier ne peuvent pas le mettre à l'abri de la misère, que la masse des salariés employés à l'agriculture est nue, qu'elle meurt réellement de faim dans un pays où il existe surabondance de vivres.

Aveu d'autant moins suspect qu'il part de la classe des maîtres d'ateliers intéressés à rédim¹er le salaire des ouvriers et déguiser leur misère.

Voici un second témoin, également intéressé à dissimuler le côté faible de sa nation : c'est un économiste, un industrialiste, qui va dénoncer sa propre science.

Londres, Chambre des Communes, 28 février 1826.

M. Huskisson, ministre du Commerce, dit :

Nos fabriques de soieries emploient des milliers d'enfants qu'on tient à l'attache depuis trois heures du matin jusqu'à dix heures du soir. Combien leur donne-t-on par semaine ? un shilling et demi, trente-sept sous de France, environ cinq sous et demi par jour, pour être à l'attache dix-neuf heures, surveillés par des contremaîtres munis d'un fouet, dont ils frappent tout enfant qui s'arrête un instant.

Voilà l'esclavage rétabli par le fait : il est évident que l'excès de concurrence industrielle conduit le peuple civilisé au même degré de pauvreté et d'asservissement que les populations de Chine et d'Indoustan², les plus anciennement célèbres par des prodiges agricoles et manufacturiers.

A côté de l'Angleterre, plaçons l'Irlande, qui, par double excès en culture outrée et en subdivision des propriétés, est parvenue au même dénuement où l'Angleterre arrive par double excès en manufactures et grandes propriétés. Ce contraste, dans un même empire, démontre bien le cercle vicieux de l'industrie civilisée.

Les *journaux de Dublin* (1826) disent :

Il règne ici une épidémie *parmi le peuple* : les malades qu'on amène à l'hôpital guérissent dès qu'on leur donne à manger.

Leur maladie est donc LA FAIM : il ne faut pas être sorcier pour le deviner, puisqu'ils sont guéris dès qu'ils trouvent à manger. Ne craignez pas que cette épidémie atteigne les grands : on ne verra ni le lord gouverneur,

1. Dans le sens inhabituel de *réduire*.

2. C'est-à-dire de l'Inde.

ni l'archevêque de Dublin tomber malades de faim, ce sera plutôt d'indigestion.

Et, dans les lieux où le peuple civilisé ne meurt pas de faim *pressante*, il meurt de faim *lente* par les privations, de faim *spéculative* qui l'oblige à se nourrir de choses malsaines, de faim *imminente* en s'excédant de travail, en se livrant par besoin à des fonctions pernicieuses, à des fatigues outrées d'où naissent les fièvres, les infirmités : c'est toujours aller à la mort par la famine.

Et, quand il ne souffre pas de la faim, de quoi subsiste-t-il ? Pour en juger, il faut voir de près comment se nourrit le paysan français, même dans les provinces dont on vante la fertilité. Huit millions de Français ne mangent pas de pain, n'ont que des châtaignes ou autres pauvretés : vingt-cinq millions de Français n'ont pas de vin, et pourtant on est obligé, par surabondance, de jeter aux égouts des récoltes entières.

Voilà le vol sublime de l'industrie vers la perfectibilité, et cependant chaque année voit éclore une douzaine de philosophies nouvelles sur la richesse des nations : que de richesses dans les livres, que de misères dans les chaumières !

A ces illusions, opposons les réalités : est-ce un vol sublime que la situation de Londres, qui, tout en participant au secours annuel de deux cent millions accordés aux indigents, contient encore :

117 000 pauvres connus, à la charge des paroisses ;

115 000 pauvres délaissés, mendiants, filous, vagabonds.

Total : 232 000 pauvres dans la ville qui est le grand foyer de l'industrie.

La France marche à cette misère : Paris a 86 000 pauvres connus, et peut-être autant d'inconnus. Les ouvriers français sont si misérables que, dans les provinces de haute industrie comme la Picardie, entre Amiens, Cambrai et Saint-Quentin, les paysans, sous leurs huttes de terre, n'ont point de lit ; ils se forment une couchette avec des feuilles sèches qui, pendant l'hiver, se changent en fumier plein de vers ; de sorte qu'au réveil les pères et les enfants s'arrachent les vers attachés à leur chair. La nourriture, dans ces huttes, est de même élégance que le mobilier. Tel est l'heureux sort

de la belle France. On citerait une douzaine de ses provinces où la misère est au même degré : Bretagne, Limousin, Haute-Auvergne, Cévennes, Alpes, Jura, Saint-Étienne, et même dans la belle Touraine, dite jardin de la France.

N. M., p. 28-31.

6. — PROLÉTARIANISATION DES MASSES ET CONCENTRATION CAPITALISTE

De tous les indices qui devaient faire suspecter l'industrie actuelle, il n'en est pas de plus frappant que celui de l'échelle simple en répartition ¹. J'entends par simple une échelle qui ne croît que d'un côté et non de l'autre : en voici un exemple adapté aux cinq classes ² :

	PAUVRE.	GÉNÉE.	MOYENNE.	AISÉE.	RICHE.
A	0	1	2	4	8
B	1	2	4	8	16
C	2	4	8	16	32
D	4	8	16	32	64
E	8	16	32	64	128

La ligne A représente l'origine des sociétés où la différence des fortunes était peu saillante, où la classe pauvre, figurée par zéro, n'existait pas.

A mesure que la fortune publique s'accroît, comme on le voit aux lignes B, C, D, E, il faudrait que la classe pauvre y participât selon la proportion indiquée dans

1. Autrement dit, le tableau de la répartition des richesses entre les classes. On verra plus loin que Fourier n'envisage pas la disparition des différences de fortune. Il considère comme juste que l'élévation du niveau de vie, due aux progrès économiques, laisse subsister des écarts entre les classes. Ce

qu'il reproche à l'économie civilisée, c'est d'accentuer les divergences et d'augmenter la misère des masses à mesure qu'augmente la richesse des privilégiés.

2. Le terme de classe désigne seulement, pour Fourier, le groupe des hommes qui ont le même niveau de vie.

chacune de ces lignes, c'est-à-dire que, dans un degré de richesse E, le riche ayant 128 francs à dépenser par jour, le pauvre aurait au moins 8 francs : dans ce cas l'échelle serait composée, croissant proportionnellement (*sic*) pour les cinq classes, et sans égalité.

Mais en civilisation, l'échelle ne croissant que d'un côté, la classe pauvre en reste toujours à zéro, de sorte que, si la richesse est parvenue au 5^e degré E, la classe riche obtient bien son lot de 128, et la pauvre zéro seulement : car elle a toujours moins que le nécessaire ; de sorte que l'échelle civilisée suit la ligne transversale 0, 2, 8, 32, 128, et la multitude ou classe pauvre, loin de participer à l'accroissement de la richesse, n'en recueille qu'un surcroît de privations : car elle voit une plus grande variété de biens dont elle ne peut pas jouir ; elle n'est pas même assurée d'obtenir le travail répugnant qui fait son supplice et ne lui offre d'autre avantage que de ne pas mourir de faim¹.

N. M., p. 34.

7. — LE CAPITALISME NE S'ACCROÎT QU'EN RAISON DE LA MISÈRE DES OUVRIERS

Le salaire décroissant² (est) la coutume de réduire

1. Fourier établit donc ici la loi de la concentration capitaliste, qu'il nomme loi du « salaire décroissant » : les capitaux se concentrent entre les mains de quelques hommes, tandis que les prolétaires s'appauvrissent de plus en plus, même si les salaires bruts augmentent. Mais il est incapable d'en apercevoir la cause profonde.

2. Cette loi du « salaire décroissant » avait été aperçue par Ricardo, de même que l'avait été par Sismondi la concentration capitaliste. Ils en avaient tenté l'explication, mais n'y parvinrent pas plus que Fourier, faute d'une méthode scientifique exacte. L'analyse de la valeur et du phénomène de la plus-value conduisit

Marx et Engels à l'établir solidement. On se fera une idée d'une part des vues anticipatrices de Fourier, d'autre part de tout ce que Marx et Engels y ont ajouté de clarté et de précision géniales, en comparant aux textes ci-dessus le passage suivant du *Manifeste communiste* :

« Le développement du machinisme et la division du travail, en faisant perdre au travail de l'ouvrier tout caractère d'autonomie, lui ont fait perdre tout attrait. Le producteur devient un simple accessoire de la machine ; on n'exige de lui que l'opération la plus simple, la plus monotone, la plus vite apprise. Par conséquent, ce que coûte l'ouvrier se réduit, à

autant que possible le salaire de l'ouvrier et de fonder sur son extrême misère le succès des manufactures, qui prospèrent en raison de l'appauvrissement de l'ouvrier. Quoi de plus pauvre que les artisans des fameuses manufactures, tant en Europe que dans l'Inde et la Chine! Singulier effet du mécanisme civilisé : pour que l'industrie prospère, il faut que l'ouvrier qui l'exerce arrive à une extrême misère. Ces fameux tissus de l'Inde sont l'œuvre de misérables qui, gagnant trois sous par jour, ont à peine de quoi acheter un peu de riz cuit à l'eau et sans sel. Nos fabriques célèbres de Lyon, Rouen, Manchester, Saint-Gall, etc., offrent du plus au moins cette monstruosité, et celle qui l'emporte sur ses rivaux est toujours celle qui fait tomber à très bas prix la main-d'œuvre et exténue l'ouvrier par un travail forcé, sans lui garantir aucun (salaire) pour les (jours) fréquents où le travail vient à manquer par effet des modes ou des guerres.

M., 1853-1856, p. 41-42.

8. — LES MALHEURS DU PROLÉTAIRE ¹

Il est accablé par le malheur idéal ², par l'aspect de quelques-uns de sa caste, qui, favorisés d'un héritage imprévu, d'un gain de loterie, etc., ont échappé au mal-être : ces exceptions de fortune viennent périodiquement aigrir les privations de la masse dépourvue du nécessaire.

1. Il supporte seul les corvées dont le riche est exempt, et, par contre, il est seul privé des droits naturels, chasse, pêche, etc., dont le riche est en possession.

peu de chose près, au coût de ce qu'il lui faut pour s'entretenir et perpétuer sa descendance. Or le prix de la force de travail, comme celui de toute marchandise, est égal à son coût de production. Donc, plus le travail devient répugnant, plus les salaires baissent. Bien plus, la somme de labeur s'accroît, avec le développement du machinisme et de la division du travail, soit par l'augmentation des heures ouvra-
bles, soit par l'augmentation du

travail exigé dans un temps donné, l'accélération du mouvement des machines, etc.» (*Manifeste du Parti communiste*, Éditions sociales, p. 35).

1. Fourier présente à deux reprises le tableau des malheurs du prolétaire, ou, comme il dit, des « disgrâces des industriels ». Nous avons choisi le plus bref (Voir l'autre *T. A.*, t. I, p. 481-482 ; *U. U.*, t. III, p. 191-193).

2. Malheur en idée, en imagination.

2. Il est sujet aux mutations d'emploi, transporté à des fonctions dont il n'a aucune habitude et qui sont pour lui un redoublement d'ennui.

3. Il contracte en pleine santé des maladies par excès obligés, par vacation forcée à des travaux dangereux.

4. Dénué de tout dans le cas de maladie, il n'a pour asile que le triste hôpital, que la compagnie des moribonds, où souvent on refuse de l'admettre.

5. Il voit son fils, l'appui de son industrie, enlevé par les milices dont le riche est exempt, de droit ou de fait.

6. Il voit sa femme et sa fille, si elles sont belles, engagées inévitablement dans la prostitution, par les pièges du riche voisin pourvu de la clef d'or.

7. Il est privé de la protection des tribunaux : point de justice pour le pauvre ; il n'a pas même de quoi consulter et réclamer ; et, quand il le tenterait, il échouera contre un riche adversaire qui le traînera d'instance en instance.

Enfin le plus souvent le fruit de ses peines est pour un maître, et non pour lui, qui n'a aucune participation au produit de son labeur.

T. A., t. II, p. 107 ; *U. U.*, t. III, p. 555-556.

9. — LES CRISES AGRICOLES ¹

Les années d'abondance deviennent un fléau pour l'agriculture. Une disette commence à obérer le laboureur, comme on l'a vu en 1816 ; l'abondance de 1817 vient consommer sa ruine en le forçant à vendre les grains subitement et au-dessous de la valeur réelle pour satisfaire ses créanciers. Ainsi le mécanisme qui distrait tous les capitaux pour les concentrer dans le commerce réduit par contre-coup l'agriculture à gémir de l'abondance des denrées dont elle n'a ni vente ni consommation, parce que, la consommation étant inverse, la classe qui

1. On rencontre ici une nouvelle contradiction de la civilisation qui a pris aujourd'hui d'énormes proportions. Ce paradoxe de la misère au sein de

l'abondance, avant d'avoir été analysé profondément par Marx et Engels, n'avait pas échappé à Fourier.

produit ne participe pas à cette consommation¹. Aussi les propriétaires et cultivateurs sont-ils réduits à désirer les fléaux, grêles et gelées; on a vu en 1828 l'épouvante dans tous les pays de vignobles, en juin, où ils craignaient une bonne récolte et une *abondance dépressive*.

N. M., p. 395.

10. — LA PAUVRETÉ DANS L'ABONDANCE

Tout est cercle vicieux dans l'industrie morcelée, ou civilisée; elle crée par ses progrès les éléments du bonheur, mais non pas le bonheur; il ne pourra naître que du régime d'attraction industrielle et répartition proportionnelle... Cette répartition est impossible tant que l'industrie est répugnante²; il faut que le peuple reste dans l'extrême dénûment pour continuer à l'exercer. D'ailleurs la civilisation produisant à peine le quart de ce que produira l'association, et peuplant outre mesure³, il serait impossible d'assurer à ses fourmillières de populace un lot de *minimum*⁴ ou honnête nécessaire.

1. Fourier aperçoit déjà vaguement cette vérité mise en évidence par Marx et Engels : le salaire de l'ouvrier ne lui permet pas d'acheter son propre produit. Cela tient à ce que le salaire n'est pas fonction de la valeur du produit, mais bien de la valeur des denrées strictement nécessaires à empêcher l'ouvrier de mourir de faim, lui et sa famille. Le calcul du « salaire minimum interprofessionnel garanti » illustre admirablement cette thèse.

2. Tant que le travail n'est pas attrayant, dans une société organisée conformément aux passions naturelles, il doit être exercé par contrainte. Fourier montre que le meilleur moyen de contrainte est la misère du travailleur.

3. Fourier s'appuie ici sur la prétendue loi de Malthus, en laquelle il a une confiance exagérée. Il croit que l'augmentation de la

population excède de beaucoup l'augmentation des ressources. Il considère donc comme un des vices de la civilisation l'accroissement trop rapide des hommes. Le régime sociétaire établira un équilibre entre la population et les ressources en multipliant celles-ci, mais aussi en restreignant les naissances.

4. La revendication du « minimum », d'origine fouriériste, a été fréquemment reprise au cours du XIX^e siècle et jusqu'à nos jours. Elle constitue encore, on le sait, une des bases des revendications syndicales, parce qu'elle permet aux ouvriers eux-mêmes de discuter le taux de leurs salaires. Il ne faudrait pas assimiler toutefois le « minimum garanti » que prévoit Fourier comme condition fondamentale d'organisation du phalanstère avec le « salaire minimum » octroyé par le gouverne-

On a si bien reconnu ce cercle vicieux de l'industrie que de toutes parts on commence à la suspecter et s'étonner que *la pauvreté naisse en civilisation de l'abondance même*¹.

N. M., p. 35.

C. — LA POLITIQUE, LES SCIENCES ET LES MŒURS

Il est très difficile de ramasser en quelques textes la pensée politique de Fourier. Elle est, en effet, particulièrement complexe et confuse. D'un côté, Fourier est, jusqu'à la frénésie, hostile à tout esprit révolutionnaire ; il a gardé de la Révolution, dont il a personnellement souffert, une horreur invincible. Il est, de plus, antidémocrate et antiégalitaire : par tous ces traits, il s'éloigne donc absolument du socialisme et spécialement du marxisme. Mais, d'autre part, il se rapproche des analyses marxistes par les idées suivantes : les causes des révolutions sont économiques et financières plus que politiques et morales ; les remèdes politiques, les changements de régime sont donc illusoire tant qu'ils ne touchent pas à la structure économique des sociétés ; les droits de l'homme, solennellement proclamés par la Révolution française, ne sont qu'une duperie, car ils ne profitent qu'aux privilégiés de la fortune ; la liberté et la souveraineté du peuple ne peuvent exister tant que ne seront pas assurés à tous les hommes le droit à la vie (minimum garanti) et le droit au travail librement consenti. Toutes ces idées se trouvent mêlées dans les pages qui vont suivre.

ment. Fourier entend par « minimum » l'avance à tout phalanstérien, en dehors de tout travail, de conditions de vie décentes. Quant au travail lui-même, accompli librement, sans contrainte, par plaisir et devoir social, il donne lieu non à salaire, mais à répartition de bénéfices proportionnelle à la durée et au rendement. Le minimum fouriériste est donc bien une garantie pour le travailleur. Le minimum actuel, au contraire, qui est un salaire autoritairement

fixé, constitue une garantie pour le patronat contre les revendications de la classe ouvrière. Il n'est plus une libération, il est une contrainte.

1. Cette formule a particulièrement frappé Engels, qui, après l'avoir citée, écrit : « Fourier, comme on le voit, manie la dialectique avec la même maîtrise que son contemporain Hegel » (*Anti-Dühring*, p. 299 ; voir Introduction, p. 24).

I. — POUR ASSURER LA PAIX SOCIALE, IL FAUT CHANGER
LA STRUCTURE ÉCONOMIQUE

Les monarques veulent, disent-ils, *en finir des révolutions*. Pour en finir sans retour, il faut user du moyen qui les aurait prévenues en 1788...

De quoi s'agissait-il en 1788 et 1789? de couvrir un déficit annuel de cinquante-deux millions; la question se réduisait donc à savoir où il fallait puiser. Si on eût connu la théorie des garanties positives¹, dont les deux principales sont l'agriculture combinée par les curateurs populaires², et le commerce en mode véridique par les distributeurs directs³, les conseils du roi auraient reconnu qu'on ne pouvait prendre que sur l'agriculture combinée qui donne des produits énormes et qui crée le commerce véridique, autre source de revenus fiscaux. Cela posé, on aurait conclu qu'il était inutile d'appeler douze cents beaux esprits régénérateurs, et qu'il suffisait d'ouvrir un concours, assigner de beaux prix pour les meilleurs mémoires sur la méthode à suivre en organisant l'agriculture combinée, d'où naît le commerce de mode véridique.

A défaut de connaître ces deux voies primordiales de garantie et de nouvel impôt, le gouvernement de 1789 appela des intrigants qui persuadèrent que les garanties sociales résidaient dans une lutte politique entre la cour et le peuple⁴, dans un corps de représentants guerroyant contre l'autorité pour s'emparer des bonnes places. Elle fut prise à ce piège, où elle ne serait pas tombée si elle eût connu la théorie des garanties vraies.

L., p. 84-85.

1. Base du régime appelé « garantisme », transition entre la civilisation et l'harmonie. Voir le tableau des phases de la société, I, D, 2, p. 65.

2. Fourier prévoit, parmi les premières institutions qui pourraient préparer le garantisme, des sortes de coopératives agricoles communales de production, d'achat et de vente, gérées par les producteurs eux-mêmes. Ces institutions auraient, selon lui, développé suffisamment la production

pour permettre à l'État de couvrir le déficit budgétaire.

3. C'est-à-dire le commerce, géré par les producteurs et consommateurs associés, où la tromperie n'est pas de mise, à la différence de la « civilisation », dans laquelle la recherche exclusive de l'intérêt individuel engendre le « commerce mensonger ».

4. Fourier est complètement étranger à l'idée marxiste de la lutte des classes.

2. — ANALYSE DE LA LIBERTÉ

Après la santé et la fortune, rien n'est plus précieux que la liberté, qu'il faut distinguer en corporelle et sociale. Cette deuxième n'est point celle que veulent nous procurer les sophistes.

Selon leur coutume d'envisager toute la nature en système simple, ils ont porté la manie du simplisme dans ce débat et n'ont pas su distinguer la liberté en simple, en composée et en surcomposée. Pendant plus de mille ans ils négligèrent la première des libertés, la matérielle ou corporelle : ce fut la religion chrétienne qui intervint puissamment pour faire affranchir les esclaves; mais avant le christianisme les philanthropes anciens réduisaient le genre humain à l'état de bête de somme, et au-dessous encore, puisqu'on obligeait cinq mille esclaves à s'entretuer dans une naumachie pour amuser les vertueux citoyens de Rome, qui, à défaut de vingt mille égorgés en masse, en faisaient massacrer deux cents, pièce à pièce, dans les combats de gladiateurs... Voilà quels furent, pendant mille ans, les nobles calculs de la philosophie sur la liberté matérielle. Tout bon républicain applaudissait à ces massacres, et, sans la religion chrétienne, les choses en seraient peut-être encore au même point.

Si l'on eût consulté, sur l'affranchissement des esclaves, les oracles de la sagesse, les Platon, les Aristote, ils auraient répondu par ce grand mot d'*impossibilité* dont la France a hérité. Le lumineux Aristote regardait si bien les esclaves comme bêtes de somme, gens étrangers à l'espèce humaine, qu'il posait en principe qu'*aucune vertu ne peut convenir à un esclave*. Il voulait les réduire en bêtes brutes, exclues du raisonnement et de la vertu même. Il était donc bien loin de songer à des recherches philanthropiques sur les moyens d'opérer l'affranchissement personnel démontré possible, puisqu'il existe dans tout l'occident d'Europe et autres lieux...

(Nous sommes conduits) à distinguer trois genres de liberté :

1. Liberté *simple* ou *corporelle*, sans liberté sociale.

C'est le sort du pauvre qui a un tout petit revenu. Du reste, il n'a aucun essor de passion. Phébon est bien libre d'aller à l'Opéra; mais il faudrait un écu pour y entrer : or, Phébon n'a tout à point que de quoi se nourrir et vêtir bien mesquinement. Il est libre d'aspirer au rang de député; mais il faudrait avoir de bonnes rentes, et il en est fort loin : avec sa fierté du beau nom d'homme libre, il n'a que des fumées en fait de liberté sociale. Il reste à la porte du traitement et de l'Opéra, et encore mieux à la porte du corps électoral ¹. Il n'est que membre passif de la société; ses passions n'y ont aucun essor actif; son opinion est dédaignée.

Cependant il est bien plus libre que l'ouvrier réduit à travailler sous peine de mourir de faim et n'ayant dans la semaine qu'un jour de liberté corporelle *active*, que le dimanche. Tous les autres jours, l'ouvrier est en liberté corporelle *passive* : l'atelier est pour lui un esclavage convenu, indirect, qui n'est pas moins gêne corporelle, comparativement à l'oisiveté et au bien-être du dimanche.

Nous distinguerons de même la liberté sociale en active et passive. Remarquons seulement qu'elle n'existe pas pour les deux classes d'hommes précités : ils n'ont que la liberté simple ou corporelle, qui est active chez le petit rentier et passive chez l'ouvrier, déjà moins malheureux que l'esclave, qui n'a de liberté corporelle ni en actif, ni en passif.

2. Liberté *composée divergente*. Elle comprend la *corporelle active* et la *sociale active*, le plein essor des passions : tel est l'état des sauvages; ils jouissent de ces deux libertés. Un sauvage délibère sur la paix et la guerre,

1. Le *Traité de l'association domestique et agricole*, d'où est tiré ce texte, parut en 1822. A cette époque, le régime électoral français était censitaire. Selon la loi électorale de 1817, était électeur tout citoyen âgé de trente ans et payant 300 francs au moins de contributions directes, ce qui représentait une large aisance. Pour être éligible, il fallait avoir quarante ans et payer 1 000 francs au moins d'impôts. En outre, il n'y avait pas d'indemnité parle-

mentaire. Fourier a donc raison d'écrire qu'il fallait, pour être député, « avoir de bonnes rentes ». Il n'y avait dans toute la France que 110 000 électeurs et 16 000 éligibles. Ce régime avait été aggravé, en 1820, par la loi du double vote, imposée par les ultras, selon laquelle les électeurs les plus imposés votaient deux fois, ce qui assurait une influence prépondérante aux nobles, grands propriétaires fonciers.

comme chez nous un ministre à portefeuille. Il a, autant qu'on peut l'avoir dans sa horde, le plein essor des passions de l'âme; il a surtout l'insouciance, bien très inconnu du civilisé. A la vérité, il est obligé de chasser et pêcher pour sa subsistance; mais ce travail *attrayant* pour lui ne lèse en rien sa liberté corporelle active. Un travail qui plaît n'est point une servitude, comme le serait la charrue pour le sauvage : sa chasse est pour lui un amusement, comme la vente pour le marchand. Croit-on qu'un marchand ait éprouvé une gêne corporelle quand il a dans sa matinée déployé cent pièces d'étoffes, débité force mensonges et vendu force culottes ? Cette fatigue est plaisir, travail attrayant, liberté corporelle. Et, pour preuve, notre marchand, fort content aujourd'hui, sera demain maussade et bourru s'il ne voit entrer aucun acheteur, s'il ne peut ni mentir, ni vendre.

On a vu que la liberté du sauvage est composée, puisqu'elle est corporelle active et sociale active; mais ces deux activités sont en divergence avec la destinée, avec le travail productif. Pour élever le sauvage aux libertés *actives convergentes*, il faudrait lui présenter le travail *productif attrayant*, celui qu'on exerce par séries passionnelles; alors il passerait à la liberté du troisième degré.

3. Liberté *composée convergente* ou *surcomposée*. Elle suppose l'unité d'adhésion, le consentement individuel de chacun, homme, femme et enfant, leur ligue passionnée pour l'exercice de l'industrie et pour le maintien de l'ordre établi. Cette troisième sorte de liberté est destinée¹ de l'homme.

T. A., t. I, p. 117-120; U. U., t. II, p. 151-157.

3. — LA « CIVILISATION » EST INCOMPATIBLE AVEC LA LIBERTÉ VÉRITABLE

Ces distinctions sur la liberté sont un peu minutieuses; mais, après tant de massacres pour la fausse liberté, n'est-il pas temps d'apprendre à connaître la véritable, dite

1. Fourier ne donne à ce mot aucun sens mystique. Il représente le « plan divin », c'est-à-dire

l'ordre naturel d'une société en harmonie avec l'essor des passions.

composée convergente, qui ne peut en aucun cas s'amalgamer avec la civilisation, puisqu'elle suppose unité d'adhésion au régime industriel et que parmi nous le peuple est partout en état de soulèvement intentionnel, comprimé par les sbires et les gibets ?

Il existe bien en civilisation une masse d'adhérents ou consentants dont le nombre se borne à peu près au huitième, tandis que les sept huitièmes sont mécontents. Quelques-uns le sont à demi et sans intention de soulèvement; mais la très grande majorité, composée des salariés et du petit peuple, s'insurgerait à l'instant où elle serait délivrée de la crainte des supplices. La multitude pauvre est donc réduite à la liberté simple ou corporelle. Son industrie est un esclavage indirect, un tourment dont elle voudrait s'affranchir.

Distinguons ensuite la portion de civilisés nommée bourgeoisie, artisans, petits propriétaires. On trouve dans leur nombre une grande majorité qui est mécontente de l'ordre établi et désire des changements, des admissions à tels ou tels droits. Elle ne jouit donc pas de la liberté sociale *active*, ou plutôt elle n'en jouit qu'à demi : elle est en dissidence avec l'ordre social; sa liberté n'est que de mode composé divergent, puisque ces bourgeois et artisans sont hors d'unité et d'adhésion passionnée.

Reste une minorité très faible, qui adhère à l'état civilisé tel qu'il est organisé. Cette minorité se compose des oisifs qui sont hors d'industrie productive, ou de quelques privilégiés qui envahissent les emplois lucratifs : ceux-là jouissent de la liberté composée semi-convergente; mais leur nombre est bien petit, et, de plus, ils sont rebelles à l'industrie¹, désirent encore beaucoup de changements dans l'ordre social et administratif, et n'ont pas pour l'avenir de garanties de leur bonheur présent.

Il est donc bien peu de civilisés qui approchent de la vraie liberté (mode composé convergent). Il sera même facile de prouver qu'aucun d'eux n'y atteint et que les monarques et les ministres en sont encore très éloignés; tandis que le peuple et la classe pauvre sont tout à fait réduits à la liberté simple ou corporelle; encore est-elle

1. C'est-à-dire au travail productif.

compromise par les conscriptions, la domesticité et la sujétion des femmes¹ et des enfants, qui ne jouissent pas en plein des libertés corporelles.

Quant à la liberté politique ou sociale, toute la classe pauvre en est entièrement privée et réduite à s'asservir dans les travaux salariés qui entraînent l'âme ainsi que le corps. Un subalterne qui aurait des opinions contradictoires avec celles de son chef serait renvoyé et privé de travail ; il ne jouit donc pas de la liberté sociale active, pas même du droit d'opinion et de sens commun. Partout où le pauvre hasarde une opinion contraire à celle du riche, il est éconduit malgré la justesse de ses avis et traité comme l'âne de la fable, qui paie de sa tête pour les fautes du lion.

Dans un tel état de choses, peut-on prétendre que la liberté sociale existe ? Non, puisqu'elle est réduite à cette petite minorité qui possède la richesse...

T. A., t. I, p. 120-122 ; *U. U.*, t. II, p. 157-160.

La liberté est illusoire si elle n'est pas générale : il n'y a qu'oppression là où le libre essor des passions est restreint à l'extrême minorité...

T. A., t. I, p. 124 ; *U. U.*, t. II, p. 162.

4. — LES DROITS DE L'HOMME

La pensée de Fourier est, là-dessus, assez confuse. On y retrouve la trace du Contrat social de Rousseau, que Fourier, d'ailleurs, n'avait jamais lu. Pour lui, le sauvage, dont il se fait une idée assez fantaisiste, surtout d'après les récits de voyages dans les mers du Sud et des descriptions de Tahiti découverte en 1606 et connue surtout après les voyages de Bougainville (1768), jouit de sept droits naturels qui constituent la « liberté composée divergente ». Ces droits sont la chasse, la pêche, la cueillette, la pâture, le vol exté-

1. Engels remarque que Fourier énonce pour la première fois cette vérité que « dans une société donnée le degré d'émancipation de la femme est la mesure naturelle de l'émancipation générale »

(*Anti-Dühring*, Éditions sociales, 1950, p. 299). Voir plus loin II, C, 12, p. 124. Les femmes au phalanstère seront les égales des hommes. Voir III, C, 5, p. 153.

rieur (c'est-à-dire le vol de ce qui appartient aux autres tribus), la ligue fédérale (les intrigues et cabales à l'intérieur de la tribu) et l'insouciance. Ces droits sont incompatibles avec un régime économique plus développé, avec la grande industrie. Mais l'homme ne peut y renoncer qu'à condition de retrouver dans ce nouvel état économique l'équivalence de ces sept droits. Ce n'est pas ce qui se produit en civilisation, où les prétendus droits de l'homme ne sont qu'une duperie. Il faut donc chercher par d'autres moyens à rendre à l'homme une liberté qui aujourd'hui lui échappe en réalisant les seuls droits naturels : le droit à la vie et le droit au travail, en lui garantissant par conséquent le minimum de ressources nécessaires à la vie. (Voir plus haut II, B, 10, p. 104, note 4.)

Le droit à la vie.

Le premier droit est le droit de se nourrir, de manger quand on a faim. Ce droit est dénié en civilisation par les philosophes et concédé par Jésus-Christ en ces mots :

N'avez-vous pas lu ce que fit David dans le besoin où il se trouva lorsque lui et ses compagnons furent pressés de la faim ? Comment il entra dans la maison de Dieu, mangea les pains de proposition et en donna à ceux qui étaient avec lui, quoiqu'il n'y eût que les prêtres à qui il fût permis d'en manger ?

Saint Marc, ch. II.

Jésus, par ces paroles, consacre le droit de prendre, **LORSQU'ON A FAIM**, le nécessaire où on le trouve; et ce droit impose au corps social le devoir d'assurer au peuple un minimum d'entretien : puisque la civilisation le dépouille du premier droit naturel, celui de chasse, pêche, cueillette, pâture, elle lui doit une indemnité. Tant que ce devoir n'est pas reconnu, il n'existe point de pacte social consenti réciproquement, il n'y a qu'une ligue d'oppression, ligue de la minorité qui possède, contre la majorité qui manque du nécessaire, et qui, par cette raison, tend à reprendre le cinquième droit, former des clubs ou ligues intérieures pour dépouiller les possesseurs ¹.

F. I., t. I, p. 391.

1. Fourier semble donc reconnaître, sinon comme socialement nécessaire, du moins comme théo-

riquement légitime, le droit de résistance à l'oppression, c'est-à-dire le droit à la révolution.

Le droit au travail.

L'Écriture nous dit que Dieu condamna le premier homme et sa postérité à travailler à la sueur de leur front; mais il ne nous condamne pas à être privé du travail d'où dépend notre subsistance. Nous pouvons donc, en fait de droits de l'homme, inviter la philosophie et la civilisation à ne pas nous frustrer de la ressource que Dieu nous a laissée comme pis aller et châtement, et à nous garantir au moins le droit au genre de travail auquel nous avons été élevés...

* * * * *

Nous n'aurons l'équivalent des quatre droits cardinaux¹ que dans un ordre social où le pauvre pourra dire à ses compatriotes, à sa phalange natale : « Je suis né sur cette terre; je réclame l'admission à tous les travaux qui s'y exercent, la garantie de jouir du fruit de mon labeur; je réclame l'avance des instruments nécessaires à exercer ce travail, et de la subsistance en compensation de ce droit de vol que m'a donné la simple nature. »

Nous avons donc passé des siècles à ergoter sur les droits de l'homme, sans songer à reconnaître le plus essentiel, celui du travail, sans lequel tous les autres ne sont rien.

T. A., t. I, p. 157-158; U. U., t. II, p. 179-180.

5. — LE MERCANTILISME DÉPRAVE LES SCIENCES

Fourier sent et marque très fortement que, dans le régime actuel, les sciences n'ont pas l'indépendance dont elles se prévalent, mais dépendent étroitement des forces économiques prédominantes, et spécialement du commerce. Les quatre « sciences incertaines » et même des « sciences fixes » comme la chimie ne servent qu'à assurer la tyrannie de l'argent, roi de la société civilisée. Thèse qui annonce très précisément le marxisme. Cf. Manifeste du Parti communiste : « La bourgeoisie a dépouillé de leur auréole toutes les activités qui passaient jusque-là pour vénérables et qu'on considérait avec un saint respect. Le médecin, le juriste, le prêtre, le poète, le savant, elle en a fait des salariés à ses gages » (Éditions sociales, p. 31).

1. Chasse, pêche, cueillette et pâture.

DÉPRAVATION DIRECTE DES SCIENCES : refus obstiné d'explorer les branches d'études négligées; mépris de l'expérience qui montre aux sophistes les neuf fléaux¹ pour fruit constant de leurs systèmes; jonglerie de persuader que tout est découvert², qu'il faut bafouer ceux qui apportent des inventions; esprit mercantile du monde savant, réduisant les sciences et les arts en tripot commercial et cabalistique, étouffant quiconque n'a pas la faveur des coterie philosophes.

DÉPRAVATION INDIRECTE DES SCIENCES : entre autres par le progrès de la chimie, qui ne travaille qu'à vexer le pauvre, en fournissant au commerce des moyens de dénaturer toutes les denrées : pain de pommes de terre, vin de bois d'Inde, faux vinaigre, fausse huile, faux café, faux sucre, faux indigo; tout n'est que travestissement dans les comestibles et fabrications³, et c'est sur le pauvre que s'exerce la gargote chimique : lui seul est victime de toutes ces inventions mercantiles, qui pourraient avoir d'utiles emplois dans un régime de relations véridiques, mais qui seront de plus en plus nuisibles jusqu'à la clôture de la civilisation⁴.

Sommaire du *Traité de l'association*, U. U., t. I, page 169.

1. Les neuf fléaux lympiques. (Voir I, D, 2, p. 65, note 2.)

2. Contre toutes les doctrines « immobilistes ».

3. L'industrie des produits de remplacement en France, principalement sous la Révolution et l'Empire, avait déterminé des progrès décisifs de la chimie constituée en science exacte et dotée de ses méthodes propres par Lavoisier. Les recherches de Chaptal contribuent à perfectionner l'extraction du sucre à partir de la betterave; de 1811 à 1823 Chevreul poursuit ses travaux sur les corps gras; en 1825 on avait trouvé à Orléans une méthode nouvelle de fabrication du vinaigre, et, pour remplacer les indigos anglais, sous l'impulsion de Napoléon, on cherche et on parvient, en 1810, à

tirer l'indigo de plantes indigènes, en particulier du pastel, ou vouède, cultivé surtout en Normandie.

4. Dans d'autres passages, Fourier montre que toutes les inventions, en civilisation, sont nécessairement tournées vers la guerre, qui n'est qu'un aspect, particulièrement révoltant, de la politique mercantile. Par là, elles contribuent à l'extermination massive des pauvres astreints au service militaire. Il s'appuie en particulier sur l'exemple d'une invention nouvelle : la fusée à la Congrève, du nom de son inventeur, le colonel anglais William Congrève, qui a permis, au début du XIX^e siècle, la fabrication et l'emploi des obus explosifs. Ce texte n'a pas vieilli. L'utilisation de l'énergie atomique lui donne un regain de jeunesse.

6. — LES QUATRE « SCIENCES INCERTAINES »

(Ce sont)... les quatre sciences qu'on a l'indulgence de nommer incertaines et qui mériteraient tout au moins le nom de trompeuses. Quel autre nom donner

à la métaphysique moderne, qui crée les sectes de matérialisme et d'athéisme¹ et jette le génie dans un cul-de-sac scientifique, en l'arrêtant à la controverse d'idéologie qui ne conduit à aucun résultat d'utilité; tandis que l'étude de l'attraction, tâche spéciale des métaphysiciens, aurait conduit en peu d'années à la découverte des lois d'harmonie passionnelle ?

à la politique qui vante les droits de l'homme et ne garantit pas le premier droit, le seul utile, qui est le droit au travail, dont l'admission aurait suffi à faire suspecter la civilisation qui ne peut ni le reconnaître, ni le concéder ?

à l'économisme, qui, promettant aux nations des richesses, n'enseigne que l'art d'enrichir les traitants² et sangsues, doubler les impôts, dévorer l'avenir par les emprunts fiscaux, et négliger toute recherche sur l'association domestique, base de l'économie ?

au moralisme, qui, après avoir prêché deux mille ans le mépris des richesses et l'amour de la vérité, a tout récemment accédé à prôner le système commercial civilisé : banqueroute, usure, agiotage et libre fourberie ?

Telles sont les quatre sciences qui dirigent le monde social, ou plutôt qui l'égarèrent depuis vingt-cinq siècles.

Elles sont déjà suspectes aux révolutionnaires mêmes qu'elles ont élevés : Bonaparte les élimina en masse de l'Institut, et ce fut peut-être l'acte le plus sensé de son règne. Mais, au lieu de se borner à les flétrir, il aurait dû proposer les études qu'elles ont négligées. Elles devaient,

1. Vraisemblablement contre Diderot, d'Holbach et Helvétius. Il est curieux de voir Fourier dénoncer le matérialisme, alors que ses thèses sur les rapports de la science et du régime économique sont nettement matérialistes. Un

exemple, entre autres, de l'immaturation et de la confusion, de l'inconséquence de la pensée fourriériste.

2. Financiers chargés de percevoir les impôts pour le compte de l'État.

de leur propre aveu, étudier *l'Homme, l'Univers et Dieu*; elles n'en ont rien fait.

T. A., t. I, p. 93-94; *U. U.*, t. II, p. 122-123.

7. — VANITÉ DE LA SCIENCE POLITIQUE

Les modernes, à force de compiler les rêveries des Anciens, ont épousé leurs préjugés, et notamment le plus ridicule, celui de fonder le bien sur les soins du gouvernement. Jamais les civilisations anciennes ou modernes n'ont imaginé une mesure qui ne reposât sur les gouvernements. Ignorent-ils pourtant que l'administration civilisée, en quelque sens qu'on l'organise, préfère son propre bien à celui du peuple? A quoi ont abouti ces théories qui prétendaient modérer les gouvernements? Qu'ont servi les responsabilités de ministres, les contre-poids d'autorité et autres paroles vides de sens? L'essai de ces visions scientifiques n'a servi qu'à nous convaincre que la nature du mécanisme civilisé force à rétablir bientôt les abus que l'on essaie de bannir. La civilisation étant une plaie sociale pour le globe, les vices lui sont nécessaires comme le virus est essentiel à la conservation d'un ulcère. Vos réformes, confiées aux soins des gouvernements, ne font qu'enraciner les abus. Après bien des déchirements, vous tombez sous leur joug, et vous ne gagnez à cette lutte que la conviction d'un asservissement insurmontable¹.

Par quelle fatalité les sciences modernes, qui ont atteint à une perfection gigantesque dans la physique et dans les arts, sont-elles restées pygmées dans la science subalterne de la politique? Le génie civilisé, dans les âges les plus brillants, n'inventa jamais rien pour le bonheur des peuples : dans Athènes comme dans Paris, le mendiant placé aux portes du palais attesta toujours la nullité de votre sagesse politique et la réprobation de la nature contre vos théories sociales.

M., 1851, p. 220-221.

1. Peut-on souhaiter condamnation plus nette de tous les réformismes ?

8. — SERVILITÉ DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE

Lorsque l'économie politique prit naissance chez les modernes, le commerce était déjà puissant et révérend; les Hollandais avaient déjà amoncelé des tonnes d'or; ils possédaient le secret d'acheter et vénaliser les cours¹ avant qu'on eût osé parler des économistes; bref, le commerce était un géant et l'économie politique n'était qu'un pygmée. Quand elle entra en lice avec lui, déjà les ports fourmillaient d'armateurs opulents, déjà les capitales étaient remplies de ces banquiers à grands falbalas, qui sont dans l'intimité des ministres et traitent le corps diplomatique. On ne pouvait plus, comme dans l'antiquité, faire du commerce un objet de risée; les coffres-forts sont ce qu'il y a de plus respectable en civilisation, surtout dans notre siècle... Dès lors, l'économie politique fut réduite à débiter d'autant plus humblement avec le commerce qu'il n'y avait chez ses auteurs ni appui de la fortune, ni doctrine établie. Elle avait tout à créer; l'antiquité n'avait laissé sur le commerce que des ricanements qui ne sont pas des dogmes. Il fallut donc s'isoler de la belle antiquité, et les pauvres économistes, abandonnés à eux-mêmes, durent adopter des dogmes modestes et timides, comme il convient à quelques savants inconnus, qui, pour leur entrée dans le monde, ont à lutter contre les Crésus du siècle.

L'issue d'un tel combat ne pouvait être douteuse. L'économie ne fit qu'une ombre de résistance. L'honneur en est dû à Quesnay, chef de la secte française². Il essaya de faire entendre la vérité, il mit en avant des dogmes qui tendaient à subordonner le commerce aux intérêts de l'agriculture. Mais la cabale anglaise, qui était vendue au commerce, l'emporta à l'aide de quelques intrigues religieuses. La philosophie, qui commençait à entrer en guerre avec le sacerdoce, avait besoin de fortifier son parti; elle jugea prudent de s'allier avec les coffres-forts et de caresser le commerce qui commençait

1. Fourier veut dire sans doute : corrompre les ministres et l'entourage des souverains.

2. Fourier cite souvent avec

éloge Quesnay et les physiocrates. Mais il ne les a connus que très superficiellement. (Cf. plus haut, II, A, 5, p. 79.)

à jouer un grand rôle¹. En conséquence, les économistes s'attelèrent à l'envi au char du commerce. Ils le proclamèrent infaillible comme les anciens papes². Ils déclarèrent que le négociant, dans ses opérations, ne pouvait jamais s'écarter des voies du bien public et devait, en conséquence, jouir d'une absolue liberté³. Tous les dogmes furent accommodés à ce paradoxe.

La renommée n'eut plus assez de voix pour prôner les trafiquants. On vit les Raynal, les Voltaire et tout ce qu'il y avait de plus marquant dans la philosophie s'agenouiller devant le veau d'or qu'ils méprisaient en secret : car quand Voltaire dédiait sa *Zaïre* à un marchand de Londres, qu'il accablait de fades compliments, il n'était pas plus sincère qu'en dédiant son *Mahomet* au pape Benoist. Voltaire était lui-même consommé dans les ruses mercantiles, il excellait à tromper les libraires. Il savait donc bien quelle estime est due au bel art du trafic; il savait bien que le négociant est ami de l'obscurantisme, qu'il affiche en tous pays le mépris des sciences et des arts, qu'il se moque même de l'encens que lui donnent quelques littérateurs et bafoue leurs compliments comme fadaïses qui ne servent point à remplir sa caisse; mais le besoin de grossir le parti philosophique fit admettre indifféremment toutes recrues, et les marchands furent élevés aux nues parce qu'ils formaient une classe déjà puissante, mais encore neutre, toute prête à se livrer au premier qui voudrait s'emparer d'elle.

M., 1853-1856, p. 83-85.

1. Cette analyse est incomplète, bien qu'elle soit assez pénétrante. Fourier voit bien le lien étroit qui s'établit au XVIII^e siècle entre la philosophie (et spécialement l'économie politique) et la grande bourgeoisie financière, qui était alors la classe montante et révolutionnaire et combattait le régime féodal et l'idéologie religieuse qui le traduisait. Il a tort seulement de voir là un calcul des philosophes, désireux de se ménager des appuis, et une sorte de « trahison des clercs ». Cette com-

plaisance de la philosophie à l'égard du capitalisme naissant exprimait, sous la forme d'une lutte idéologique, la lutte de la bourgeoisie contre la féodalité.

2. On sait que les papes, qui n'étaient plus infaillibles du temps de Fourier, le sont redevenus depuis le Concile du Vatican en 1870.

3. Il s'agit du fameux principe de l'économie politique classique : *laissez faire, laissez passer*. (Voir plus haut, II, A, 8, p. 83 et suiv.)

9. — ACTION RÉCIPROQUE DU COMMERCE
ET DE LA SCIENCE¹

En se décidant à prôner le commerce, ils (les philosophes et savants) n'ont considéré que le poids de l'or, l'énormité et la rapidité des fortunes mercantiles, l'indépendance attachée à cet état qui est le plus libre et le plus favorable aux développements de l'ambition, l'air de haute spéculation² répandu sur de viles manœuvres que le dernier lourdaud peut concevoir et diriger au bout d'un mois (si on les lui enseigne, car on n'enseigne rien dans le commerce); enfin, le faste des agioteurs et des accapareurs qui rivalisent avec les grands de l'État.

Tout cet éclat a ébloui les savants, réduits à tant de veilles et d'intrigues avant de gagner quelques écus, avant d'obtenir quelque avilissante protection. Ils ont été étourdis, désorientés à l'aspect de Plutus³ commerciaux; ils ont hésité entre la flagornerie et la critique. Enfin le poids de l'or a emporté la balance; ils sont devenus définitivement les très humbles valets des marchands et les admirateurs de la science mercantile qu'ils avaient tant persiflée.

Eh! comment ne pas admirer ces agioteurs, ces hommes qui,

... sachant pour tout secret

Cinq et quatre font neuf, ôtez deux, reste sept,

(BOILEAU)

parviennent avec une telle science à acquérir un palais dans la ville où ils étaient arrivés en sabots?

1. Dans les deux extraits qui suivent, Fourier esquisse les rapports bilatéraux de la science et du régime économique, dans un esprit très voisin du marxisme : c'est la puissance du commerce, antérieure, comme on vient de le voir, à la naissance de l'économie politique, qui agit sur la science nouvelle et la met à son service (action première de l'infrastructure économique sur la superstructure idéologique); mais la science, une fois

développée et respectée, contribue à fortifier le commerce (réaction de la superstructure sur l'infrastructure).

2. Cette phrase peut servir à faire comprendre l'évolution du mot spéculation depuis son sens étymologique (théorie, contemplation désintéressée), jusqu'à son sens actuel (combinaison commerciale et bancaire, agiotage).

3. Plutus, dieu de la Richesse.

On les voit, dans les capitales, mener un train de vie splendide à côté des savants que dévore la misère; un philosophe admis dans le salon d'un agioteur s'y trouve à table entre le courtisan et l'ambassadeur. Quel parti prendre en pareil cas, sinon de vanter les Saints du Jour?

Car, en civilisation, on ne fait pas son chemin avec la vérité, et voilà comment les philosophes, tout en nourrissant une haine secrète contre le commerce, ont pourtant fléchi devant le veau d'or et n'osent écrire une page sans faire retentir les louanges du commerce immense et de l'immense commerce.

Q. M., p. 339-340.

Ces extorsions, cette tyrannie¹, ne proviendrait-elle pas de quelque erreur commise par la politique moderne? Cette science rampante n'a pas osé faire l'analyse du commerce, de ses caractères qu'il faut distinguer en genres et en espèces, de sorte que le monde social ne sait pas ce que c'est que le commerce. Quelques flagorneurs de l'agiotage dépeignent les marchands comme une légion de demi-dieux; chacun reconnaît au contraire qu'ils sont une légion de fourbes; mais, à tort ou à raison, ils ont envahi l'influence; tous les philosophes sont pour eux, le ministère même et la cour fléchissent devant les vautours mercantiles, tout suit l'impulsion donnée par la science dite *économique*, et, par suite, le corps social tout entier se soumet aux rapines mercantiles, de même que l'oiseau, fasciné par le serpent, va se rendre dans la gueule du reptile qui l'a charmé.

N. M., p. 392.

10. — CORRUPTION DE LA MORALE

« ... Il eût fallu dans votre théorie ménager les sciences révérees, comme la tendre morale, douce et pure amie du commerce. » Eh! c'est par son alliance avec le commerce et le mensonge qu'elle est devenue méprisable, elle a apostasié à ses derniers moments; elle était

1. Tyrannie du commerce, et spécialement du « monopole insulaire » de l'Angleterre.

excusable dans ses erreurs quand elle prêchait le mépris des richesses, en se fondant sur ce qu'il est presque impossible de les gagner en civilisation par la voie de la justice¹; elle a perdu ses droits à l'estime en transigeant avec l'esprit mercantile. Si elle l'eût attaqué par une recherche du régime véridique, elle se serait ouvert une belle issue de civilisation, une brillante carrière de progrès social; elle a cédé lâchement au vice heureux, elle a embrassé le culte du veau d'or, comment peut-elle prétendre à la considération?

N. M., p. 162.

II. — MORALES THÉORIQUES CONTRE MORALES VÉCUES

La morale est « vicieuse par double raison » : l'une parce qu'elle favorise « celui qui la prend pour masque, et non pour guide », l'autre « que ses dogmes sont contradictoires et la plupart impraticables » (N. M., p. 163). Il en résulte qu'à côté des morales théoriques existent des « contre-morales » vécues, supérieures en un sens aux premières, en ce qu'elles laissent aux passions leur libre essor. Mais cet essor est subversif en civilisation. Fourier ne conseille donc pas les « vices » comme on l'en a accusé. Les mauvaises mœurs sont le fait de la civilisation et ne pourront exister dans le régime sociétaire où le libre essor des passions trouve dans les institutions les contrepoids nécessaires. Notons que les reproches que l'on a faits dans ce domaine à Fourier ont été repris contre toutes les doctrines socialistes, en particulier contre le marxisme. Marx et Engels y ont une fois pour toutes répondu. Voir, par exemple, le Manifeste du Parti communiste (Éditions sociales, p. 45).

Dix mille systèmes de morale enseignent à réprimer les passions, vingt et trente mille systèmes excitent à les satisfaire. Au théâtre et dans les romans, on ne voit que la CONTRE-MORALE un peu fardée, mais tendant presque

1. La morale, qui s'occupe de réprimer les passions, alors qu'il faut assurer leur libre essor, est nécessairement malfaisante. Fourier reconnaît pourtant que l'ascétisme est inévitable dans un régime où les hommes ne peuvent encore se procurer assez de res-

sources pour satisfaire tous leurs besoins. Mais, dans le régime futur, où l'abondance des biens les rendra accessibles à tous, une morale répressive n'a plus de raison d'être. Marx a repris ces idées notamment dans la *Sainte Famille*, en se référant à Fourier.

ouvertement à servir les passions, les faire naître, les stimuler, leur indiquer des ruses pour atteindre au but...

La contre-morale n'a été que peu ou point étudiée : c'est une analyse qui pourrait fournir un ouvrage spécial très intéressant, et fâcheux pour les moralistes, dont elle confondrait les systèmes...

Examinons cette galerie de contre-moralistes, où l'enseignement donné par les *théâtres* et les *romans* est si bien pratiqué par le *monde galant*. Quel cas fait-il des 10 000 systèmes de morale douce et pure qui défend à la grisette d'avoir un amant, et plus encore d'en avoir deux ou trois ? Conseillez-lui de quitter ses amants pour goûter les charmes de la vertu morale : elle répondra que la vertu consiste à n'avoir qu'un amant de cœur, avec le milord pot-au-feu ¹.

Et dans toutes les branches du monde galant, on trouve des contre-morales bien établies, ayant leurs principes, leurs doctrines exactement suivies ; tandis que les dogmes de la morale ne sont pratiqués de personne. Ce sont des masques dont s'affuble l'hypocrisie.

Passons aux *consciences de métier*. Persuaderez-vous à un fermier qu'il est immoral quand il grivèle sur la part du propriétaire ? Et tous les commerçants qui attrapent leurs acheteurs écouteront-ils les remontrances de la morale qui leur apprend, selon Fénelon, qu'il vaut mieux mourir que de dire un mensonge ? Essayez de prêcher cette morale aux maquignons.

Chaque métier a sa contre-morale et ses principes : un domestique dit : « Qui mange bien et bien boit ne fait point de tort à son maître » ; en vertu de ce principe, il fait main basse sur les provisions coûteuses et les vins fins.

Le haut commerce est une classe à part en contre-morale ; il place la vertu dans les grands crimes ; affamer le pays, paralyser les fabriques par des accaparements, c'est dans le commerce un titre à la considération générale et à celle des moralistes mêmes, qui prônent tous les crimes heureux. Quelquefois le commerce, par ses menées d'accaparement, renverse un empire (Napoléon). C'est du grandiose en contre-morale.

1. L'ami sérieux qui l'entretient.

Les *femmes* de bonnes mœurs y ont un rôle déguisé; elles sont toutes d'accord à esquiver les lois sacrées de la fidélité conjugale, sauf à éviter la publicité. Leur thème est : « Si on prévient les éclats, et que tout se passe discrètement, il n'y a aucun mal. » A ce prix, elles ont le droit de gloser sur les travers du monde galant dont elles ne font pas partie, à ce qu'elles disent.

Les *enfants* sont les échos de la nature contre la morale; ils sont tous ligués pour s'en affranchir; ils ne trouvent leur bonheur que dans les passe-temps défendus par leurs moraux précepteurs, briser, ravager, quereller, insulter; ils honorent celui qui excelle dans ces prouesses, et ils raillent, ils maltraitent celui qui a du penchant à obéir aux pédants.

Les *extra-sociaux*, et d'abord les passifs ou esclaves. Aristote ne sait quelle vertu peut convenir à un esclave : pourquoi donc votre civilisation perfectible crée-t-elle des classes qui ne peuvent convenir ni à la vertu, ni aux bonnes mœurs? Un maître viole ou séduit la femme, la fille de son esclave, et la morale oblige l'esclave à tout endurer, même les coups de knout qu'on lui donnera s'il se plaint du viol de sa femme.

Les *extra-sociaux* actifs, tels que chevaliers d'industrie, prostituées, agitateurs; et, dans le genre subalterne, les filous et voleurs de grand chemin, les forçats libérés imbus de la contre-morale du bagne ou des prisons; les mendiants spéculatifs, ayant leur chef, leurs statuts; toute cette catégorie qui rompt en visière à la société forme encore une puissante cohorte dans l'échelle de la contre-morale.

Enfin le *grand monde* et les gens de cour : ils ne se croient pas tenus de pratiquer la morale; ils la regardent comme un ressort bon à contenir le peuple et la bourgeoisie; ils voient dans la morale une gendarmerie intellectuelle qui veille à leur sûreté; ils commandent à la morale et ne lui obéissent pas, ne suivent que leurs fantaisies antimorales.

Les *asservis*, entraînés par les circonstances : des militaires qui, par état, ne peuvent pas songer à mariage, à moins de bonne dot, sont obligés à rechercher des unions illicites, adultères, fornications : il en est de même des voyageurs, des prêtres non mariés, des jeunes gens

pauvres et des jeunes filles non demandées en mariage; toute cette classe est entraînée par la contre-morale...

Déduisant cette kyrielle de classes adonnées à la contre-morale, quelle classe reste-t-il pour la morale? Ceux qui la prêchent par métier. S'ensuit-il qu'ils la pratiquent?

F. I., t. II, p. 765-771.

12. — LA CONDITION DES FEMMES

En thèse générale, les progrès sociaux et changements de période s'opèrent en raison du progrès des femmes vers la liberté, et les décadences d'ordre social s'opèrent en raison du décroissement de la liberté des femmes.

... L'extension des privilèges des femmes est le principe général de tous progrès sociaux.

Je ne prétends pas faire la critique de l'éducation civilisée, ni insinuer qu'on doive inspirer aux femmes un esprit de liberté. Certes, il faut que chaque période sociale façonne la jeunesse à révéler les ridicules dominants; et, s'il faut, dans l'ordre barbare, abrutir les femmes, leur persuader qu'elles n'ont point d'âme pour les disposer à se laisser vendre au marché et enfermer dans un sérail, il faut de même, dans l'ordre civilisé, hébéter les femmes dès leur enfance pour les rendre convenables aux dogmes philosophiques, à la servitude du mariage et à l'avilissement de tomber sous la puissance d'un époux dont le caractère sera peut-être à l'opposé du leur¹. Or, comme je blâmerais un barbare qui élèverait ses filles pour les usages de la civilisation où elles ne vivront jamais, je blâmerais de même un civilisé qui élèverait ses filles dans un esprit de liberté et de raison

1. Cf. *Traité de l'association* (T. A., II, p. 274 [note], et U. U., t. IV, p. 189) : « Les Turcs enseignent aux femmes qu'elles n'ont point d'âme et ne sont pas dignes d'entrer en paradis. Les Français leur persuadent qu'elles n'ont point de génie et ne sont pas faites

pour prétendre aux fonctions éminentes, aux palmes scientifiques. C'est la même doctrine, sauf la différence des formes, grossières en Orient, polies en Occident, et s'affublant chez nous de galanterie pour masquer l'égoïsme du sexe fort. »

propre aux sixième et septième périodes, où nous ne sommes pas parvenus¹.

Si j'accuse l'éducation actuelle et l'esprit servile qu'elle inspire aux femmes², je parle comparativement à d'autres sociétés où il deviendra inutile de dénaturer leur caractère à force de préjugés. Je leur indique le rôle distingué où elles pourront atteindre d'après l'exemple de celles qui ont surmonté l'influence de l'éducation et résisté au système oppressif que nécessite le lien conjugal. En signalant ces femmes qui ont su prendre leur essor, depuis les viragos comme Marie-Thérèse, jusqu'à celles de nuances radoucies comme les Ninon et les Sévigné, je suis fondé à dire que la femme, en état de liberté, surpassera l'homme dans toutes ses fonctions d'esprit ou de corps qui ne sont pas l'attribut de la force physique³.

Déjà l'homme semble le pressentir, il s'indigne et s'alarme lorsque les femmes démentent le préjugé qui les accuse d'infériorité. La jalousie masculine a surtout éclaté contre les femmes auteurs; la philosophie les a écartées des honneurs académiques et renvoyées ignominieusement au ménage.

1. Idée très juste mais incomplète : il faut que les idées d'une époque correspondent à la réalité sociale de cette époque. Mais Fourier méconnaît ici que, dans la mesure où aujourd'hui préforme demain, certaines des idées actuelles portent en elles, en un certain sens, celles de la société nouvelle. Aussi, par exemple, une forme nouvelle d'humanité, qui annonce l'homme socialiste, naît dès aujourd'hui au sein du prolétariat en lutte pour créer la société sans classes, bien que cette société n'existe pas encore chez nous.

2. « Une femme civilisée n'étant destinée qu'à soigner le pot-au-feu, et ressarcir les culottes d'un époux, il est bien forcé que l'éducation lui rapetisse l'esprit et la dispose au subalterne emploi d'écumer le pot et ressarcir les vieilles culottes » (*T. A.*, t. II, p. 271 note ; *U. U.*, t. IV, p. 187).

3. Contrairement à Proudhon, qui ne s'élève pas au-dessus des lieux communs les plus éculés sur l'infériorité de la femme, à Auguste Comte, qui, s'il prétend lui réserver dans la société positiviste un rôle de « prêtresse spontanée de l'humanité », l'écarte de toute fonction sociale active, en dehors de la littérature et des arts, conformes au caractère du « sexe affectif », Fourier, d'accord sur ce point avec les saint-simoniens, eut une vue ample et juste du rôle et de l'avenir de la femme. Il affirme hardiment que les femmes peuvent être, dans tous les modes d'activité, égales ou supérieures aux hommes : « On a toujours vu depuis Sémiramis sept grandes reines pour une médiocre, tandis qu'on voit couramment sept rois médiocres pour un grand roi » (*T. A.*, t. II, p. 271 ; *U. U.*, t. IV, p. 186).

Cet affront n'était-il pas dû aux femmes savantes? L'esclave qui veut singer son maître ne mérite de lui qu'un regard de dédain. Qu'avaient-elles à faire de la banale gloire de composer un livre, d'ajouter quelques volumes à des millions de volumes inutiles? Les femmes avaient à produire non pas des écrivains, mais des libérateurs, des Spartacus politiques, des génies qui concerassent les moyens de tirer leur sexe d'avilissement.

C'est sur les femmes que pèse la civilisation. C'était aux femmes à l'attaquer. Quelle est aujourd'hui leur existence? Elles ne vivent que de privations, même dans l'industrie, où l'homme a envahi jusqu'aux minutieuses occupations de la couture et de la plume, tandis qu'on voit des femmes s'escrimer aux pénibles travaux de la campagne. N'est-il pas scandaleux de voir des athlètes de trente ans accroupis devant un bureau et voiturant avec des bras velus une tasse de café, comme s'il manquait de femmes et d'enfants pour vaquer aux vétilleuses fonctions du bureau et du ménage?

Quels sont donc les moyens de subsistance pour les femmes privées de fortune? La quenouille, ou bien leurs charmes quand elles en ont. Oui, la prostitution plus ou moins gazée, voilà leur unique ressource, que la philosophie leur conteste encore; voilà le sort abject auquel les réduit cette civilisation, cet esclavage conjugal qu'elles n'ont pas même songé à attaquer; et cette inadvertance est impardonnable depuis la découverte d'Otaïti, dont les mœurs étaient un avertissement de la nature et devaient suggérer l'idée d'un ordre social qui pût réunir la grande industrie avec la liberté amoureuse¹. C'était le seul problème digne d'exercer les femmes auteurs; leur indolence, à cet égard, est une des causes qui ont accru le mépris de l'homme. L'esclavage n'est jamais plus méprisable que par une aveugle soumission qui persuade à l'oppresser que sa victime est née pour l'esclavage.

Q. M., p. 195, 220 et 221.

1. La haine de la famille civilisée et l'amour du changement conduisent Fourier à prôner la « liberté amoureuse »; avec cette réserve toutefois qu'il estime qu'elle ne pourra se réaliser avant

plusieurs générations d'harmoniens. Il méconnaît cependant le fait que, l'indépendance de la femme assurée, la famille, dans la société socialiste, prend une forme et une dignité nouvelles.

13. — SUR LE MARIAGE

La jeune fille n'est-elle pas une marchandise exposée en vente à qui veut en négocier l'acquisition et la propriété exclusive ? Le consentement qu'elle donne au lien conjugal n'est-il pas dérisoire et forcé par la tyrannie des préjugés qui l'obsèdent dès son enfance ? On veut lui persuader qu'elle porte des chaînes tissées de fleurs ; mais peut-elle se faire illusion sur son avilissement, même dans les régions boursoufflées de philosophie, telles que l'Angleterre, où les hommes jouissent du droit de conduire leur femme au marché, la corde au cou, et la livrer comme une bête de somme à qui veut en payer le prix ?

Q. M., p. 192.

A parler net, les pères jouent un vilain rôle en civilisation quand ils ont des filles à marier. Je conçois que l'amour paternel puisse les aveugler sur l'infamie des démarches et cajoleries qu'ils mettent en usage pour amorcer les épouseurs ; mais au moins ne s'aveugleront-ils pas sur les inquiétudes et les disgrâces attachées à un pareil rôle.

Q. M., p. 168, note.

14. — L'ADULTÈRE ET L'AVORTEMENT ¹

L'adultère est déclaré crime, et pourtant un homme jouit dans la bonne société d'une considération proportionnée au nombre de ses adultères connus et affichés. On admire, on prône un Richelieu, un Alcibiade, qui ont suborné une infinité de femmes mariées ; mais quel cas fait-on d'un homme qui, voulant obéir aux lois et à la religion, conserve sa virginité pour l'apporter en cadeau de noces à sa femme ? Un tel homme est persiflé par tout le monde. En fait d'adultère comme de duel, la loi est

1. Ce texte, emprunté à la *Théorie des quatre mouvements*, se retrouve presque identique dans

le *Traité d'association* (*T. A.*, t. II, p. 405-406 ; *U. U.*, t. III, p. 100 et suiv.).

neutralisée par l'opinion qui n'est favorable qu'aux supercheries amoureuses, et même au dévergondage. En effet, on note d'infamie une pauvre fille qui se laisse faire un enfant sans la permission de la municipalité; on la déclare coupable, lors même qu'elle a été fidèle à son amant. Mais comparez la conduite de cette jeune fille avec celle des honnêtes femmes! Or qu'est-ce qu'une honnête femme en France? C'est une dame qui a communément trois hommes à la fois, à savoir: le mari, l'amant en pied et quelque ancien titulaire qui revient de temps à autre user de ses droits, à titre d'ami de la maison, le tout sans compter les passades. En menant ce train de vie, elle obtient de plein droit un brevet d'honnête femme. Soit dit sans blâmer les dames qui se divertissent, elles n'auront jamais tant d'amants que leurs maris ont de maîtresses, avant et après le mariage ¹.

L'opinion, si ridicule par ses injustices, l'est encore plus par ses contradictions: témoin les filles enceintes; on leur fait un crime de la grossesse, et un crime de l'avortement volontaire; cependant, si elles tiennent à l'honneur, elles doivent aviser aux moyens de conserver l'honneur en effaçant les traces de leur faiblesse. Ce ne sont donc point les filles qui sont blâmables de se faire avorter dans le commencement de la grossesse où le fœtus n'est pas vivant ², c'est l'opinion qui est ridicule de déclarer l'honneur perdu pour l'action très innocente de faire un enfant. Les coutumes, en Suède, sont sur ce point bien plus sensées que dans le reste de l'Europe; elles ne déshonorent point une fille enceinte, et, de plus, elles défendent aux maîtres de renvoyer, pour cause de grossesse, une fille domestique à qui l'on n'aurait pas d'autre délit à reprocher.

Q. M., p. 210, note.

1. « Les femmes sont bien plus cocues que les hommes; et, si le mari en porte d'aussi hautes que le bois du cerf, on peut dire que celles de la femme s'élèvent à la

hauteur des branches d'arbre » (*Q. M.*, p. 187).

2. Physiologie singulière, puisqu'il y a vie à toutes les étapes de la formation de l'embryon.

D. — LE MONDE A L'ENVERS

I. — LES CONTRADICTIONS ÉCONOMIQUES

(Les économistes sont incapables de donner l'analyse du mal) parce qu'ils ne veulent pas en avouer l'étendue, confesser que tout est vicieux dans le système industriel, qu'il n'est en tous sens qu'un monde à rebours¹. Jugeons-en par un demi-aveu échappé récemment à M. de Sismondi² : il a reconnu que la consommation s'opère en *mode inverse*, qu'elle se fonde sur les fantaisies des oisifs et non sur le bien-être du producteur; c'est déjà un premier pas vers la sincérité analytique : mais le mécanisme inverse est-il borné à la consommation? N'est-il pas évident :

— que la *circulation est inverse*, opérée par des intermédiaires nommés *marchands, négociants*, qui, devenant propriétaires du produit, rançonnent le producteur et le consommateur et sèment les désordres dans le système industriel par leurs menées d'accaparement, agiotage, fourberie, extorsion, banqueroute, etc.;

— que la *concurrence est inverse*, tendant à la réduction des salaires, et conduisant le peuple à l'indigence par les

1. Cette expression se rencontre très souvent sous la plume de Fourier pour caractériser la civilisation. Il déclare l'emprunter au jugement populaire : « Le peuple, en pressentiments sur la destinée, est meilleur juge que les savants ; il donne à l'État civilisé le nom de *monde à rebours*, idée qui implique la possibilité d'un monde à droit sens dont il restait à découvrir la théorie » (N. M., p. 14).

2. SIMONDE DE SISMONDI (1773-1842), historien et économiste, avait été d'abord un adepte du libéralisme économique et un disciple d'Adam Smith. Mais, à la suite des crises de 1815 et 1818,

vivement ému par la misère des ouvriers des manufactures, il se rend compte de ce qu'il y a d'artificiel et d'erroné dans les constructions abstraites du libéralisme. Dans ses deux grands ouvrages : *Nouveaux principes d'économie politique* et *Études sur l'économie politique*, il critique vigoureusement l'économie classique, et ses arguments annoncent ceux des socialistes et de Marx. Il est donc beaucoup moins loin de Fourier que ce dernier, qui ne le connaissait probablement que par des polémiques de journaux, ne le croit.

progrès de l'industrie : plus elle s'accroît, plus l'ouvrier est obligé d'accepter à vil prix un travail trop disputé; et, d'autre part, plus le nombre des marchands s'accroît, plus ils sont entraînés à la fourberie par la difficulté des bénéfices.

Voilà déjà trois ressorts dirigés en mode inverse dans le mécanisme industriel; j'en compterais facilement trente... : pourquoi n'en avouer qu'un, celui de la consommation inverse?

N. M., p. 33.

2. — LES INTÉRÊTS PRIVÉS CONTRE L'INTÉRÊT GÉNÉRAL

On voit chaque classe intéressée à souhaiter le mal des autres et mettant partout l'intérêt individuel en contradiction avec le collectif¹. L'homme de loi désire que la discorde s'établisse dans toutes les riches familles et y crée de BONS PROCÈS. Le médecin ne souhaite à ses concitoyens que BONNES FIÈVRES et BONS CATARRHES; il serait ruiné si tout le monde mourait sans maladie; et de même l'avocat, si chaque démêlé s'accommodait arbitralement. Le militaire souhaite une BONNE GUERRE, qui fasse tuer moitié des camarades, afin de lui procurer de l'avancement. Le pasteur est intéressé à ce que *le mort donne*, et qu'il y ait de BONS MORTS, c'est-à-dire des enterrements à mille francs pièce. L'éligible souhaite une BONNE PROSCRIPTION qui exclue moitié des titulaires et lui facilite l'accès². Le juge désire que la France

1. Fourier, par simple observation de la réalité, prend le contre-pied de l'absurde optimisme professé par les économistes anglais et français, et qui règne encore aujourd'hui dans l'école dite libérale : selon cette thèse, les intérêts particuliers s'accordent spontanément entre eux, et leur somme constitue l'intérêt général. Il ne peut y avoir que des désaccords apparents. Selon Bentham, le « bien de la ruche » et le « bien de l'abeille » doivent coïncider. A ces « harmonies éco-

nomiques », comme dira plus tard Bastiat, Fourier se borne à opposer des exemples décisifs.

2. Avec le système électoral censitaire, les listes d'éligibles, dressées par les préfets, ne comprenaient que très peu de noms. Certains collèges électoraux n'avaient le choix qu'entre trois ou quatre personnes. On comprend dans ces conditions le souhait d'un riche ambitieux ! Sur le système électoral en 1822, voir II, C, 2, p. 108, note 1.

continue à fournir annuellement 45 700 CRIMES, car, si on n'en commettait aucun, les tribunaux seraient anéantis. L'accapareur veut une BONNE FAMINE qui élève le prix du pain au double et au triple; *item* du marchand de vin, qui ne souhaite que BONNES GRÊLES sur les vendanges et BONNES GELÉES sur les bourgeons. L'architecte, le maçon, le charpentier désirent un BON INCENDIE qui consume une centaine de maisons pour activer leur négoce.

Enfin la civilisation ne présente que le risible mécanisme de portions du tout agissant et votant chacune contre le tout.

T. A., t. I, p. XXXVI; U. U., t. I, p. 38.

3. — PLACE A L'HARMONIE SOCIALE : LA RÉVOLUTION PACIFIQUE

Nos prétentions en réformes sociales n'engendrent qu'orages et déchirements : la marche de nos sociétés est comparable à celle de l'Aï¹, dont chaque pas est compté par un gémissement. Ainsi que lui, la civilisation s'avance avec une inconcevable lenteur à travers les tourmentes politiques : à chaque génération elle essaie de nouveaux systèmes qui ne servent, comme les ronces, qu'à teindre de sang les peuples qui les saisissent.

Enfin le terme des malheurs sociaux, le terme de l'enfance politique du globe est arrivé : nous touchons à la grande métamorphose qui semblait s'annoncer par une commotion universelle. C'est vraiment aujourd'hui que le présent est gros de l'avenir et que l'excès des souffrances doit amener la crise du salut. A voir la continuité des secousses politiques, on dirait que la nature fasse effort pour secouer un fardeau qui l'opprime : les guerres, les révolutions embrasent incessamment tous les points du globe; les orages à peine conjurés renaissent

1. Il s'agit de l'aï, ou paresseux, animal de l'Amérique du Sud, de l'ordre des édentés, qui ne se meut sur le sol qu'avec la plus extrême difficulté. Fourier, dont

l'érudition est vaste, mais superficielle, aurait-il pris ce terme pour un nom propre, et un animal pour un homme ?

de leurs cendres; les esprits de parti s'enveniment sans nul augure de conciliation; le corps social est devenu ombrageux, délateur, pétri de vices, familier avec toutes les monstruosité, jusqu'à s'allier aux barbares pour la persécution des chrétiens; la fortune publique n'est plus qu'une proie livrée aux vampires d'agiotage; l'industrie est devenue, par ses monopoles et ses excès, une punition pour les peuples réduits au supplice de Tantale, et affamés au sein de leurs trésors; l'ambition coloniale a fait naître un nouveau volcan; l'implacable fureur des Nègres changerait bientôt l'Amérique en un vaste sépulcre et vengerait par le supplice des conquérants les races indigènes qu'ils ont anéanties; le commerce, émule des cannibales, raffine les atrocités de la traite et insulte aux décrets bienfaisants d'un congrès de souverains¹. L'esprit mercantile a étendu la sphère des crimes. A chaque guerre il porte les ravages dans les deux hémisphères; nos vaisseaux n'embrassent le monde entier que pour associer les barbares et sauvages à nos vices et à nos fureurs; la terre n'offre plus qu'un affreux chaos d'immoralité, et la civilisation devient plus odieuse, aux approches de sa fin².

C'est au plus profond de l'abîme qu'une invention fortunée apporte aux civilisés la *boussole sociale*...

La fortune enfin nous devient propice, le sort est désarmé, et l'invention de la théorie sociétaire nous ouvre l'issue de cette prison sociale qu'on nomme civilisation... Il n'est rien de plus urgent que d'en faire l'essai sur un hameau...

Si le siècle... opine sagement à consulter la preuve expérimentale, tout sur ce globe va changer de face; l'humanité va passer de l'abîme de souffrance au faite du bonheur, avec la rapidité de l'éclair : ce sera l'image d'un décor théâtral qui fait en un clin d'œil succéder l'Olympe à l'enfer. Nous allons être témoins d'un spec-

1. Le Congrès de Vienne abolit en théorie la traite des Noirs en 1815.

2. Il est inutile de souligner, hélas ! en 1953, la criante actualité de ce texte. Depuis 1822, les choses n'ont cessé de s'aggraver

dans le monde capitaliste. Mais, grâce au développement et à l'énergie du prolétariat révolutionnaire, que Fourier ne pouvait entrevoir, un nouveau monde est né. Fourier caressait l'illusion de la révolution pacifique.

tacle qui ne peut être vu qu'une fois sur chaque globe, le passage subit de l'incohérence industrielle à la combinaison sociétaire. C'est le plus brillant effet de mouvement qui puisse avoir lieu dans tous les univers : son attente doit consoler la génération actuelle de tous ses malheurs. Chaque année, pendant cette métamorphose, vaudra des siècles d'existence et présentera une foule d'événements si surprenants qu'il ne convient pas de les faire entrevoir sans préparation.

Flétris par d'antiques malheurs et courbés sous les chaînes de l'habitude, les civilisés ont cru que Dieu les destinait aux privations ou seulement à un bonheur médiocre. Ils ne pourront pas se façonner subitement à l'idée du bien-être qui les attend, et leurs esprits se soulèveraient si on leur exposait sans précaution la perspective des délices dont ils vont jouir sous très peu de temps, car il faudra à peine deux ans pour organiser chacun des cantons sociétaires, et à peine six ans pour achever l'organisation du globe entier, à supposer les plus longs délais.

T. A., t. I, p. LVIII-LX; *U. U.*, t. I, p. 69 et suiv.

L'UTOPIE PHALANSTÉRIENNE

A. — LES NOUVELLES CONDITIONS MATÉRIELLES

I. — IL FAUT ASSURER LE BIEN-ÊTRE A TOUS

La raison, quelque étalage qu'elle fasse de ses progrès, n'a rien fait pour le bonheur tant qu'elle n'a pas procuré à l'homme social cette fortune qui est l'objet de tous les vœux ¹ : et j'entends par FORTUNE SOCIALE une opulence graduée qui mette à l'abri du besoin les hommes les moins riches et qui leur assure au moins pour *minimum* le sort que nous nommons MÉDIOCRITÉ BOURGEOISE.

S'il est incontestable que les richesses sont, pour l'homme social, la première source de bonheur, après la santé, cette raison, qui n'a pas su nous procurer la richesse relative ou aisance graduée, n'a donc produit dans ses pompeuses théories que des verbiages inutiles qui n'atteignent aucun but ; et la découverte que j'annonce ne serait, comme les sciences politiques et morales, qu'un nouvel opprobre pour la raison si elle ne devait nous donner

1. Cette idée que la raison n'a encore rien fait pour assurer le bonheur rappelle la phrase célèbre de Saint-Just : « Le bonheur est une idée neuve en Europe. » Pas de bonheur sans de larges conditions matérielles d'existence pour tous. La pensée de Fourier est donc un anti-ascétisme et un

matérialisme. Pour assurer à tous ce « minimum » (voir plus haut, p. 104), il faut un régime économique capable de multiplier les richesses, donc un régime où les hommes aient non seulement intérêt, mais plaisir à travailler ; ce régime de travail attrayant, c'est l'association.

que de la science et toujours de la science, sans nous donner les richesses qui nous sont nécessaires avant la science.

T. A., t. I, p. 97; *U. U.*, t. II, p. 128.

2. — LE PREMIER PHALANSTÈRE

Nous supposerons l'essai fait par un souverain ou par un particulier opulent... ou enfin par une compagnie puissante, qui voudrait éviter les tâtonnements et organiser d'emblée la grande Harmonie, la 8^e période en plénitude ¹. Je vais indiquer la marche à suivre en pareil cas.

Il faut, pour une association de mille cinq cents à mille six cents personnes, un terrain contenant une forte lieue carrée, soit une surface de six millions de toises carrées. (N'oublions pas qu'il suffira du tiers pour le mode simple.)

Que le pays soit pourvu d'un beau courant d'eau, qu'il soit coupé de collines et propre à des cultures variées, qu'il soit adossé à une forêt et peu éloigné d'une grande ville, mais assez pour éviter les importuns.

La Phalange d'essai, étant seule et sans appui de Phalanges vicinales, aura, par suite de cet isolement, tant de lacunes d'attraction, tant de calmes passionnels ² à redouter dans ses manœuvres, qu'il faudra lui ménager soigneusement le secours d'un bon local approprié aux variétés de fonctions. Un pays plat comme Anvers, Leipzig, Orléans, serait tout à fait inconvenant et ferait avorter beaucoup de séries ³, à égale surface de terrain.

1. La huitième période est la pleine harmonie. Fourier envisage d'abord de commencer par un essai réduit, une association d'environ quatre-vingts familles villageoises, sorte de ferme coopérative qui introduirait en septième période, ou socialisme. (Voir I, D, 2, p. 65.) Mais il estime la seconde voie infiniment plus rapide. On voit qu'il compte exclusivement pour fonder la première phalange, c'est-à-dire organiser la société future, sur la bonne volonté des souverains ou des gros capita-

listes. Il évalue les frais initiaux à 10 millions.

2. Les « lacunes d'attraction » sont les défauts de fonctionnement des tendances ; les « calmes passionnels » sont les périodes de repos où les tendances ne trouvent pas à s'exercer.

3. Les « séries » sont les groupes de travail organisés selon les lois de l'attraction passionnelle, en quelque sorte les équipes de travailleurs, répartis d'après la fonction, l'âge, le sexe, etc.

Il faudra donc rechercher un pays coupé, comme les environs de Lausanne, ou tout au moins une belle vallée pourvue d'un courant d'eau et d'une forêt comme la vallée de Bruxelles à Hal. Un beau local, près Paris, serait le terrain situé entre Poissy et Conflans, Poissy et Meulan.

On rassemblera mille cinq cents à mille six cents personnes d'inégalité graduée en fortunes, âges et caractères, en connaissances théoriques et pratiques; on ménagera dans cette réunion la plus grande variété possible; car plus il existera de variété dans les passions et facultés quelconques des sociétaires, plus il sera facile de les harmoniser en peu de temps¹.

On devra donc réunir dans ce canton d'essai tous les travaux de culture praticable, y compris ceux des serres chaudes et fraîches; y ajouter pour l'exercice d'hiver et des jours de pluie au moins trois manufactures accessoires; plus diverses branches de pratique en sciences et arts, indépendamment des écoles.

T. A., t. II, p. 9-10; *U. U.*, t. III, p. 427-429.

L'édifice qu'habite une phalange n'a aucune ressemblance avec nos constructions, tant de ville que de campagne...

Le centre du Palais ou Phalanstère doit être affecté aux fonctions paisibles, aux salles de repas, de bourse, de conseil, de bibliothèque, d'étude, etc. Dans ce centre sont placés le temple, la tour d'ordre, le télégraphe², les pigeons de correspondance, le carillon de cérémonie, l'observatoire, la cour d'hiver garnie de plantes résineuses et placée en arrière de la cour de parade.

L'une des ailes doit réunir tous les ateliers bruyants, comme charpente, forge, travail au marteau; elle doit contenir aussi tous les rassemblements industriels d'enfants, qui sont communément très bruyants en industrie et même en musique...

1. Fourier insiste sur la nécessité des inégalités et des disparates indispensables pour constituer une société harmonieuse. Il prévoit par contre 7/8 de cultivateurs et ouvriers et 1/8 de capita-

listes. Pour les caractères dont il existe 810 nuances, il faut autant que possible que chacune soit représentée.

2. Optique, bien entendu.

L'autre aile doit contenir le caravansérail, avec ses salles de bal et de relations des étrangers, afin qu'ils n'encombrent pas le centre du palais et ne gênent pas les relations domestiques de la Phalange¹.

T. A., t. II, p. 31-33; *U. U.*, t. III, p. 462 et suiv.

3. — LES COMMODITÉS DU PHALANSTÈRE

Les rues-galeries sont une méthode de communication interne qui suffirait seule à faire dédaigner les palais et les belles villes de civilisation. Quiconque aura vu les rues-galeries d'une Phalange envisagera le plus beau palais civilisé comme un lieu d'exil, un manoir d'idiots qui, en trois mille ans d'études sur l'architecture, n'ont pas encore appris à se loger sainement et commodément...

La Phalange n'a point de rue extérieure ou voie découverte exposée aux injures de l'air ; tous les quartiers de l'édifice hominal² peuvent être parcourus dans une large galerie qui règne au premier étage et dans tous les corps de bâtiment; aux extrémités de cette voie sont des couloirs sur colonnes ou des souterrains ornés, ménageant dans toutes les parties et attenances du palais une communication abritée, élégante et tempérée en toute saison par le secours des poêles ou des ventilateurs.

T. A., t. II, p. 36-38; *U. U.*, t. III, p. 464.

... Un prince n'atteint pas au centième de la richesse d'un harmonien de dernière classe. Le charme des vêtements ne consiste pas à être chamarré d'or, mais pourvu dans tous les cas d'habillements commodes et assortis

1. Les habitants du phalanstère vivent en commun le plus possible. Ils mangent, discutent, travaillent dans des salles communes ou séristères, réservées à chaque série passionnée. Ils couchent seulement dans des appar-

tements particuliers. Les vieillards et les enfants vivent séparés des « adolescents » et des « âges qui exercent en amour ». Ils habitent au rez-de-chaussée ou à l'entresol.

2. Destiné à loger les humains.

à la circonstance, aux fonctions du moment. Si ce prince veut, en hiver, aller des bals aux assemblées, il n'a point de communications couvertes et chauffées. Cependant l'atmosphère et les abris sont une portion intégrante de nos vêtements. Quant à la partie qu'on nomme étoffe, le plus pauvre des harmoniens sera en ce genre l'égal de nos princes, parce que l'ordre sociétaire multipliera les vigognes, castors et cachemires à tel point que ces laines seront à portée de la classe pauvre et que les qualités dites ségovianes seront réservées pour les emplois ordinaires, schabraques, voitures; puis les qualités dites Berny, Flandre, pour les habits de travail...

... Le Roi de France n'a pas même un porche pour monter en voiture à l'abri des injures de l'air : quelle est comparativement la pauvreté d'un plébéien qui, à l'armée, est obligé de bivouaquer sur la neige ou dans la boue ! Tandis que, dans l'état sociétaire, il ne travaille en plein air qu'en temps opportun et trouve sur tous les points du canton des belvédères ou kiosques où sont disposés les tentes et habits spéciaux, et où l'on amène, à la fin de la séance d'une heure et demie ou deux heures¹, des rafraîchissements, puis des voitures en cas de pluie, etc.

T. A., t. I, p. 369; *U. U.*, t. III, p. 38.

4. — LA PROPRIÉTÉ COLLECTIVE

L'esprit de propriété est le plus fort levier qu'on connaisse pour électriser les civilisés; on peut, sans exagération, estimer au double produit le travail du propriétaire, comparé au travail servile ou salarié. On en voit chaque jour les preuves de fait. Les ouvriers, d'une lenteur et d'une maladresse choquante lorsqu'ils étaient à gages, deviennent des phénomènes de diligence lorsqu'ils opèrent pour leur compte.

On devait donc, pour premier problème d'économie

1. Au phalanstère, on change de travail au moins toutes les deux heures pour éviter l'ennui et

assurer l'essor de la « papillonne », besoin de changement.

politique, s'étudier à transformer tous les salariés en propriétaires co-intéressés ou associés¹.

T. A., t. I, p. 466; U. U., t. III, p. 171.

Un des ressorts les plus puissants pour concilier le pauvre et le riche, c'est l'*esprit de propriété sociétaire* ou composée. Le pauvre, en Harmonie, ne possédât-il qu'une parcelle d'action², qu'un vingtième, est propriétaire du canton entier, *en participation*; il peut dire « nos terres, notre palais, nos châteaux, nos forêts, nos fabriques, nos usines ». Tout est sa propriété, il est intéressé à tout l'ensemble du mobilier et du territoire.

Si, dans l'état actuel, on détériore une forêt, cent paysans le verront avec insouciance. La forêt est propriété simple; elle n'appartient qu'au seigneur; ils se réjouissent de ce qui peut lui préjudicier et s'efforceront furtivement d'accroître le dégât. Si le torrent emporte des terres, les trois quarts des habitants n'en ont pas sur ses bords et se rient du dommage. Souvent ils se réjouissent de voir les eaux ravager le patrimoine d'un riche voisin, dont la propriété est simple, dépourvue de liens avec la masse des habitants, à qui elle n'inspire aucun intérêt.

En Harmonie, où les intérêts sont combinés et où chacun est associé, ne fût-ce que pour la portion de bénéfice assignée au travail³, chacun désire constamment la prospérité du canton entier; chacun souffre du dommage qu'essuie la moindre portion du territoire. Ainsi, par intérêt personnel, la bienveillance est déjà

1. Ces effets utiles de l'esprit de propriété ne peuvent se manifester dans le régime actuel de propriété « simple », où la propriété est en « essor subversif ». Ils n'existent que dans un régime de propriété « composée » ou « copropriété ».

2. L'ensemble des biens de la phalange est représenté par un capital divisé en un nombre aussi grand qu'on veut d'actions ou de fractions d'action. Il augmente d'ailleurs à mesure que la phalange s'enrichit. Chaque travail-

leur, sur le surplus des richesses qui lui sont réparties, pourra acheter tout ou partie d'action. Tout le monde sera propriétaire. tout le monde sera capitaliste.

3. On peut — mais ce sera très rare — être sociétaire sans être actionnaire. La répartition des bénéfices — après minimum assuré — se fera selon la règle : 5/12 au travail, 4/12 au capital, 3/12 au talent. Si bien qu'un travailleur perçoit donc au moins une part de revenu proportionnelle à son travail et à ses connaissances.

générale entre les sociétaires, par cela seul qu'ils ne sont pas salariés, mais co-intéressés...

T. A., t. II, p. 78; *U. U.*, t. III, p. 516-517.

B. — LA NOUVELLE ORGANISATION DU TRAVAIL

I. — LE TRAVAIL ATTRAYANT

AIMEZ LE TRAVAIL, nous dit la morale : c'est un conseil ironique et ridicule. Qu'elle donne du travail à ceux qui en demandent, et qu'elle sache le rendre aimable; car il est odieux en civilisation par l'insuffisance du salaire, l'inquiétude d'en manquer, l'injustice des maîtres, la tristesse des ateliers, la longue durée et l'uniformité des fonctions.

L., p. 23.

Il faudra que l'industrie sociétaire, pour devenir attrayante, remplisse les sept conditions suivantes :

1^o que chaque travailleur soit associé, rétribué par dividende et non pas salarié;

2^o que chacun, homme, femme ou enfant, soit rétribué en proportion des trois facultés : *capital*, *travail* et *talent*;

3^o que les séances industrielles soient variées environ huit fois par jour, l'enthousiasme ne pouvant se soutenir plus d'une heure et demie ou deux heures dans l'exercice d'une fonction agricole ou manufacturière;

4^o qu'elles soient exercées avec des compagnies d'amis spontanément réunis, intrigués et stimulés par des rivalités très actives¹;

1. Ces groupements sont les séries passionnées sur lesquelles repose toute la vie sociétaire. Véritable équipe de travail, chaque série est composée d'au moins trois groupes, formés eux-mêmes d'au moins sept « sectaires ». Les groupes voisins rivalisent entre eux ; les groupes extrêmes se liguent contre les groupes moyens ;

chaque série « s'engrène » avec les séries voisines par des groupes de transition. « La série a besoin d'autant de discords que d'accords : il faut l'intriguer par une foule de prétentions contradictoires d'où naissent les liens cabalistiques et les ressorts d'émulation » (*T. A.*, t. I, p. 15 ; *U. U.*, t. II, p. 20).

5° que les ateliers et cultures présentent à l'ouvrier les appâts de l'élégance et de la propreté;

6° que la division du travail soit portée au suprême degré, afin d'affecter chaque sexe et chaque âge aux fonctions qui lui sont convenables;

7° que, dans cette distribution, chacun, homme, femme ou enfant, jouisse pleinement du droit au travail ou droit d'intervenir dans tous les temps à telle branche de travail qu'il lui conviendra de choisir, sauf à justifier de probité et aptitude.

Enfin, que le peuple jouisse dans ce nouvel ordre d'une garantie de bien-être, d'un minimum suffisant pour le temps présent et à venir, et que cette garantie le délivre de toute inquiétude pour lui et pour les siens.

T. A., t. I, p. 11-12; *U. U.*, t. II, p. 14-15.

2. — L'ÉMULATION ET L'ENTHOUSIASME SOCIALISTES

Une série passionnée ne souffre pas de sectaires modérés; elle a horreur de la modération. Qu'en arrive-t-il? Que ses ouvrages sont de niveau avec la véhémence de ses passions, qu'ils sont portés à la plus haute perfection, par suite des rivalités ardentes qui règnent entre les divers groupes, tous ennemis de la modération, tous engoués à l'excès de leur branche de travail, et prétendant l'élever au plus haut degré de raffinement.

La perfection générale de l'industrie naîtra donc de la passion la plus proscrite par les philosophes; c'est la cabaliste, ou dissidente, qui n'a jamais pu obtenir chez nous rang de passion, quoiqu'elle soit si enracinée chez les philosophes mêmes, qui sont les hommes les plus intrigants du monde social.

La cabaliste est passion favorite des femmes; elles aiment à l'excès l'intrigue, les rivalités, et tous les grands ou menus essors de cabale. C'est une preuve de leur convenance éminente pour le nouvel ordre social¹...

T. A., t. I, p. 432-433; *U. U.*, t. III, p. 404.

1. Ces qualités, qui ne peuvent prendre en civilisation qu'un essor subversif, garantissent le rôle émi-

nent que la femme jouera dans la société harmonique. (Voir III, C, 5, p. 153.)

Dans une série progressive ¹ tous les groupes acquièrent d'autant plus de dextérité que leurs fonctions sont très divisées et que chaque membre n'en adopte que celle où il a la prétention d'exceller. Les chefs de la série, poussés à l'étude par les rivalités, apportent au travail les lumières d'un savoir de premier ordre. Les subalternes y apportent une fougue qui se rit de tout obstacle et un véritable fanatisme pour soutenir l'honneur de la série contre les cantons qui les rivalisent. Dans le feu de l'action, elles exécutent ce qui paraît humainement impossible, comme les grenadiers français qui escaladèrent les rochers de Mahon ², et qui, le lendemain, ne purent pas, de sang-froid, gravir ce roc qu'ils avaient assailli sous le feu de l'ennemi. Telles sont les séries progressives dans leurs travaux : tout obstacle tombe devant le violent orgueil qui les possède; elles s'irriteraient au mot d'*impossible*, et les travaux les plus effrayants, comme les rapports de terre, ne sont que leurs moindres jeux.

Si nous pouvions, aujourd'hui, voir un canton organisé, voir dès l'aurore une trentaine de groupes industriels sortant en parade du Palais de la Phalange, se répandant dans les campagnes et les ateliers, agitant leurs drapeaux avec des cris de triomphe et d'impatience, nous croirions voir des troupes de forcenés qui vont mettre les cantons voisins à feu et à sang. Tels sont les athlètes qui remplaceront nos travailleurs mercenaires et languissants, et qui sauront faire croître le nectar et l'ambrosie sur tels sols qui ne donnent que la ronce et l'ivraie aux faibles mains des civilisés.

Q. M., p. 244.

3. — LE TRAVAIL EST DEVENU UN SPORT

On se tromperait lourdement en estimant, d'après l'état actuel d'une industrie, la dose d'attraction qu'elle exerce en Harmonie. Cette charrue ³, si odieuse aujourd'hui, sera conduite par le jeune prince comme par le

1. La série passionnée.

2. Il s'agit de la prise de la forteresse de Port-Mahon, dans les Baléares, par les troupes du

duc de Richelieu, en 1756.

3. Le type, selon Fourier, du travail « répugnant » en civilisation.

jeune plébéien : elle sera une espèce de *tournoi industriel*, où chaque athlète ira faire ses preuves de vigueur et dextérité, s'en faire valoir devant les belles, qui viendront clore la séance en apportant le déjeuner ou le goûter.

Un jeune prince élevé dans la phalange y aura, dès l'âge de huit ans, conduit de petites charrues avec le chœur des séraphins¹. A onze ans on le verra, par plaisir et par amour-propre, manier déjà une moyenne charrue et s'appuyer, pour l'admission aux gymnasiens², de la profondeur et de la régularité des sillons qu'il aura tracés. Il briguera l'honneur de concourir avec de plus âgés, au labour d'une terre légère : le roi³, son père, y applaudira comme le père de la princesse Nausicaa lui applaudissait lorsqu'elle allait elle-même laver ses robes (*Odyssée*).

Ainsi chacun sera laboureur, dans l'Harmonie, et se fera une fête de la courte séance de deux heures de labour qui réunira, par intervention de cohortes vicinales⁴, quatre ou cinq appâts divers et inconnus en civilisation, comme la lutte industrielle entre les cohortes sur la beauté et la manœuvre de leurs bœufs, lutte qui offrira aux connaisseurs autant d'intérêt que nos courses de chevaux⁵.

T. A., t. II, p. 583-584; U. U., t. IV, p. 516.

4. — LES ARMÉES INDUSTRIELLES

J'admets, si l'on veut, que les légions romaines détruisant 300 000 Cimbres à Saint-Rémy se couvrent de

1. Enfants de six ans et demi à neuf ans.

2. Enfants de douze à quinze ans et demi.

3. Sur les rois et les princes en harmonie, voir Introduction, p. 30.

4. Des groupes de laboureurs venus des phalanges voisines pour le labour en commun. Chaque fois que ce sera possible, les phalanges d'un même district organiseront ainsi des séances de travail communes qui seront en même temps des concours.

5. Sous le romanesque un peu naïf de ce texte, perce une idée profonde : le travail est devenu une marchandise. Le monde capitaliste lui a ôté toute dignité. Il est, la plupart du temps, un asservissement, sous la contrainte de la nécessité. Mais, dans un monde socialiste, l'intérêt cesse d'être le mobile prédominant. Le travail désintéressé devient l'exercice noble de l'ensemble des facultés de l'homme, en langage moderne un sport.

gloire et moissonnent des lauriers; mais ne serait-il pas plus glorieux à ces deux armées gauloise et romaine de se réunir pour créer au lieu de détruire? de se distribuer d'Arles à Lyon, et jeter, dans le cours d'une campagne, trente ponts de pierre sur le Rhône; élever sur tous ses bords des digues pour sauver de précieuses terres qu'il emporte chaque année? Une telle gloire, ce me semble, vaudrait bien des moissons de lauriers de nos héros, dont la réunion ne laisse toujours qu'une moisson de cyprès aux contrées qui sont le théâtre de leurs exploits.

On objecte : si les armées harmoniennes peuvent en une campagne exécuter ces prodigieux travaux, que restera-t-il à faire pour la campagne suivante? Plaisante question! Tout est à faire en industrie. Il faudra au moins cent ans d'efforts de ces grandes armées pour recouvrir de terre végétale et reboiser les montagnes des Alpes et des Pyrénées, que nos savants ont laissé déchausser pour nous conduire à la perfectibilité des abstractions métaphysiques.

Conformément à la thèse de dualité et contre-essor du mouvement, l'association doit avoir la propriété de rassembler des armées productives, comme la civilisation en rassemble de destructives.

Et, par opposition à l'ordre civilisé qui enrôle ses héros en leur mettant la chaîne au cou, l'ordre sociétaire doit enrôler les siens par amorce de fêtes et plaisirs inconnus dans l'état actuel où une armée de cent mille hommes ne connaît d'autre plaisir collectif que celui de détruire, incendier, piller, violer¹.

T. A., t. II, p. 109 et suiv.; *U. U.*, t. III, p. 558 et suiv.

1. Fourier, décrivant ces fêtes et plaisirs, donne libre cours à l'extravagance de son imagination. Il suppose, par exemple, une armée industrielle de 600 000 hommes, fournis par 60 empires, rassemblée le long de l'Euphrate sur une longueur de 120 lieues, pour endiguer le cours du fleuve. Idée hardie et forte, qui entre dans un plan général de mise en exploitation rationnelle et collective du globe. Mais ce travail, qui est

« these industrielle » et dans lequel vont rivaliser les cohortes de terrassiers, sera doublé d'une « these gastrosophique » : c'est un concours de petits pâtés où rivaliseront les meilleurs pâtissiers des 60 empires. Avec une véritable débauche de détails et en un style invraisemblable, Fourier décrit la fabrication des pâtés dégustés chaque jour par le « Sanhédrin », grand jury culinaire. Après de multiples éliminatoires, la finale

5. — LA MISE EN EXPLOITATION DU GLOBE

a. *Les grands travaux.*

L'ordre combiné entreprendra la conquête du grand désert de Sahara; on le fera attaquer sur divers points par dix et vingt millions de bras, si c'est nécessaire, et à force de rapporter des terres, planter et boiser de proche en proche, on parviendra à humecter le pays, y fixer les sables et remplacer le désert par des régions fécondes. On fera des canaux à vaisseaux là où nous ne saurions pas même faire des rigoles d'arrosage, et les grands vaisseaux navigueront non seulement au travers des isthmes comme ceux de Suez et de Panama, mais encore dans l'intérieur des continents, comme de la mer Caspienne aux mers d'Azov, de Perse et d'Aral; ils navigueront de Québec aux cinq grands lacs; enfin de la mer à tous les grands lacs...

Q. M., p. 263.

b. *Restauration des sols et des climats.*

Je ne spéculerai que sur l'évidence matérielle, sur des faits bien notoires et bien intelligibles, sur l'extension du travail agricole déjà exercé avec succès par l'Europe, l'Indoustan et la Chine.

On sait combien la température de ces trois régions l'emporte sur celle des autres contrées du globe en salubrité: bénignité et moyens de fécondité; ailleurs, la végétation est contrariée par des excès perpétuels: de là vient que la vigne ne peut pas croître sur les coteaux de

du tournoi, auquel s'intéresse le monde entier, désigne le « vainqueur pivotal ». Nous citons la fin: « Par exemple, Apicius est vainqueur pivotal; on sert ses petits pâtés au début du diner; à l'instant, les 600 000 athlètes s'emparent de 300 000 bouteilles de vin mousseux dont le bouchon, ébranlé et contenu par le pouce, est prêt à partir. Les commandants font face à la tour d'ordre de Babylone, et, au moment où son télégraphe

donne le signal du feu, on fait partir à la fois les 300 000 bouchons; leur fracas, accompagné du cri de: *Vive Apicius!* retentit au loin dans les antres des monts d'Euphrate. » « Tout en s'occupant gravement de ces apparentes futilités, ajoute gravement Fourier, une Armée d'Harmonie exécute d'immenses et magnifiques travaux » (*T. A.*, t. II, p. 458-462; *U. U.*, t. IV, p. 352 et suiv.).

la Pensylvanie, située en même latitude que Naples, et qu'elle prospère à Mayence, ville située dix degrés plus haut, mais sous une atmosphère déjà raffinée, qu'on appelle *climat fait ou formé*.

... Il est plus qu'avéré que les défrichements peuvent modifier la température; qu'elle est, comme les terres, un champ livré à l'industrie humaine, que nos cultures, si elles sont exercées avec intelligence, peuvent tempérer de 12 degrés une atmosphère et faire jouir le 50^e degré d'une climature de 38 degrés...

T. A., t. I, p. 55-57; *U. U.*, t. II, p. 84-86.

(La civilisation), cette société tant vantée, n'élève pas son atmosphère à la moitié du raffinement possible. L'Italie est pleine de landes et de marécages; ses chaînes de l'Apennin sont effritées, ravagées depuis Gênes jusqu'en Calabre; la France est dans un désordre pire encore; la destruction de ses forêts détériore à vue d'œil les climatures; elle bannit de Provence l'oranger, elle chasse à grands pas l'olivier et bientôt la vigne.

Ce n'est pas ainsi que cultive l'ordre sociétaire: il distribue l'universalité des cultures comme si le globe entier appartenait à une seule compagnie d'actionnaires; il élève chaque canton, chaque province, chaque région à un état de perfection combinée; il entreprend toutes les opérations générales de reboisement, irrigation et dessèchement; tous les travaux qui peuvent assainir, adoucir et raffiner l'atmosphère, soit locale, soit générale.

Dans cet état de choses, les régions, au lieu de se communiquer des germes d'ouragans, n'échangent que des germes de zéphirs: les eaux et forêts, sagement distribuées, préviennent à la fois les excès de chaud et de froid; et le radoucissement général de température devient le fruit de cette perfection universelle de culture ¹.

T. A., t. I, p. 62; *U. U.*, t. II, p. 94.

1. On a vu plus haut la « dégradation des climatures » par l'anarchie agricole. La mise en culture rationnelle du globe doit amener, inversement, la restauration des sols et des climats. Nous avons

indiqué (II, B, 3, p. 93) la justesse de cette idée. Sans doute, faute de connaissances scientifiques solides, les raisons invoquées par Fourier et le détail des moyens qu'il préconise sont-ils

6. — L'AVENIR DE LA CULTURE ET DE L'ÉLEVAGE

J'ai posé en principe que l'atmosphère est une branche du domaine cultivable, domaine que l'industrie humaine peut modifier en divers degrés. Établissons ces degrés par comparaison aux animaux et végétaux que le travail élève si fort au-dessus de leur valeur brute et sauvage; témoin nos bœufs et nos moutons, nos fleurs et nos fruits, si supérieurs à ceux que donne la simple nature.

1. La culture locale simple se borne au changement causé par l'état de domesticité; il modifie déjà les toisons et enveloppes de l'animal, ainsi que la saveur des viandes et végétaux. On en peut juger par la différence d'une laine de mouton à celle de mouflon, d'une chair de cochon à celle de sanglier; et pourtant cette différence est obtenue sans le secours de l'art et par le seul effet de la domesticité.

2. La culture générale de degré simple n'existe pas encore, elle nous donnerait en raffinement simple une foule de variétés inconnues. Si la cerise et le raisin étaient cultivés sur tous les points du globe, combien de nouvelles nuances n'obtiendrait-on pas, soit par l'influence des climatures et terres non exploitées, soit par les croisements de ces nouvelles sortes avec les nôtres? Nous savons déjà distinguer plus de cent variétés de roses; on en aurait mille si tout le globe cultivait des roses.

3. La culture locale composée est celle qui, aidée de l'association, élèverait, localement, un animal ou végétal à la plus grande perfection possible, *par les moyens socialistes...*

4. La culture générale composée est celle qui, employant les moyens de raffinement que donne l'état sociétai, combinerait et croiserait par toute la terre

parfois utopiques ou fantaisistes. Mais la transformation de la nature par l'utilisation socialiste de toutes les ressources d'énergie, mises par la science à la disposition de l'homme, est déjà devenue une réalité en U. R. S. S. : travaux grandioses d'irrigation et de fertilisation des déserts, déplacement

de montagnes, mise en exploitation des ressources hydrauliques, modification du climat de steppe par la création de bandes forestières, etc. Dès maintenant, grâce à l'énergie atomique, la maîtrise des conditions météorologiques est possible.

les produits perfectionnés déjà dans chaque localité par culture locale composée.

Par exemple, supposons le globe entier cultivé comme la Normandie; chaque région élevant avec un soin infini les plus belles races de chevaux qu'elle puisse comporter, et formant des haras et établissements où l'on croiserait une centaine des plus fameuses races, Normands, Arabes, Anglais, Andalous et autres; que donneraient, dans l'ordre sociétaire, les contrées incultes, comme l'Australie qui n'a pas même de chevaux.

En combinant tous ces produits de culture locale composée, en les raffinant par des croisements de toutes les belles variétés du globe, on aurait l'échelle de beauté suprême en chevaux : la série des perfections possibles à la nature, aidée de l'industrie générale composée ¹.

T. A., t. I, p. 59-60; *U. U.*, t. II, p. 91-92.

7. — LES FUTURS MOYENS DE TRANSPORT ²

(L'Astre) qui nous a donné le lion nous donnera en contre-moule un superbe et docile quadrupède, un porteur élastique, l'ANTI-LION, avec des relais duquel un cavalier, partant le matin de Calais ou Bruxelles, ira déjeuner à Paris, dîner à Lyon et souper à Marseille, moins fatigué de cette journée qu'un de nos courriers à franc étrier... Le cheval sera laissé pour attelages et parades, quand on possédera la famille des porteurs élastiques, anti-lion, anti-tigre, anti-léopard, qui seront de dimension triple des moules actuels. Ainsi un anti-lion franchira aisément à chaque pas quatre toises par bond

1. On a déjà signalé la confiance totale de Fourier dans le pouvoir de la science humaine, étroitement liée à la pratique socialiste, pour transformer la terre. Il fait ici tout spécialement œuvre de précurseur. Bien avant Darwin, il note l'importance de la sélection artificielle et pressent l'essor de la biologie contemporaine, qui, particulièrement en Union soviétique, avec Mitchourine, Lyssenko et

leur école, créent de nouvelles espèces de plantes et d'animaux.

2. Nouvel exemple du mélange de bon sens et de déraison, caractéristique de Fourier. Après les pénétrantes analyses qu'on vient de lire, nous avons tenu à reproduire le passage suivant où se retrouvent ses fantaisies cosmogoniques, expression fantastique de l'unité de la nature.

rasant, et le cavalier, sur le dos de ce coursier, sera aussi mollement que dans une berline suspendue. Il y aura plaisir à habiter ce monde quand on y jouira de pareils serviteurs¹.

T. A., t. I, p. 529; *U. U.*, t. III, p. 254.

C. — L'HOMME NOUVEAU

I. — LA JOIE DU TRAVAIL CHAMPÊTRE

... Les jardins anglais, tels que Petit-Trianon... sont, comme les bergers et les scènes de théâtre, des rêves de beau agricole, des gimblettes² harmoniques, des miniatures d'une campagne sociétairement distribuée. Mais ce sont des corps sans âme, puisqu'on n'y voit pas les travailleurs en activité. Il vaut encore mieux n'y en point trouver que d'y apercevoir les tristes et sales paysans de la civilisation.

De tels jardins auraient besoin d'être animés par la présence d'une vingtaine de groupes industriels étalant un luxe champêtre. L'état sociétaire saura, jusque dans les fonctions les plus malpropres, établir le luxe *d'espèce*. Les sarraux gris d'un groupe de laboureurs, les sarraux bleutés d'un groupe de faucheurs seront rehaussés par des bordures, ceintures et panaches d'uniforme, par des chariots vernissés, des attelages à parures peu coûteuses, le tout disposé de manière que les ornements soient à l'abri des souillures de travail.

Si nous voyions, dans un beau vallon distribué en mode ambigu, dit anglais, tous ces groupes en activité,

1. C'est notamment à propos de l'anti-lion que Renouvier et après lui Charles Gide remarquent justement que les extravagances de Fourier « tiennent surtout à la minutie des détails et à la précision de style avec laquelle l'auteur souligne des hypothèses qui demandent à rester dans un cer-

tain vague ». (CH. GIDE : Introduction aux *Pages choisies de Fourier*, p. 21.) Le chemin de fer, l'automobile, l'avion sont venus réaliser, par d'autres moyens, la prophétie de Fourier.

2. Sortes de petits gâteaux secs. Ici : babioles, amusettes.

bien abrités par des tentes colorées, travaillant par masses disséminées, circulant avec drapeaux et instruments, chantant dans leur marche des hymnes en chœur; puis le canton parsemé de castels et de belvédères à colonnades et flèches, au lieu de cabanes en chaume, nous croirions que le paysage est enchanté, que c'est une féerie, un séjour olympique.

T. A., t. II, p. 60; *U. U.*, t. III, p. 494.

2. — LA GOURMANDISE, SERVICE SOCIAL ET LIEN D'AMITIÉ

... La vie active, l'habitude des séances courtes et variées donneront un prodigieux appétit. Les êtres nés et élevés dans l'Harmonie seront obligés de faire cinq repas, et ce ne sera pas de trop pour consommer l'immense quantité de vivres que donnera ce nouvel ordre...

N. M., p. 67.

De là naîtra la nécessité de la nouvelle sagesse hygiénique... Si sur les gastrosophes repose le problème de la consommation intégrale, chacun d'eux doit s'intriguer pour exciter chez la masse du peuple un appétit fréquent, une prompt digestion par application judicieuse des mets aux tempéraments.

Les gastrosophes, par cette fonction, deviennent médecins officieux de chaque individu, conservateurs de sa santé par les voies du plaisir¹; il y va de leur amour-propre, que le peuple, dans chaque phalange, soit renommé par son appétit et l'énormité de ses consommations.

T. A., t. II, p. 509; *U. U.*, t. IV, p. 419.

1. D'après Fourier, les effets de cette « sagesse hygiénique » seront tels que les harmoniens vivront au moins cent cinquante ans. Cette idée pouvait paraître fantaisiste il y a seulement quelques années. Mais, après les découvertes de la science moderne, et spécialement des biologistes soviétiques comme Bogomolets et son école, on peut

espérer que, dans des conditions nouvelles d'existence, réalisables seulement dans un monde socialiste, l'homme atteindra cet âge de cent cinquante ans que Bogomolets lui-même reconnaît comme vraisemblable. (Cf. BOGOMOLETS : *Comment prolonger la vie*, Éditeurs français réunis.)

3. — L'ÉCOLE UNIQUE

... La politesse générale et l'unité de langage et de manières ne peuvent s'établir que par une éducation collective qui donne à l'enfant pauvre le ton de l'enfant riche. Si l'Harmonie avait, comme nous, des instituteurs de divers degrés pour les trois classes, riche, moyenne et pauvre, des académiciens pour les grands, des pédagogues pour les moyens, des magisters pour les pauvres, elle arriverait au même but que nous, à l'incompatibilité des classes et à la duplicité de ton, qui serait grossier chez les pauvres, mesquin chez les bourgeois et raffiné chez les riches. Un tel effet serait gage de discorde générale : c'est donc le premier vice que doit éviter la politique harmonienne : elle s'en garantit par un système d'éducation qui est UN pour toute la phalange et pour tout le globe, et qui établit partout l'unité de bon ton.

... Les Harmoniens s'aiment entre eux autant que les civilisés se détestent; la phalange se considère comme une seule famille bien unie; or il ne peut convenir à une famille opulente qu'un de ses membres soit dépourvu de l'éducation qu'ont reçue les autres.

T. A., t. II, p. 138-140; *U. U.*, t. IV, p. 3 et suiv.

4. — UN ENSEIGNEMENT POLYTECHNIQUE

L'éducation harmonienne, dans ses procédés, tend d'abord à faire éclore dès le plus bas âge les VOCATIONS D'INSTINCT, appliquer chaque individu aux diverses fonctions auxquelles la nature le destine, et dont il est détourné par la méthode civilisée, qui d'ordinaire, et sauf de rares exceptions, emploie chacun à contresens de sa vocation.

T. A., t. II, p. 138; *U. U.*, t. IV, p. 3.

Les deux tribus chérubique et séraphique doivent être exercées en matériel plus qu'en spirituel. On ne cherchera point, comme dans l'éducation actuelle, à en faire des savantins précoces, des primeurs intellectuelles

initiées dès l'âge de six ans aux subtilités scientifiques; on recherchera de préférence la précocité mécanique; l'habileté en industrie corporelle, qui, loin de retarder la culture de l'esprit, l'accélère ¹...

Si l'on veut observer les penchants généraux chez les enfants de quatre ans et demi à neuf ans, on les verra très portés à tous les exercices matériels et fort peu aux études; il faut donc, selon le vœu de la nature ou attraction, que la culture du matériel prédomine à cet âge. Aussi, en admettant un enfant de six ans et demi à monter des chérubins aux séraphins, n'exigera-t-on de lui d'autre prouesse d'école que de savoir écrire, exercice qui sera considéré comme purement matériel...

T. A., t. II, p. 188; *U. U.*, t. IV, p. 71-72.

Tel enfant, quoique fils d'un prince, témoigne dès l'âge de trois ans du goût pour l'état de savetier et veut fréquenter l'atelier des savetiers, gens aussi polis que d'autres en association. Si on l'en empêche, si on réprime sa manie savetière, sous prétexte qu'elle n'est pas à la hauteur de la philosophie, il s'irritera contre les autres fonctions, ne prendra aucun goût pour les travaux et études auxquels on voudra l'entraîner; mais, si on le laisse débiter par le point où l'attraction le conduit, par la savaterie, il sera bientôt tenté de prendre connaissance de la cordonnerie, de la tannerie, puis de la chimie sous le rapport des diverses préparations du cuir, puis de l'agronomie sous le rapport des qualités que les peaux de bestiaux peuvent acquérir par tel système d'éducation et de régime, telle sorte de pâturage.

Peu à peu, il s'initiera à toutes les industries par suite d'une émulation primitive en savaterie. Peu importera par quel point il ait commencé, pourvu qu'il atteigne dans le cours de sa jeunesse à des connaissances générales sur toutes les industries de sa phalange...

Cette instruction ne peut pas s'acquérir en civilisation, où rien n'est lié. Les savants nous disent que les sciences

1. Idée hardie et féconde qui rejoint, par sa portée marxiste, les découvertes de la psychologie de H. Wallon, par exemple : il n'y a

pas rupture entre les aptitudes physiques de l'organisme et les aptitudes intellectuelles.

forment une chaîne dont chaque anneau se rattache au tout et conduit de l'une à l'autre; mais ils oublient que nos relations morcelées sèment la discorde parmi toutes les classes d'industriels, ce qui rend chacun indifférent pour les travaux d'autrui; tandis que dans une phalange chacun s'intéresse à toutes les séries... Le lien des sciences ne suffit donc pas pour entraîner aux études, il faut y joindre le lien des fonctions, des individus, des intrigues rivales, chose impraticable en civilisation.

N. M., p. 188-189.

5. — LA FEMME RIVALE DE L'HOMME

Les femmes, en association, reprendront bien vite le rôle que la nature leur assigne, le rôle de rivales et non de sujettes du sexe masculin...

L'Harmonie ne commettra pas comme nous la sottise d'exclure les femmes de la médecine et de l'enseignement, les réduire à la couture et au pot. Elle saura que la nature distribue aux deux sexes par égale portion l'aptitude aux sciences et aux arts, sauf répartition des genres, le goût des sciences étant plus spécialement affecté aux hommes, et celui des arts plus spécialement aux femmes.

N. M., p. 200-201.

6. — L'ESSOR CULTUREL

(En civilisation)... le bon goût, relégué chez quelques adeptes, ne s'étend jamais à la multitude ¹... (Les séries) ont la propriété de répandre le bon goût, même chez la classe populaire, et les différences de genre dominant chez les Harmoniens ne donneront point accès au mauvais goût... (La Phalange), pour le bien de ses habitudes et de ses besoins, se plaira à donner beaucoup de soins à l'encouragement des sciences, lettres et arts, qui dans le

1. Condamnation pertinente du capitalisme, qui fait de l'art et de la science un privilège de classe, et une machine de guerre contre le

prolétariat, tandis que, dans la société sans classes, art et science prennent un contenu nouveau et une direction nouvelle.

nouvel ordre concourent puissamment à accroître la richesse générale.

T. A., t. I, p. 271; *U. U.*, t. II, p. 356.

On fera graver à huit cent mille exemplaires tout ouvrage utile à chaque Phalange et aux dépôts de province, comme un grand atlas d'histoire naturelle, à planches enluminées.

Non seulement un tel ouvrage n'existe pas dans les capitales, comme Paris ou Londres, mais on n'y trouve même pas les gravures d'utilité urgente, comme celles d'anatomie. J'ai vu à Paris un recueil de belles planches du cerveau par Vicq d'Azir; elles sont *enluminées*, précaution indispensable pour faciliter l'étudiant; mais la collection se borne au cerveau, sans plus. Il faudrait en vingt tomes semblables donner le corps humain tout entier. Ainsi fera l'association.

Les Parisiens... s'accusent eux-mêmes sur ce point : car on voit à leur cabinet d'histoire naturelle (salon de peinture) des gravures enluminées représentant une panthère, un canard, un singe, etc. On peut leur demander pourquoi ils n'ont pas représenté ainsi, avec des enluminures, tout l'ensemble des règnes, notamment les trente à quarante mille végétaux qu'il est impossible d'étudier sur la gravure à l'encre. Il faudrait voir les nuances des feuilles et fleurs, des fruits et semences, etc.

Sur ce point, tous les naturalistes vont tomber d'accord avec moi, convenir que ce colossal ouvrage serait indispensable et que tous les hommes de l'art coopéreraient ardemment à cette **ENCYCLOPÉDIE NATURALOGIQUE ENLUMINÉE**.

Mais, ajouteraient-ils, il faudrait des fonds immenses. Eh bien ! sortez de ce borbier de pauvreté qu'on nomme *civilisation perfectibilisée*. Organisez l'unité sociétaire, et le lendemain vous aurez pour le service des sciences et des arts, pour les entreprises les plus magnifiques, plus de fonds qu'on n'en pourra désirer. Faudra-t-il cent millions pour cette encyclopédie des règnes ? Cent millions seront assignés et versés à l'instant par le Congrès d'Unité universelle¹.

1. Le congrès de la Fédération mondiale des phalanges.

En décrétant cette fructueuse avance et une foule d'autres également utiles, il ne fera que suivre la loi de contre-mouvement : *faire pour la sagesse et les travaux productifs autant que font les civilisés pour la folie et la dévastation.* Ils sont toujours prêts à dépenser un milliard s'il s'agit de piller, brûler cinquante villes et cinq cents villages, faire périr de blessures ou misère cinq cent mille hommes...

...Mais si on proposait de verser seulement cent millions d'avances pour une entreprise utile, comme le dictionnaire que je viens de citer, toute la finance en hausserait les épaules.

Bref, la science ne peut prospérer, les grandes entreprises ne peuvent s'exécuter que dans un ordre social qui aura surabondance de richesses et de capitaux à verser.

T. A., t. II, p. 131-132; *U. U.*, t. III, p. 587-589.

7. — LE THÉÂTRE POPULAIRE

Un opéra, dira-t-on, coûte au gouvernement des millions en construction, des millions d'entretien. Et les phalanges prétendraient en avoir un, même dans le plus pauvre canton!...

La construction est peu coûteuse pour les Harmoniens, qui sont tous maçons, forgerons, charpentiers par attraction dès le bas âge. Il suffira qu'un canton riche ait construit sa salle pour que les autres, par amour-propre, en veuillent faire autant.

... Ainsi ce plaisir, aujourd'hui réservé aux capitales et résidences royales, deviendra celui des moindres cantons agricoles : chacun d'eux aura un opéra bien supérieur à ceux de Paris, Londres et Naples ; car chaque phalange, même avant de recourir aux cohortes vicinales et aux légions de passage, aura environ mille deux cents acteurs à fournir soit en scène, soit à l'orchestre et aux mécaniques ; chaque Harmonien étant élevé dès le bas âge sur ce théâtre¹ peut y tenir quelque emploi musical ou chorégraphique... Cette affluence de coopérateurs permet de varier à l'infini les répertoires et en même temps l'unité de langage² pour une multitude infinie

1. La musique, la gymnastique et la danse ont une grande place dans l'éducation phalanstérienne.

2. Fourier croit qu'un des effets de l'harmonie sera d'établir une langue universelle.

d'acteurs; car un passage d'armée donne à une contrée cent mille acteurs ou actrices, les Harmoniens étant tous nés sur les planches, acteurs par enthousiasme, par habitude et non par intérêt.

...Il n'y a point de comédiens salariés dans l'Harmonie. Les séries de l'Opéra et des Beaux-Arts y sont, comme toutes les autres, payées par un dividende sur le produit général. Les pères ainsi que les enfants figurant sur le théâtre et s'en faisant une intrigue agréable ne voudraient pas que cette fonction fût moins honorée que d'autres. Elle jouit, au contraire, d'un lustre immense et devient une voie d'avancement à d'éminents emplois.

T. A., t. II, p. 194-195; *U. U.*, t. IV, p. 80-82.

8. — LA MÉDECINE PRÉVENTIVE

La médecine harmonique spécule, comme toute autre fonction, à contresens de nos calculs d'égoïsme civilisé.

En civilisation, le médecin gagne en proportion du nombre des malades qu'il a traités; il lui convient donc que les maladies soient nombreuses et longues, principalement dans la classe riche.

Le contraire a lieu en Harmonie; les médecins y sont rétribués par un dividende sur le produit général de la phalange. Ce dividende est conditionnel pour le taux : il s'accroît de 1, 2, 3, 4, 5, 6, 10 millièmes, ou décroît d'autant, en raison de la santé *collective et comparative* de la phalange entière. Moins elle aura eu de malades et morts dans le cours de l'année, plus le dividende alloué aux médecins sera fort. On estime leurs services par les résultats, et comparativement aux statistiques sanitaires des phalanges voisines, jouissant de pareils climats.

L'intérêt des médecins est le même que celui des assureurs sur la vie; ils sont intéressés à prévenir à ce que rien ne compromette la santé d'aucune classe, que la phalange ait de beaux vieillards, des enfants bien robustes, et que la mortalité s'y réduise au minimum.

Les dentistes spéculent de même sur les râteliers; moins ils opèrent, plus ils gagnent; aussi surveillent-ils assidûment les dents des enfants comme des pères.

Bref, l'intérêt de ces fonctionnaires est que chacun ait bon appétit, bon estomac, bon râtelier; s'ils étaient comme les nôtres dans le cas de spéculer sur les maladies individuelles, il y aurait dans leur industrie duplicité d'action, contrariété de l'intérêt individuel avec le collectif, comme dans le mécanisme civilisé, qui est une guerre universelle des individus contre les masses. Et nos sciences politiques osent parler d'unité d'action!

N. M., p. 171-172.

9. — LA FRATERNITÉ SOCIÉTAIRE

Ce genre de lien¹ est excessivement rare (en civilisation). Il ne s'y montre que fortuitement et par lueurs; mais, dans ses courtes apparitions, il élève les hommes à un état qu'on peut nommer *perfection ultra-humaine* : il les transforme en demi-dieux, à qui tous les prodiges de vertu et d'industrie deviennent possibles.

On en vit un bel effet à Liège, il y a quelques années, lorsque quatre-vingts ouvriers de la mine Beaujonc furent enfermés par les eaux. Leurs compagnons, électrisés par l'amitié, travaillaient avec une ardeur surnaturelle et s'offensaient de l'offre de récompense pécuniaire. Ils firent, pour dégager leurs camarades ensevelis, des prodiges d'industrie dont les relations disaient : *ce qu'on a fait en quatre jours est incroyable*. Des gens de l'art assuraient que, par salaire, on n'aurait pas obtenu ce travail en vingt jours.

Quelle est cette impulsion qui enfante subitement les vertus, les prodiges industriels unis au désintéressement? Elle n'est autre que l'omniphilie, amitié du huitième degré. Ce n'est pas l'amitié douce et tendre que vante la morale, c'est une passion véhémence, une vertu fougueuse, c'est vraiment le feu sacré... Ces ouvriers, venus des autres fosses, ne connaissaient pas individuellement ceux de la fosse Beaujonc. Il n'y avait donc rien de personnel dans ce dévouement; c'était affection de philanthropie collective et non individuelle...

1. La sympathie totale de chacun envers tous, de tous envers chacun. Fourier l'appelle « accord omnimode » ou « omniphilie ».

Ce mouvement d'affection collective qui germe tout à coup chez des masses est le plus brillant essor de la vertu. Tout moraliste avouera que, si l'on pouvait maintenir les hommes dans cet état de sublime philanthropie, leur conserver cette noblesse dans toutes leurs relations, ils seraient transformés en demi-dieux...

... En pareil cas le prince et le plébéien se confondent ; la joie est si pleine, si franche, qu'elle a besoin de s'épancher de toutes parts, se communiquer à tout venant. Chacun voit un confident, un ami dans tout ce qui l'entoure. C'est dans une telle situation que la philosophie peut contempler quelques instants *l'égalité et la fraternité*, si maladroitement rêvées en civilisation, où l'on ne sait pas former des groupes omniphiles qui sont vraiment fraternels. On les forme à volonté dans l'association ¹.

T. A., t. I, p. 409-413 ; U. U., t. III, p. 373 et suiv.

1. On notera que l'exemple de cette sympathie collective enthousiaste, de cette fraternité et de cette solidarité actives et désintéressées qui annoncent l'homme nouveau, c'est dans le prolétariat que Fourier le trouve. Cela aurait pu le conduire, si sa pensée n'avait été embrumée de mystique, à déceler le rôle historique du prolétariat, le mener aux portes mêmes du matérialisme dialectique et du

socialisme scientifique. Quant à l'idée que, dans des conditions matérielles nouvelles, naîtra un homme nouveau qui mettra toutes ses forces, toutes ses aspirations, toutes ses activités au service de la collectivité et se grandira par cela même, c'est encore une de ces idées hardies et profondément justes par où Fourier se montre le plus génial des précurseurs du marxisme.

POSTFACE

Ce livre était composé lorsque parut, peu avant le XIX^e Congrès du Parti communiste de l'Union soviétique (octobre 1952), un nouvel ouvrage de Joseph Staline : *Les Problèmes économiques du socialisme en U. R. S. S.* Cette œuvre, d'une lumineuse clarté et d'une extraordinaire densité, domina les travaux du XIX^e Congrès. Elle a un retentissement mondial.

Pour l'essentiel, Staline y détermine avec lucidité et précision, face à un monde capitaliste rongé de contradictions virulentes, monstrueux et redoutable dans son inéluctable décrépitude, les lois fondamentales et les tâches concrètes de la jeune société socialiste, en marche vers le communisme. Ce but, lointain encore aux yeux de Lénine, est devenu l'objectif prochain.

Dans les perspectives historiques nettement tracées par Staline, l'œuvre de Fourier se situe en pleine lumière avec son double caractère : anticipation et fantasmagorie.

Remarquons d'abord que l'idéal de Fourier n'était pas utopique. L'histoire lui donne raison. Le communisme est bien la nécessaire issue du mouvement naturel de la civilisation. Même certains détails de l'organisation que Fourier rêvait d'établir au phalanstère et qui pouvaient sembler absurdes il y a cent ans se réalisent sous nos yeux dans l'actuelle structure socialiste de l'U. R. S. S. et se développent au rythme même de son mouvement.

Mais l'œuvre de Staline met en évidence tout ce qui, chez Fourier, est utopique et mort. Elle nous en fait saisir nettement les raisons.

Staline rappelle avec force que ni les divagations imaginatives, ni les constructions abstraites ne peuvent être substituées à l'étude éclairée des faits, à la connaissance théorique des lois réelles des sociétés.

C'est là, nous l'avons noté, l'erreur majeure de Fourier. Sa « science » imaginaire, fantasmagorique et mystique, rejoint le mécanisme des Encyclopédistes, et son orgueilleux messianisme va de pair avec une illusoire « technocratie ». Conséquence nécessaire : son optimisme enfantin. Le passage direct d'un capitalisme naissant à l'harmonie communautaire, il

l'attend d'une sorte de cristallisation spontanée reposant sur la seule vertu de l'exemple.

Staline, au contraire, fort de la science marxiste, fort de l'expérience historique des peuples soviétiques au cours de trente-cinq années de lutttes constructives, nous prouve avec la simplicité du génie et la puissance du savant que la solution du problème social n'est possible que concrètement, par l'effort lucide des hommes, au cours d'étapes historiquement déterminées, pour surmonter des contradictions réelles nées des conflits entre la croissance des forces productives et les rapports sociaux de production.

Tandis que son ignorance des lois sociologiques conduit Fourier à méconnaître l'action historique des hommes comme indispensable condition du progrès, c'est cet effort même de connaissance et d'action que Staline met au premier plan.

Il a fallu un effort pour faire sortir le régime capitaliste du régime féodal. Il a fallu en Russie une force sociale pour faire naître la société socialiste. Le régime socialiste lui-même a ses lois et ses contradictions¹. Un nouvel effort est indispensable pour les surmonter et créer, par l'usage éclairé de ces lois, les conditions nécessaires à l'avènement du communisme.

Et Staline, pour la première fois dans l'histoire du monde, dégage les lois propres du socialisme et précise les tâches essentielles qui prépareront les voies au communisme.

L'impératif premier est d'abord d'assurer

... la croissance ininterrompue de toute la production sociale, en donnant la priorité à la production des moyens de production².

La condition seconde est d'élever progressivement la propriété kolkhozienne (propriété socialiste d'un groupe) au niveau de la propriété d'État (propriété socialiste de l'ensemble de la nation), de façon à permettre la planification générale d'une part, d'autre part la substitution à une économie qui reste en partie encore marchande et monétaire (quoique sans capitalistes) à un système généralisé d'échange des produits. Les rapports sociaux de production ainsi modifiés ne généreront plus, mais favoriseront au contraire l'essor continu des forces productives.

La troisième condition est enfin d'assurer le plein développement de tous les membres de la société pour qu'ils deviennent

1. Voir J. STALINE : *les Problèmes économiques du socialisme en U. R. S. S.*, p. 72-73. Éditions sociales, Paris, 1952.

2. *Idem*, p. 72.

des artisans actifs du développement social ; qu'ils puissent choisir librement une profession sans être riviés pour toujours, en raison de la division existante du travail, à une profession déterminée¹.

On y parviendra par la réduction de la journée de travail, l'instruction polytechnique obligatoire, l'amélioration du bien-être dans tous les domaines.

Et Staline poursuit :

C'est seulement lorsque TOUTES ces conditions préalables, prises dans leur ensemble, auront été réalisées qu'on pourra espérer qu'aux yeux des membres de la société le travail a cessé d'être une corvée pour devenir « le premier besoin de l'existence » (Marx) ; que « le travail, au lieu d'être un fardeau, sera une joie » (Engels) ; que la propriété sociale sera considérée par tous les membres de la société comme la base immuable et intangible de l'existence de la société.

C'est seulement lorsque TOUTES ces conditions préalables, prises dans leur ensemble, auront été réalisées qu'on pourra passer de la formule socialiste : « de chacun selon ses capacités à chacun selon son travail », à la formule communiste : « de chacun selon ses capacités à chacun selon ses besoins ». Ce sera le passage intégral d'une économie, économie du socialisme, à une autre économie, économie supérieure, l'économie du communisme².

Le passage de la civilisation capitaliste au communisme n'était chose ni rapide, ni simple. La connaissance détaillée mais empirique de la société où il vécut, les souffrances qu'il en reçut menèrent Fourier à l'évasion dans le rêve. Les traits de la cité fabuleuse où il se réfugie, opposés aux vices déjà flagrants du capitalisme naissant, devaient, pour l'essentiel, coïncider avec les caractères généraux de l'antithèse réelle du capitalisme, le communisme. Telle apparaît l'explication de base du génie anticipateur de Fourier.

Mais il ne savait pas qu'il appartenait à l'histoire et aux hommes de bâtir dans le réel. Son rêve ne tient compte ni des lois des choses, ni des sociétés, ni des lois nécessaires de leur mouvement, ni de l'action lucide des hommes. Mage qui croit à sa magie, il mourra désespéré de l'inefficacité de ses incantations. Et c'est en cela qu'il fut utopiste.

1. *Idem*, p. 74.

2. *Idem*, p. 74-75.

Marx, Engels, Lénine, Staline, le prolétariat mondial, les citoyens soviétiques ont substitué la science et l'action réelle au rêve et construit la cité. Leur œuvre est une conquête humaine inappréciable. Ils ont apporté le communisme au monde. Leurs actes ont prouvé, en l'enrichissant, la valeur efficace de la seule science sociale possible, toujours ouverte et toujours élargie : le matérialisme dialectique. Staline, dans la lignée de ses prédécesseurs, mérite bien le noble titre d' « architecte du communisme ». Et l'architecte du communisme a du même coup tué l'utopie. Le communisme entré dans le réel, l'utopie se vide de tout contenu positif. Il n'en reste plus que le haillon chatoyant des couleurs du rêve, que cherchent à utiliser, comme trompe-l'œil, tous les bateleurs intellectuels, tous les illusionnistes à gages au service de la contre-révolution.

On a déjà tenté, dans le passé, l'opération avec Fourier. Peut-être la tentera-t-on de nouveau ? Vainement. Jamais les fantômes ne prévalent contre le réel.

TABLE DES MATIÈRES

CHARLES FOURIER (1772-1837)

Un personnage balzacien.....	7
Années d'enfance et de jeunesse.....	9
Le « drame » de Fourier.....	12
Les influences lyonnaises.....	13
Les œuvres de la maturité.....	16
La vie économique française de 1789 à 1815.....	17
L'école sociétaire et la mort de Fourier.....	19
Le système phalanstérien.....	20
1. La critique.....	20
2. La métaphysique.....	24
3. Les institutions d'harmonie.....	27
Actualité de Fourier.....	32
Science et utopie.....	39

TEXTES CHOISIS

I. — PHILOSOPHIE GÉNÉRALE

A. <i>Dieu et la providence</i>	47
1. Annonce de la découverte.....	47
2. Unité de Dieu, de la nature et de l'homme : le monde est entièrement connaissable.....	48
B. <i>La science universelle</i>	50
1. L'unité de la science.....	50
2. Les harmonies de l'univers.....	52
3. L'attraction, unique loi du monde.....	53

C. <i>Les passions</i>	55
1. Il ne faut pas lutter contre les passions.....	55
2. La vraie psychologie est celle des groupes.....	57
3. Les douze passions.....	59
4. Trois prétendus vices : les passions mécanisantes.	62
La « cabaliste ».....	62
La « composite ».....	62
La « papillonne ».....	63
D. <i>L'évolution sociale</i>	64
1. La société est en perpétuel mouvement.....	64
2. La carrière sociale de l'humanité.....	65
3. Histoire schématique des sociétés civilisées.....	66
4. Où la civilisation se dépasse elle-même.....	68
5. La tâche historique de la civilisation.....	69
6. Faute d'un « mécanisme sociétaire », la civilisation se corrompt.....	70
7. La société est mûre pour un changement de régime.....	71
8. Le brillant avenir de l'humanité.....	72

II. — CRITIQUE DE LA CIVILISATION

A. <i>Le commerce et la banque</i>	74
1. Fourier et le commerce.....	74
2. Importance du commerce.....	75
3. Développement du commerce dans les temps modernes.....	75
4. Définition du commerce.....	78
5. Les commerçants ne sont que des parasites....	79
6. Le commerce contre lui-même : les méfaits de la concurrence.....	80
7. Une espèce de banqueroute.....	82
8. Contre le libéralisme économique.....	83
9. Formation des trusts.....	85
10. Une nouvelle féodalité.....	86
11. Le règne des banquiers.....	87

12. Les banquiers n'ont pas de patrie : le cosmopolitisme capitaliste.....	88
13. Il faut supprimer le commerce.....	89
B. L'agriculture et l'industrie.....	91
1. Le prétendu droit de propriété.....	91
2. Les deux vices contradictoires de l'agriculture « civilisée » : le morcellement et la concentration.....	92
3. L'agriculture anarchique dégrade sols et climats.....	93
4. Rôle secondaire de l'industrie.....	95
5. Les méfaits de l'industrialisme : esclavage et misère.....	96
6. Prolétarianisation des masses et concentration capitaliste.....	100
7. Le capitalisme ne s'accroît qu'en raison de la misère des ouvriers.....	101
8. Les malheurs du prolétaire.....	102
9. Les crises agricoles.....	103
10. La pauvreté dans l'abondance.....	104
C. La politique, la science et les mœurs.....	105
1. Pour assurer la paix sociale, il faut changer la structure économique.....	106
2. Analyse de la liberté.....	107
3. La « civilisation » est incompatible avec la liberté véritable.....	109
4. Les droits de l'homme.....	111
5. Le mercantilisme déprave les sciences.....	113
6. Les quatre « sciences incertaines ».....	115
7. Vanité de la science politique.....	116
8. Servilité de l'économie politique.....	117
9. Action réciproque du commerce et de la science.....	119
10. Corruption de la morale.....	120
11. Morales théoriques contre morales vécues.....	121
12. La condition des femmes.....	124
13. Sur le mariage.....	127
14. L'adultère et l'avortement.....	127
D. Le monde à l'envers.....	129
1. Les contradictions économiques.....	129
2. Les intérêts privés contre l'intérêt général.....	130
3. Place à l'harmonie sociale : la révolution pacifique.....	131

III. — L'UTOPIE PHALANSTÉRIENNE

A. <i>Les nouvelles conditions matérielles</i>	134
1. Il faut assurer le bien-être à tous.....	134
2. Le premier phalanstère.....	135
3. Les commodités du phalanstère.....	137
4. La propriété collective.....	138
B. <i>La nouvelle organisation du travail</i>	140
1. Le travail attrayant.....	140
2. L'émulation et l'enthousiasme socialistes.....	141
3. Le travail est devenu un sport.....	142
4. Les armées industrielles.....	143
5. La mise en exploitation du globe :	
a. Les grands travaux.....	145
b. Restauration des sols et climats.....	145
6. L'avenir de la culture et de l'élevage.....	147
7. Les futurs moyens de transport.....	148
C. <i>L'homme nouveau</i>	149
1. La joie du travail champêtre.....	149
2. La gourmandise, service social et lien d'amitié.....	150
3. L'école unique.....	151
4. Un enseignement polytechnique.....	151
5. La femme rivale de l'homme.....	153
6. L'essor culturel.....	153
7. Le théâtre populaire.....	155
8. La médecine préventive.....	156
9. La fraternité sociétaire.....	157

POSTFACE

Postface	159
----------------	-----

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN POLOGNE
LE 15 NOVEMBRE 1969

No d'édition: 1107
Dépôt légal: 4^e trim. 1969

COLLECTION « LES CLASSIQUES DU PEUPLE »

Textes avec présentation, notes et commentaires
 Ceux dont le titre est suivi d'une * sont intégraux

ANTIQUITE

ESCHYLE : **Prométhée enchaîné** 6,40

XVI^e et XVII^e SIECLES

CYRANO DE BERGERAC :
L'Autre Monde (H. Weber) 6,40

DESCARTES : **Discours de la méthode** * (M. Barjonet)..... 4,20

FONTENELLE : **Textes choisis**
 (M. Rcelens)..... 9,55

LA BOETIE : **Ceuvres politiques**
 (F. Hircker) 4,20

MOLIERE : **Le Tartuffe** * (S.
 Rossat-Mignod) 4,20

— **Don Juan** * (G. Leclerc)..... 4,20

— **Le Misanthrope** * (E. Lop
 et A. Sauvage) 6,40

— **L'Ecole des femmes** * (S.
 Rossat-Mignod) 6,40

Th. MORE : **L'Utopie** * (M. Tisserand-Bottigelli) 6,40

RACINE : **Andromaque** * (A.
 Ubersfeld) 4,20

SHAKESPEARE : **Hamlet** * (Ch.
 Barber) 9,55

XVIII^e SIECLE

BEAUMARCHAIS : **Le Mariage
 de Figaro** * (A. Ubersfeld).... 6,40

CONDORCET : **Esquisse d'un
 tableau historique des progrès
 de l'esprit humain** 9,55

DIDEROT, Tome III : **Le Rêve
 de d'Alembert** * (J. Varloot) 6,40

— Tome IV : **Les Salons** (R.
 Desné) 4,20

— Tome IV : **Essais sur la
 peinture** * (Jean-Pierre) 6,40

— Tome VI : **Textes politiques**
 — Tome VII : **Sur la liberté
 de la presse** (J. Proust) 4,20

Textes choisis de l'« Encyclopédie
 (A. Soboul) 9,55

D'HOLBACH **Textes choisis**
 (P. Charbonnel) 6,40

GOETHE : **Pages choisis** (G.
 Cogniot) 12,80

GOLDONI : **La Belle Hotesse**
 (La Locandiera) *, **Les Rustres** *,
La Nouvelle Maison * (A. Monjo) 6,40

HELVETIUS : **De l'Esprit** (G.
 Besse) 6,40

LA METTRIE : **Textes choisis**
 (M. Tisserand) 4,20

MONTESQUIEU : **De l'Esprit
 des lois** (J. Ehrard) 12,80

MORELLY : **Code de la nature** *
 (V. P. Volguine) 4,20

J.-J. ROUSSEAU : **Discours sur
 l'origine et les fondements de
 l'inégalité parmi les hommes** *
 (J.-L. Lecerle) 4,20

— **Du Contrat Social** * (J.-L.
 Lecerle)..... 6,40

— **Emile** (H. Wallon et J.-L.
 Lecerle)..... 6,40

VOLTAIRE : **L'Ingénu** * (J. Varloot)..... 4,20

— **Essai sur les moeurs et
 l'esprit des nations** (J. Marchand) 9,55

REVOLUTION FRANÇAISE

BABEUF : **Textes choisis** (Cl.
 Mazauric) 6,40

BUONARROTI : **Conspiration
 pour l'égalité dite de Babeuf** *
 (G. Lefebvre), 2 vol., ensemble 12,80

F.-J. L'ANGE : **Ceuvres** (P. Leutrat) 9,55

MARAT : **Textes choisis** (M. Vo-
 velle) 6,40

XIX^e et XX^e SIECLES

Claude BERNARD : **Pages choisies**
 (E. Kahane) 6,40

A. BLANQUI : **Textes choisis**
 (V.-P. Volguine)..... 6,40

P.-L. COURIER : **Pamphlets politiques
 choisis** (J. Guillon)..... 6,40

DARWIN : **Textes choisis** (H.
 Cuny) 6,40

ERCKMANN-CHATRIAN : **Maitre
 Gaspard Fix** * (A. Wurms-
 ser) 6,40

FOURIER : **Textes choisis** (F.
 Armand) 6,40

A. FRANCE : **Pages choisies**
 (Henriette Psichari) 4,20

J. GUESDE : **Textes choisis** (Cl.
 Willard) 4,20

H. HEINE : **Pages choisies** (G.
 Cogniot) 9,55

J. JAURES : **Textes choisis** (M.
 Rebérioux) 6,40

LAMARCK : **Pages choisis** (L.
 Brunelle)..... 4,20

**La Lyre d'airain. Poésie popula-
 ire et démocratique** (G. Co-
 gniot) 6,40

W. MORRIS : **Nouvelles de nulle
 part** * (P. Meier) 9,55

R. OWEN : **Textes choisis** (A.-L.
 Morton) 6,40

PASTEUR : **Pages choisies** (E.
 Kahane) 4,20

PIRANDELLO : **Vieille Sicile** *,
 dix nouvelles (M.-A. Cornène) 6,40

SAINT-SIMON : **Textes choisis**
 (J. Dautry) 6,40